

MŒURS ÉCOSSAISES.

L'HERMITE EN ÉCOSSE.

T. I.

Les formalités prescrites ayant été remplies, les contrefacteurs seront poursuivis suivant la rigueur des lois.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen... chez Noubel.
Aix-la-Chap. Larnelle.
Angers .... Fourrié-Mame.
Arras ..... Topino.
Bayonne ... Bonzom.
Berlin..... Schlesinger.
Besançon.. Deis, Girard.
Blois..... Aucher-Eloi.
Bordeaux. Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Coudert, Gassiot, Gayet.
Bourges.... Gilles.
Breslau.... Korn.
Brest..... Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles.. Lecharlier, De Mat, Stapleaux,
Caen..... Mancel. Mme Belin-Lebaron.
Calais..... Leleux.
Cambrai... Giard.
Chartres.. Hervé.
Clermont-F. Thibaud.
Dieppe. ... Marais.
Dijon..... Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque. Bronner-Beauwens, Lenoir.
Francfort.. Jugel Brœnner.
Gand .... Dujardin, Wandekerkove.
Gênes..... Yves Gravier.
Genève.... Paschoud, Manget-Cherbulier.
Havre ..... Chapelle.
Honfleur.... Blon.
Leipsick... Grieshammer, Zirgès.
Liège .... Desoër, Collardin.
Lausanne... Fischer.
Lille ..... Vanackère.
Londres... Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient.... Caris, Fauvel.
Lyon..... Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim... Artaria et Fontaine.
Mans..... Pesche.
Marseille.. Chardon, Masvert, Moissy, Camoin, Chaix.
Metz. .... Devilly, Thiel.
Mons..... Leroux.
Montpellier. Sevalle, Gabon fils.
Moskou .... Fr. Riss père et fils.
Nîmes....... Gaude.
Nancy .... Vincenot.
Nantes..... Busseuil.
Naples. .. Borel, Marotta et Vanspandoch.
Niort..... Elies-Orillat.
Orléans... Huet-Perdoux.
Rennes.... Duchesne, Molliex.
Rouen .... Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Brieuc. Lemonnier.
Saint-Malo.. Rottier.
Saint-Pétersbourg C Weyer, Graff. Saint-Florent
Strasbourg . Levrault.
Toulouse.. Vieusseux, Senac.
Turin.... Ch Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaitre.
Vienne .... Schalbacher.
Varsovie... Klugsberg.
Ypres.. .. Gambart-Dujardin.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ,
rue des Grands-Augustins, n. 7.



Dessiné par J. M. W. Turner. Gravé par Ambroise Tardieu.

VUE D'EDIMBOURG PRISE DE CALTON HILL

L'HERMITE
EN ÉCOSSE,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MOEURS ET USAGES DES ÉCOSSAIS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE;

Faisant suite

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, ESPAGNOLES.

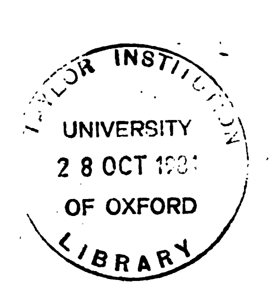
Orné de gravures et de vignettes.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDIT. DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
De la Collection des Mœurs Françaises, Anglaises, Italiennes, etc.,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1825.







Vue de Dalkeith.



Eglise de Dalkeith.



Château d'Holyrood.

L'HERMITE EN ÉCOSSE.

— N° Ier. —

ÉDIMBOURG.

LA ville d'Edimbourg, ou plutôt son château, était autrefois connu sous le nom celtique de *Maydin*, que les Romains traduisirent par *castrum puellarum* (camp des jeunes filles). L'étymologie la plus probable de son nom moderne lui vient du roi saxon Edwin, qui répara sa forteresse, et lui donna un nouveau nom. Elle serait tombée entre les mains des Saxons après la bataille de Cattraeth (devenue célèbre par les chants bretons d'Aneurin et ceux de l'Anglais Gray), dont le résultat fut de réunir le Lothian du milieu et de l'est au royaume de Northum-

berland, bataille qui eut lieu vers le milieu du sixième siècle. Edwin ne vécut qu'au commencement du septième.

Dans l'intervalle, les Ecossais proprement dits, qui n'étaient d'abord qu'une colonie d'Irlandais peu considérable, ayant soumis les Picts, devinrent un peuple puissant et formidable, et poussèrent par degrés leurs excursions jusqu'aux rivages de Fife. Durant les convulsions de l'heptarchie, vers l'an 1020, Malcolm II obtint du comte saxon Eadulf la cession du Lothian, qui fit, depuis ce tems, partie du royaume d'Ecosse. Les rois écossais continuèrent, pendant plusieurs règnes, à « demeurer dans la ville de Dumferline », ou à résider à Scone; mais, petit à petit, Edimbourg, devenue une ville forte, leur offrit plus de sécurité. Ils se déterminèrent à fixer leur capitale dans la partie méridionale du Forth. Edimbourg obtint à la longue le titre de capitale, que sa supériorité lui méritait. On trouve encore dans les places qui environnent le palais royal des traces de la langue celtique des anciens rois écossais. Depuis cette époque, et pendant des tems orageux, Edimbourg a toujours conservé sa position de capitale de l'Ecosse, et est

demeurée plusieurs siècles sans être agrandie ni diminuée.

La ville d'Edimbourg a, pendant des siècles, porté le nom de *Auld Reekie* *; mais d'après les immenses changemens qui y ont eu lieu depuis trente ans, cette désignation ne pourra bientôt plus lui être justement appliquée. Il fut un tems où l'odorat suffisait pour avertir de bien loin le voyageur qu'il s'approchait d'*Edina* **; mais ce n'était pas par la même raison qui annonce au marin le voisinage des îles aux épices : la cause en était toute différente ; les vents, bien loin de se charger de riches parfums, portaient au loin une odeur fétide, et la mitraille, qui tombait depuis minuit jusqu'après le lever du soleil, des fenêtres de Canongate et de la plupart des autres quartiers d'Edimbourg, n'était guère moins dangereuse que les boulets lancés au hasard sur le champ de bataille.

La noblesse, à cette époque, se contentait d'habiter des édifices solidement construits en pierres dans des cours, des allées et des rues étroites dont l'accès était difficile, et dont la

* Nom qui signifie littéralement *la vieille en fumée*.
** Nom latin d'Edimbourg.



Dessiné par J. M. W. Turner. Gravé par Ambroise Tardieu.

VUE D'EDIMBOURG PRISE DE CALTON HILL.

de Canongate, de l'Abbaye et de Nor-Lock pour en célébrer l'antiquité et en propager la durée. Les boutiques qu'on voit sur les ponts et dans la nouvelle ville le disputent à celles de Londres, et, sans la sonnette qu'agite le marchand de pâtés à un sou, à la grande terreur des chiens et à la honte des hommes *, un passant pourrait se croire dans Pall-Mall ou dans Bond-Street. Le collége d'Edimbourg élève aussi sa tête majestueuse, et réfute victorieusement le reproche qu'on lui a fait si long-tems de ne contenir qu'orgueil, vide et pauvreté; les professeurs y demeurent actuellement, et en remplissent le vide avec dignité et d'une manière utile, non-seulement pour la nation, mais pour le monde entier.

L'honnête vieille ville n'est pourtant pas encore arrivée au même point de civilisation que Londres. Elle n'offre pas une élégante retraite à ces gens trop *libéraux* qui, ayant vu le fond de leur bourse et usé leur crédit, sont obligés de chercher un refuge temporaire dans ce qu'on

* On prétend qu'ils sont faits de chair de chien, ou du moins de cheval.

appelle *les règles d'une prison* *. Ils n'ont pas la faculté de se choisir un logement dans un certain nombre de rues voisines remplies de tavernes, de salles de billard, de cabinets de lecture, de boutiques et d'appartemens garnis, où les dissipateurs et les escrocs trouvent tout ce qui peut leur être utile et agréable. Ils ne peuvent ni parcourir toute la ville, montés sur un beau cheval et suivis par un domestique, avec un sauf-conduit pour toute la journée dans leur poche, ni se rendre à une course de chevaux ou à un combat de boxeurs, à la charge de revenir le soir dans *les règles de la prison*. Lorsque Sandy ** a fait des dettes, et qu'il est forcé à habiter les environs de l'ancien palais d'Holyrood, il faut qu'il se contente d'une humble habitation et d'une promenade dans ce qu'on appelle *le Parc*

* Un homme emprisonné pour dettes à Londres, en donnant au concierge de la prison une garantie qu'il se représentera, obtient la liberté de loger dans certaines rues adjacentes, qui forment ce qu'on appelle *les règles de la prison*, mais dont il ne lui est pas permis de sortir, à moins qu'il n'obtienne un sauf-conduit pour une journée.

** Nom sous lequel on désigne en général les Ecossais.

L'HERMITE EN ÉCOSSE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET USAGES DES ÉCOSSAIS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE;

Faisant suite

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, ESPAGNOLES.

Orné de gravures et de vignettes.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDIT. DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
De la Collection des Mœurs Françaises, Anglaises, Italiennes, etc.,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1825.

concentration des talens et des sciences sur ce point septentrional donne une apparence de justesse au parallèle dont je viens de parler; et quand une comparaison semble boiter, le génie et l'imagination font des efforts pour la faire marcher droit.

Les progrès qu'ont faits en Ecosse les Grâces et les Muses, aidées par les arts et les sciences, puissamment secondées par la douce voix des bardes, et notamment du chantre des *Plaisirs de l'Espérance*, et fortifiées par la plume de la satire et le mordant de la critique, ne pouvaient manquer de mettre à la mode l'Ecosse et sa capitale; aussi la rage d'imitation a été si rapide en général, que rien sur le théâtre, dans les romans, et dans le costume ne peut plaire en Angleterre s'il n'est revêtu d'un coloris écossais. Ce coloris sied surtout au monde créé par l'imagination, car l'aigle, le rocher, la cataracte, la bruyère, la cornemuse, le guerrier gravissant les montagnes, l'humble berger portant encore le costume des Celtes, forment les principaux élémens du romantique et du pittoresque.

Vers la fin de la dernière guerre, lorsque le continent était fermé à la Grande-Bretagne, la

capitale de l'Ecosse était un aimant qui attirait les jeunes nobles d'Angleterre, et l'intérêt qu'elle leur offrait, l'instruction qu'ils y recueillaient, les plaisirs qu'ils y trouvaient, la santé que leur procurait une courte excursion sur les bords des lacs et dans les îles, faisaient qu'ils n'avaient pas à se repentir de leur voyage. En hiver, ils pouvaient y jouir d'un degré modéré de dissipation, et si le voyageur aimait le vin et la danse, il pouvait boire et sauter jusqu'à se donner la fièvre; car tout porteur d'une lettre de recommandation était reçu avec la plus grande hospitalité, et il ne manquait ni d'amis de la bouteille, ni de belles instruites dans l'art de Terpsichore.

On accuse Sandy d'aimer trop à voyager, et l'on fait le même reproche à son voisin Pat *. Leurs vues sont les mêmes quand ils quittent leur patrie : c'est d'améliorer leur condition; aussi trouve-t-on des émigrés d'Ecosse et d'Irlande dans les quatre parties du monde. Mais Sandy cherche à s'assurer une fortune pour retourner en jouir chez lui, tandis que Pat semble

* Nom sous lequel on désigne généralement les Irlandais.

enchaîné où il l'a acquise, et trouve de la difficulté à *revocare gradum*.

Dans ses voyages en France, Sandy est conduit par l'intérêt plutôt que par la curiosité. Il veut donner à ses filles un certain vernis, réparer ses finances, importer chez lui des imitations étrangères, et pouvoir raconter à ses voisins l'histoire de ses voyages. Là, ses enfans apprennent à danser des contredanses et des valses, qui font ensuite rougir leurs tantes et leurs aïeules; ils apprennent à bégayer le français, et prennent une tournure française qu'ils greffent assez maladroitement sur leur modestie naturelle. Les miss Muckleman et Macdash en reviennent avec une parure plus élégante; mais il n'est pas clair qu'elles en soient plus séduisantes. Mistress Macgregor en ramène sa cuisinière Jessy plus habile dans l'art de déguiser, sous différentes formes, la volaille et la viande de boucherie. Le banquier Moneytrap, l'avocat Langclack et le poète V. S., à leur retour, ne traitent plus leurs amis avec force Madère et Porto; mais ils leur font goûter des vins de Bourgogne et de Champagne, de Lafitte et de l'Hermitage, substituant ainsi la qualité à la quantité, et couvrant

ce déficit en faisant pincer de la harpe à leurs filles, ou en leur faisant chanter un air du *Chaperon Rouge*. Quiconque a mis les pieds à Calais ou à Boulogne, s'érige en arbitre du goût. La discrétion nationale est hors de sa latitude dans le pas de Zéphyr, et elle sort de sa sphère, et risque de se compromettre dans la collision de la valse. Sandy est un vis-à-vis un peu lourd dans une figure française, et il le paraît encore davantage quand il est en face d'une figurante de la même nation. Peut-être donc a-t-il tort d'abandonner le strathspey * pour la contredanse. Mais cela nous conduit à la comparaison de l'ancien et du nouveau style, ce dont nous nous occuperons dans l'article suivant.

* Danse écossaise.



— N° II. —

L'ANCIEN

ET LE NOUVEAU STYLE.

La prudence, la précaution, la prévoyance et l'économie sont des qualités qui appartiennent décidément aux Ecossais qui habitent les plaines. Le caractère et les habitudes des montagnards les y rendaient autrefois étrangers; mais ils les ont acquises tant par les relations fréquentes qu'ils ont avec les premiers que par suite de la méfiance que ceux-ci leur inspirent. D'une autre part, ceux qui habitent ce qu'on appelle les *basses terres* nourrissent un sentiment d'inimitié contre ceux de leurs concitoyens qui vivent sur les rochers et les montagnes, et ils les placent très-bas sur l'échelle de leur estime.

Ce sont les qualités dont je viens de parler qui font donner à Sandy l'épithète de *bon bouleux*, tandis qu'on devrait reconnaître en lui une patience persévérante, une diligence fidèle, une fierté honorable qui porte les hommes nés sans fortune à chercher à en acquérir par une honorable industrie. On remarque pourtant en l'Ecossais une lenteur qui est chez lui un caractère national, et qui, en le mettant en garde contre les méprises, la témérité et l'inconsidération, l'empêche aussi de se livrer à ses premières impressions.

Cette lenteur était plus remarquable autrefois qu'aujourd'hui; mais on en trouve encore des restes dans toute l'Ecosse, et même dans la capitale, malgré les progrès rapides qu'elle a faits vers de nouvelles mœurs; et je ne puis y songer sans un respect qui tient presque à la superstition. On n'y adopte pas même une nouvelle mode sans réflexion. On y a conservé long-tems la queue et la poudre, et il y avait entre les têtes poudrées et celles à la Brutus presque le même esprit de parti qui divisait autrefois les têtes rondes des cavaliers. Le chapeau à cornes

triomphait encore à Edimbourg après avoir été abandonné partout ailleurs; l'humain et charitable docteur Hamilton le conserva jusqu'au dernier jour de sa vie, et je crois encore voir le digne M. Wood, le dos plié comme un arc, avec son chapeau à trois cornes et son costume antique; et le respectable sir William Forber avec son habit carré, ses cheveux gris noués en catogan, et couverts de tant de poudre qu'au moindre coup de vent il se trouvait comme au milieu d'un brouillard. Il y a long-tems qu'ils ont disparu de nos cercles, et le pauvre s'en aperçoit; ils passeraient maintenant pour des originaux; mais il serait à désirer qu'on rencontrât plus de copies, sinon de leur mise antique, du moins de leurs qualités morales.

L'oracle d'High-Street, dont la personne était aussi remarquable que la boutique, était un excellent échantillon de l'ancienne école. Mais, au lieu du bibliopole en perruque poudrée, en veste à pans et en habit carré, on voit aujourd'hui des petits-maîtres libraires et des merveilleux bouquinistes.

Le spencer, heureusement passé de mode de-

puis plusieurs années, n'a été adopté à Edimbourg que long-tems après qu'il était en usage général à Londres, et je me rappelle que l'épouse vénérable d'un lord des sessions * appelait ce vêtement *un habit de singe*. C'était un costume absurde, et qu'on n'aurait jamais dû adopter que pour monter à cheval, les pans d'une redingote étant alors un grand inconvénient. Il devenait moins ridicule quand il était pareil à l'habit ; mais le sot imitateur avait toujours soin de choisir une couleur différente, de crainte que sa folie ne fût pas assez manifeste.

Tel était l'ancien style. Le nouveau n'a ni plus de dignité, ni plus de noblesse ; car on a adopté le costume et les manières du cocher. Cependant le nombre de ceux qui suivent cette mode n'est pas très-considérable à Edimbourg, d'abord parce que l'extravagance est une plante dont la croissance est arrêtée en Ecosse par la prudence, et ensuite parce que Sandy consulte deux fois la balance des registres de son banquier avant de les charger du prix d'un compte de chevaux fringans ou d'une voiture élégante,

* Un juge.

et même de celui d'une redingote de cocher et d'une caricature de chapeau.

Autrefois on se faisait généralement un mérite de boire beaucoup, et l'on déguisait ce défaut sous le nom d'*hospitalité* et de *générosité*. Les convives, assis autour d'une table au coucher du soleil, s'y retrouvaient fréquemment encore à son lever ; et tandis que les jeunes gens dansaient un *reel** dans le salon, les hommes mûrs sacrifiaient à Bacchus dans la salle à manger.

Aujourd'hui la société commence à avoir la vogue ; mais d'autres abus ont succédé aux anciens. On entend des jeunes gens imberbes parler de leurs intrigues et de leurs conquêtes ; on les voit afficher des manières étrangères et vouloir se donner un air de dissipation. Au lieu de vider quelques bouteilles après le dîner, on se vide la poche à la bouillotte ou à l'écarté, tandis que les sons attrayans de la harpe captivent l'oreille, et que les attitudes séduisantes de la valse amollissent les cœurs et disposent les esprits faibles à donner dans toutes les erreurs des climats plus chauds. Quelques demoiselles ma-

* Danse écossaise.

nient même les castagnettes avec beaucoup de dextérité, et celles dont la voix faisait entendre si agréablement les chansons écossaises de Burns ont l'imprudence de chanter les douces mélodies de Moore, et massacrent des airs de bravoure italiens, quoique la nature leur ait refusé les moyens d'exécution.

L'honnête maître Dundas, et un certain lord des sessions, mort depuis peu, étaient du nombre de nos derniers buveurs déterminés. On trouve maintenant fort peu de personnes qui passent la nuit à table

« Tout en vidant leurs verres,
» Comme faisaient nos pères; »

et l'on ne voit plus, comme il y a beaucoup moins de cinquante ans, un digne duc s'enivrer avec les baillis, donner un stimulant à sa loyauté par le jus de la grappe. On ne trouve plus qu'ennui dans les dîners publics, et l'on n'y va que par routine, comme un enfant fait ses prières, ou par crainte de s'exposer à la censure du gouvernement. Les toasts et les airs qui les accompagnaient commencent à passer de mode; et un

jeune clerc aime mieux entendre « Portrait charmant, » ou « C'est l'amour, l'amour, l'amour, » que de répéter le refrain d'un air national. Espérons pourtant que « *God save the King* » et « *Rule Britannia* » conserveront long-tems leur place dans la société.

La danse a éprouvé une révolution comme le chant. Combien de tems n'avons-nous pas vu le grotesque M. Strange faire voltiger ses légions dans le menuet et dans la danse montagnarde, qui demandait de l'agilité, et qui n'était pas sans grâce ! Combien de cœurs maternels battaient vivement quand Bell ou Ellen étaient sur le point d'y figurer ! Comme on faisait foule autour des danseuses pour les admirer ! Aujourd'hui, si elles osaient paraître dans de semblables danses, elles resteraient dans un désert.

Jadis, la délicatesse des mères faisait qu'au lieu de donner à leurs filles un maître de ballets étrangers, elles choisissaient pour leur apprendre à danser une personne de leur sexe, des mains de laquelle on voyait quelquefois sortir de très-bonnes écolières. Comment les jeunes personnes qui prennent les leçons de l'école italienne et

française sortiront-elles des mains de leurs maîtres? C'est ce que le tems seul pourra décider.

On a vu dans l'ancien tems des épouses et des mères qui n'avaient jamais quitté leur patrie, et dont les vertus vivent encore dans le souvenir de leur postérité. Jamais leurs noms ne s'étaient lus dans la chronique scandaleuse; jamais elles n'avaient donné lieu au moindre bruit qui pût souiller l'honneur de leur famille. Celles qui vont maintenant passer des mois et des années sur le continent, en reviendront-elles avec la modestie, la retenue et toutes les vertus domestiques qu'elles y portent? c'est ce que je désire de tout mon cœur, mais ce désir n'est pas sans mélange de crainte.

Autrefois la facilité était en Ecosse une plante dont la croissance était forcée, et elle y est encore exotique aujourd'hui. Nos petits-maîtres n'avaient qu'une demi-éducation, et tout au plus un tiers de poli; ils criaient en parlant, étaient pleins de présomption, et ne doutaient de rien; enfin ils n'avaient pour les recommander que leur confiance en eux-mêmes, si cette qualité peut passer pour un avantage. Que cette

classe de petits-maîtres ait été remplacée par une autre, c'est ce qui ne peut être un sujet de regrets.

Les dames écossaises, à la même époque, avaient l'étrange habitude d'appeler leurs maris « mon homme », comme s'ils étaient plus *hommes* que ceux d'à présent, ou comme si le pronom possessif leur donnait sur eux un droit exclusif. Cette manière de parler est hors d'usage aujourd'hui; mais quelle en est la raison? c'est ce que je laisse à mes lecteurs le soin de chercher.



— N° III. —

LES

PROFESSIONS SAVANTES.

« Quel est cet homme à physionomie grave et presque lugubre? me demanda un étranger avec qui je traversais Queen-Street.

» — Un médecin qui jouit de quelque réputation, lui répondis-je.

» — Et cet autre à figure caustique, et dont la malice est couverte d'un sérieux emprunté?

» — C'est un célèbre avocat, qui semble regarder avec une sorte de plaisir l'énorme liasse de pièces de procédure qu'il porte sous son bras, et qui, après avoir voyagé plusieurs années dans les cours de justice, finira peut-être par passer à son successeur.

» — Et ce gaillard à face joyeuse qui le suit à quelques pas?

» — C'est un greffier au sceau, faisant son

profit des querelles des autres, et qui a fait fortune, grâce à la glorieuse incertitude des lois.

» — Et quel est cet homme à figure réfléchie qui passe près de nous ?

» — Le clerc d'un des lords des sessions.

» — Et ce groupe d'hommes en noir, qui sont à causer au coin de cette rue ?

» — Des avocats et des procureurs, qui, dans dix minutes, s'attaqueront et se déchireront les uns les autres avec l'aigreur et la virulence d'ennemis jurés, quoique la meilleure intelligence règne entre eux en ce moment. »

Nous entrâmes alors dans vieille ville, et l'on n'y voyait que des habits noirs, livrée ordinaire de Thémis et d'Esculape. « Comment tous ces hommes peuvent-ils vivre dans une si petite capitale? » me demanda mon compagnon.

« Ils vivent des maladies de l'ame et du corps, lui répondis-je ; c'est ce qui fait la fortune de bien des gens dans cette ville, où l'on peut gager dix contre un, sans risque, que tout homme décemment vêtu qu'on rencontre, appartient à l'une de ces professions. » Les agens, les hommes de loi, les gens d'affaires et les docteurs sont en si grand nombre à Edimbourg,

qu'un étranger doit penser que le reste de la population n'y doit jouir ni de la paix de l'esprit, ni de la santé du corps, puisqu'on y voit tant de praticiens dans l'art de tourmenter l'un et de guérir l'autre. Mais on aime à prendre des avis dans le nord; c'est le caractère national. Chaque famille a son médecin, et l'affaire la moins importante ne se conclut pas sans le ministère d'un homme de loi. « J'y réfléchirai; je consulterai mon homme d'affaires. » Telle est la réponse que font tout Ecossais et toute Ecossaise, quand on leur propose une affaire ou un marché. Bien des gens vont même jusqu'à croire qu'on n'est bien assuré d'une propriété que lorsqu'elle a résisté à un procès. Je me souviens qu'un étudiant en droit, irlandais, à qui un de ses compagnons demandait ce que signifiait littéralement le mot *procureur*, lui répondit par la définition suivante : « Un homme qui se procure une fortune aux dépens de celles des autres. » Et le nombre de domaines qu'on voit passer, en Ecosse, des mains du client en celles de son procureur, justifie presque cette définition.

Nous entrâmes dans la cour de justice, et

nous y vîmes deux plaideurs en guenilles, dont l'un semblait rongé par la famine, et l'autre à demi mort d'inanition. Les juges étaient aux opinions, et tous deux semblaient attendre avec la plus vive impatience la décision à intervenir; elle fut enfin prononcée : et la joie brilla dans les regards de l'un, tandis que l'autre semblait au désespoir. Son procureur lui dit quelques mots à l'oreille, et l'espérance reparut dans ses yeux; il venait d'apprendre que la voie d'appel lui était encore ouverte, qu'il pouvait recommencer une guerre civile qui avait déjà duré plusieurs années. C'était ce qu'on pouvait appeler un excellent procès; les deux parties l'avaient soutenu avec une ardeur qui devait le leur rendre cher dans tous les sens, et c'était une espèce de rente pour les conseils du demandeur et du défendeur.

La cour leva sa séance, et l'avocat Moneygain sortit en tenant sous le bras M. Adjourner, son antagoniste.

« Vous seriez-vous attendu un instant, dit celui-ci à son confrère, à gagner la cause que vous venez de plaider si éloquemment?

» — Certainement non, répondit l'honnête

Moneygain; mais je me suis arrangé de manière que les juges auraient été bien embarrassés pour décider de quel côté était le bon droit. »

Ils se donnèrent la main, et se séparèrent.

« Que le ciel me préserve de me trouver jamais en contact avec les lois et leurs ministres! » m'écriai-je; et cependant je dînai le même jour avec une douzaine de suppôts de Thémis, et de ma vie je ne me suis trouvé en compagnie plus agréable. Dans le fait, ils composent les trois quarts de la société à Edimbourg, depuis le lord des sessions jusqu'au greffier au sceau, et si l'on distingue l'individu de l'homme de loi, on ne peut voir des êtres plus estimables. Je me rappelle qu'un avocat qui me faisait voir sa maison de campagne, qu'il appelait sa *maison de plaisance*, et un champ auquel il donnait le nom de *parc*, me dit franchement et loyalement que, pour de l'argent, il plaidait telle cause qu'on voulût lui confier; et cependant, dans toute sa vie privée, comme époux, comme père, comme ami, comme voisin, comme maître, comme homme, il était tout ce qu'on pouvait désirer; mais, comme avocat, il aurait disputé sur la pointe d'une aiguille; et, comme il le disait lui-

même, quand il plaidait, il ne s'inquiétait de rien, ne connaissait personne, ne songeait qu'à tirer parti de l'affaire dont il était chargé, et la hérissait de toutes les difficultés que l'esprit de chicane pouvait lui suggérer. Telle est la pratique du barreau. Il en est des procès comme des jeunes filles le jour de leur mariage; ils promettent merveille, mais il faut attendre pour en juger.

L'art de guérir n'offre pas moins d'intérêt personnel, de charlatanisme, de corruption, de duplicité et d'effet théâtral, car tous les hommes sont acteurs. Mais la médecine aura son article séparé, comme la théologie. Ces trois professions occupent un rang éminent dans la société, et exigent de ceux qui s'occupent de nos intérêts civils, de notre santé et du salut de notre ame, de plus grands talens, et des principes plus sûrs que n'en a ordinairement le commun des hommes, et surtout une incorruptibilité à toute épreuve. C'est donc la pratique de ces trois professions qui fournit un sujet à mes observations, car la théorie de chacune d'elles est sublime.

Les fonctions de l'homme de loi et du médecin doivent avoir pour base la justice et la vé-

rité, et ils doivent être dirigés par la sensibilité de la bienveillance. Le premier doit être le *palladium* et l'égide impénétrable de nos droits; le bouclier de la liberté et du bonheur; la barrière insurmontable opposée à toute usurpation sur l'équité; le manteau protecteur jeté sur l'opprimé; le glaive tiré pour venger les injures. Un avocat zélé doit être le champion de la victime de l'injustice, le père de l'orphelin, l'époux de la veuve, le trésorier des pauvres; titres glorieux! Dans le médecin, on doit trouver l'être qui consacre son tems, qui sacrifie son repos, qui dévoue sa vie au soulagement de son semblable; qui le soutient dans sa faiblesse, l'encourage dans ses souffrances, aide la nature dans ses opérations régénératrices, donne de sages avis aux hommes inconsidérés qui se font un jeu de risquer leur santé, prolonge le cours de la vie, et adoucit même l'oreiller de la mort. Il est impossible de concevoir deux professions dont le but soit plus élevé, dont les devoirs soient plus importans. Rien n'est plus beau que la théorie; mais la pratique.....! *Motus!*

N° IV.

L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE.

« QUELLE est la différence entre le docteur en médecine et l'étudiant? » me demandais-je un jour à moi-même, en voyant sortir, un matin, du palais de Thémis une troupe de jeunes gens qui venaient de recevoir le titre doctoral; « il n'y a qu'un degré qui sépare l'un de l'autre. N'est-il pas effrayant de voir une pareille nuée de jeunes gens qui viennent d'obtenir le privilége légal de saigner, ventouser et médicamenter tous les malades qui leur tomberont entre les mains; d'estropier et de tuer les sujets du roi? De quelle responsabilité ne se chargent pas ces jeunes praticiens! Avec quelle constance ils doivent se dévouer à l'étude! »

Je finissais à peine ce monologue, qu'une partie de ces jeunes gens passèrent près de moi sur le pont du sud. Ils avaient déjà changé de

vêtemens, par un habit bleu, et ressemblaient à une troupe de petits-maîtres étourdis. Ils riaient immodérément du succès qu'ils venaient d'obtenir.

« Pat Lanigan a pourtant passé, » dit un Irlandais.

« Tant pis pour les malades qu'il aura! » répondit son compagnon.

« J'ai bien manqué d'être refusé, » s'écria un jeune colon de la Jamaïque.

« Le vieux professeur nous a tenus quittes à bon marché, » ajouta un naturel de Philadelphie.

« Mon répétiteur a fait des merveilles pour moi, » dit un jeune Anglais.

« Ma thèse, dont je n'ai pas composé une seule ligne, engagera mon vieil oncle à payer mes dettes, » dit un fat d'Edimbourg, qui n'avait pris le degré de docteur que dans cette intention.

Ils marchaient plus vite que moi, et je perdis le reste de cette conversation édifiante.

« Comment peuvent vivre tous ces jeunes docteurs? » pensai-je; mais cette réflexion fut sur-le-champ suivie d'une autre : « Comment

peuvent vivre les malheureux sur qui ils exercent leurs talens? »

Je logeais dans la même maison qu'un de ces nouveaux gradués, et il eut la bonté de m'inviter à un dîner qu'un docteur de vingt et un ans devait donner à ses confrères. « J'espère, me dit-il, que vous m'avez vu dans toute la pompe doctorale, le vieux bonnet en tête, etc. L'extérieur fait beaucoup. »

Je lui répondis affirmativement, et lui dis qu'il avait fort bonne mine sous ce costume; « mais, ajoutai-je, comment avez-vous pu trouver le tems d'étudier, vous qui passez toutes les nuits au bal ou au jeu? Une pareille vie ne s'accorde guère avec l'étude sèche de la médecine; avec la nécessité de méditer à la lueur de la lampe sur les leçons que vous avez reçues dans la matinée; de réfléchir sur les notes que vous y avez prises. »

« Oh! mon cher monsieur, me répondit-il d'un ton enjoué, il y a moyen de tout faire. Je paie quelqu'un pour prendre des notes pendant la leçon du matin, et j'y jette un coup d'œil le soir pour m'endormir, lorsque je reviens d'un bal ou d'une assemblée. Le souvenir du ton nasal

de notre grave professeur suffit pour me servir de narcotique. J'ai soin d'arriver vers la fin de chaque classe, uniquement pour me montrer, et cela suffit. Par ce moyen, l'étude ne m'offre aucune sécheresse, et je vous assure d'ailleurs que le docteur Greenplant, le docteur O'Marall et moi, nous avons toujours soin d'étudier autour d'un bol de punch. Mais, je vous en prie, venez dîner avec nous. »

J'avais remarqué que mon jeune ami voyait plus de monde que ne le font en général les étudians, parce qu'on les regarde, en général, surtout les Irlandais et ceux qui viennent d'outre-mer, comme des écervelés et des tapageurs, et que, pour cette raison, on ne se soucie guère de les recevoir dans une société tranquille et décente. Mais quand une fois ils ont acquis le droit d'ajouter à leur nom le titre de *docteur en médecine*, ces mots sont un passe-partout qui leur ouvre la porte de toutes les maisons et même de toutes les chambres; ils semblent donner de la discrétion au plus étourdi, de la science au plus ignorant. Cependant il est prudent, quand on se rend justice, de ne pas exercer ses talens dans un endroit où l'on est trop connu, car un vieux

proverbe n'a pas tort de dire qu'on n'est jamais prophète dans son pays.

Pour terminer cette digression, je dirai que j'acceptai l'invitation et que j'assistai au dîner des nouveaux gradués. Le repas était splendide; rien n'y sentait la morgue doctorale; on ne songeait qu'à rire et à plaisanter, et le badinage que l'un se permettait sur l'autre était pris en bonne part, et rendu avec usure. En se portant mutuellement des toasts, ils se souhaitèrent beaucoup de succès, une pratique étendue, des malades hypocondriaques, et force malades imaginaires. L'un désira trouver des maladies lentes, l'autre des affections nerveuses; celui-ci des vieillards attaqués de fréquentes indigestions, celui-là de jeunes veuves ayant des vapeurs; presque tous de riches goutteux et des sujets énervés par les excès. Un jeune docteur pria le ciel de lui envoyer quelque jeune homme de qualité d'une santé faible, qui voulût avoir un médecin pour compagnon de ses voyages; il y trouverait en même tems plaisir et profit; un autre se flattait de s'assurer la main d'une riche héritière en lui tâtant le pouls.

Le docteur O'Botheram nous dit qu'il ne se

souciait pas plus de sa profession que d'une prise de tabac, et qu'il ne l'avait embrassée que par complaisance pour son père, à qui il avait fait joliment payer des livres qui n'étaient jamais entrés chez lui, et des cours qu'il n'avait jamais pensé à suivre. « Si je puis obtenir de lui, ajouta-t-il, qu'il m'établisse dans une bonne maison; qu'il me donne une voiture et deux chevaux, et qu'il m'ouvre un crédit chez son banquier, la médecine sera la dernière chose à quoi je songerai. »

« Et comment va notre cerveau brûlé de docteur créole? » demanda un des convives.

« Ah! répondit un autre, il n'a encore eu que des pratiques gratis depuis qu'il a ouvert boutique, et il a joué de malheur dans ses épreuves sur le sujet vivant. Il a complètement endormi une vieille femme à force d'opium, et il a mis au cercueil un jeune nègre, auquel il n'avait pas laissé une goutte de sang dans les veines; sans compter deux ou trois autres méprises qui ont eu le même résultat. Mais il acquerra de l'expérience avec le tems; et comme il vient de s'établir dans une charmante petite

ville où l'air est très-malsain, je ne doute pas qu'il ne finisse par réussir. »

Quelqu'un parle ensuite du docteur Lucius O'Raveyshow, qu'on représente comme étant dans une belle passe, attendu qu'il se préparait lui-même des pratiques; mais, comme je suis très-ignorant dans l'art des accouchemens, je ne fis pas grande attention à ces propos.

Je fus beaucoup plus édifié du compte qu'on rendit de deux jeunes praticiens, les docteurs Placet et Nihil. Le premier ne pouvait manquer d'avoir incessamment une pratique très-lucrative : il avait un magasin de termes techniques si imposans! sa main était si blanche! sa voix si insinuante! son regard attentif et réfléchi annonçait tant d'intérêt à la situation du malade! son ton était si encourageant! ses assurances, que le tems et ses soins procureraient une guérison infaillible, donnaient tant de consolation! sa conversation était si amusante! il savait si bien jouer avec les enfans, vanter leur gentillesse, flatter une malade vaporeuse! une seule de ces qualités serait une fortune pour un médecin, et il les réunissait toutes. Il a pour maxime que ses visites et quelques toniques doivent guérir les

neuf dixièmes des maladies, et que le surplus doit être abandonné à l'opium, au calomel et au hasard, ou, pour mieux dire, à la nature, qui sait agir pour elle-même, et qui rend la santé en dépit du docteur, de l'apothicaire et de l'héritier présomptif.

C'était à force de manœuvres que le docteur Nihil avait acquis des pratiques. Une grande plaque de cuivre jaune, resplendissant comme le soleil, attachée à sa porte, annonçait son nom et sa qualité; il payait une vingtaine de personnes pour venir y frapper tour à tour, et le bruit qu'on y faisait toutes les nuits ne permettait pas à ses voisins de dormir. S'il dînait en ville, on ne manquait pas de venir le chercher. S'il allait voir un ami, à peine était-il entré, qu'il consultait la longue liste des visites qu'il avait à faire pour calculer le nombre de minutes qu'il pouvait lui donner. Son bureau, couvert de cartes et de lettres, dont il écrivait lui-même une bonne partie, prouvait combien il avait d'occupations. Enfin, l'art qu'il avait de s'insinuer dans les bonnes grâces des domestiques et des femmes de chambre; la bonne intelligence avec laquelle il vivait avec certains apothicaires; une

belle voiture; une montre et des bagues superbes, et quelques dîners qu'il donnait de tems en tems, l'avaient mis à la mode, et la mode est aussi utile à un docteur qu'à une couturière : elle convient à toutes les constitutions, comme à toutes les tailles.

On mit en avant une grande variété d'opinions sur les moyens à employer pour séduire par l'extérieur. L'un voulait l'habit noir et une apparence de gravité; l'autre préférait un air d'enjouement et la couleur la plus à la mode : celui-ci se déclarait pour la poudre, afin de cacher la jeunesse et l'inexpérience; celui-là prétendait qu'une perruque gagnait la moitié de la partie.

Le vin finit par donner une autre couleur à la conversation; on oublia la robe doctorale; on causa d'objets moins graves, et l'on ne songea plus qu'à rire et à chanter. Je pris alors congé des jeunes descendans d'Hippocrate, leur laissant le soin de réparer, par des réfrigérans, des toniques ou des stimulans, les injures que Bacchus pourrait faire à leur constitution; mais me promettant bien de ne jamais servir de sujet pour leurs expériences.

— N° V. —

RENCONTRE BIZARRE.

« Il n'est pas à propos qu'on nous voie nous entretenir si publiquement, M. Epitaphe, dit un docte médecin à un riche entrepreneur de funérailles qu'il venait de rencontrer dans Prince's-Street; nous aurions l'air de nous entendre. Un homme de ma profession peut tailler de la besogne pour un apothicaire, mais il ne faut pas qu'il paraisse vous en préparer. »

M. Epitaphe convint que la remarque était juste, et le docteur, qui venait de faire une visite, remonta dans sa voiture couleur de rhubarbe, et se plaça au milieu, à égale distance des deux portières, de manière à pouvoir jeter alternativement un coup d'œil à droite et à gauche, pour voir si la faveur du ciel lui en-

verrait quelque aubaine, en forme d'accident; car il faisait beaucoup de vent, et les rues étaient très-glissantes. Comme il est juste que chacun vive de son métier, l'entrepreneur faisait aussi la ronde pour recueillir des renseignemens sur l'état des malades qu'il espérait bientôt voir passer par ses mains. L'un et l'autre trouvaient leur compte dans les maladies humaines; mais l'entrepreneur faisait des vœux pour qu'elles fussent courtes, tandis que le docteur s'engraissait de leur durée. Ils avaient ensemble des relations amicales, quoique la prudence ne leur permît pas de mettre le public dans le secret de leur bonne intelligence.

Il n'est pas extraordinaire de voir la voiture d'un médecin ou d'un apothicaire suivre le convoi d'un riche patient décédé entre leurs mains. C'est un dernier tribut qu'ils paient à sa mémoire, et l'on peut croire qu'il est dicté par un sentiment sincère; car la perte d'un bon malade en est une très-sérieuse pour eux, et les regrets qu'accorde le docteur au défunt sont souvent plus véritables que ceux de la jeune veuve qui pleure un vieux mari.

M. Epitaphe, qui a aussi une voiture, la dernière dont se servent les hommes, a un intérêt tout différent. Son principal soin est de mettre en jeu la vanité de la famille du défunt, pour l'engager à lui rendre les derniers devoirs avec toute la magnificence possible ; après quoi il fournit un mémoire aussi long que celui de l'apothicaire.

On peut donc remarquer que, dans la capitale de l'Ecosse, l'homme de loi, le médecin et l'entrepreneur de funérailles sont les trois classes de citoyens qui se trouvent dans la situation la plus prospère ; et il en est de même de tout ce qui se rattache à eux ; car, pour dire un mot en passant de John Straw, le cocher qui, le chapeau entouré d'un crêpe, conduit, à pas lents, les chevaux noirs à longue queue, attelés à la voiture funèbre de M. Epitaphe, ledit John Straw, en menant ainsi à leur dernière demeure la moitié de la population des classes supérieures d'Edimbourg, est parvenu à faire de son fils un homme d'importance : rien de moins qu'un officier dans l'armée. Aussi le capitaine Bob Straw ne songe-t-il plus qu'à chanter, à rire et à

boire; il a figuré dans l'état-major d'un général; il se donne tous les airs d'un homme bien né, et il a le plus profond mépris pour le corbillard et le métier du père, qui pourtant a déjà payé trois fois ses dettes. Combien de morts ont dû y contribuer! cette idée est effrayante. John Straw, dans sa première jeunesse, conduisait des voitures de remise; mais les compagnies joyeuses qui prenaient place dans son brillant équipage lui rapportaient moins de profit que le silencieux habitant de la voiture noire de M. Epitaphe, et il y a long-tems qu'on ne le voit plus figurer que sur un siége de cette couleur.

En parlant de voitures, j'entendis un jour quelques disciples d'Esculape discuter fort au long la question de savoir quelle couleur convenait le mieux à l'équipage d'un médecin, d'un chirurgien et d'un apothicaire. Le vert ne convenait qu'à un novice qui n'en était encore qu'à l'espérance; le bleu sentait la pillule *; le jaune ressemblait à un emplâtre; le rouge était l'emblême de la saignée et d'autres opérations

* Il y a des *pillules bleues* qui ont une certaine réputation en Angleterre.

fâcheuses ; le brun jaunâtre donnait une idée de basilicon ; le gris de plomb faisait naître une idée fort désagréable de cercueil, et le noir ne pouvait convenir qu'à un entrepreneur de convois. La question ne fut pas décidée dans cette séance, et je crois qu'elle est du nombre de celles dont on peut dire :

Et adhuc sub judice lis est.

Et dans le fait,

« Qui prétendrait la décider,
» Quand des docteurs ne peuvent s'accorder ? »

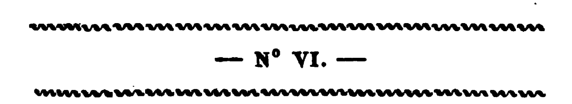
Je me souviens pourtant d'avoir vu divers praticiens rouler dans Edimbourg, l'un dans une berline couleur de rhubarbe, l'autre dans un landau couleur de ciguë ; celui-ci dans un tilbury couleur d'onguent de la mère, celui-là dans un whisky couleur de cantharides. J'ai même vu un vieux docteur dans une voiture dont le fond était couleur merde d'oie, tandis que les ornemens étaient d'un rouge sanguin ; et un jeune praticien dans un cabriolet couleur de feuille morte : il est vrai que ce dernier n'avait d'autres pratiques que celles qu'il visitait par

charité, et il aurait pu faire graver pour devise sur les panneaux de son char modeste :

Non prosunt domino, quæ prosunt omnibus artes.

Je fus aussi témoin d'une dispute de préséance qui s'éleva, un jour, entre le cocher d'un docteur en médecine et celui d'un accoucheur. Le premier prétendait que son maître devait passer d'abord comme professant l'art le plus noble ; le second répondait que le pas était dû au sien, parce qu'il faisait entrer dans le monde autant de gens que l'autre en faisait sortir.





— N° VI. —

LES MINISTRES.

—

Le mot *ministre* offre à l'esprit une idée qui y laisse quelque chose d'incertain. Nous avons des premiers ministres, des ministres d'état, des ministres de cabinet, des ministres étrangers, des ministres de l'Evangile, et même, dans la vie privée, nous avons des gens qui servent de ministres à nos besoins, à nos plaisirs, et quelquefois à nos vices.

Par le mot *ministre*, n'étant accompagné d'aucune autre qualification, on entend ordinairement, en Ecosse, un ministre de l'Evangile, et c'est, en général, un homme doux, humble et ayant les meilleures intentions. Comme je ne fais pas la guerre aux croyances des hommes, et que je respecte la foi particulière de chaque individu,

je n'ai pas dessein d'entamer une discussion sur la religion presbytérienne ; je me bornerai à examiner sur quel pied se trouve cette profession en Ecosse, et je laisserai à mes lecteurs le soin de décider s'il est avantageux qu'un ministre soit riche, et si la richesse du pasteur est une source de bonheur pour le troupeau.

La richesse n'est pas le partage du clergé écossais, et encore moins celui de la très-grande majorité des ministres de la religion en Irlande. Les catholiques sont aussi nombreux en ce dernier pays que leurs prêtres sont pauvres ; les protestans, au contraire, y sont en aussi petit nombre que leur clergé est opulent ; mais comme il se trouve proportionnellement autant d'indigens dans l'une de ces classes que l'autre, je ne vois pas de quelle utilité il peut être aux pauvres protestans d'avoir des pasteurs si riches ; et si les prêtres catholiques n'ont rien à donner à leurs ouailles, on peut du moins dire que leur zèle et leurs efforts font en leur faveur tout ce qu'ils peuvent faire.

L'opulence est assez ordinairement suivie par l'orgueil, et accompagnée de hauteur, de ma-

nières dédaigneuses et d'un air impérieux. Ces qualités ne sont pas évangéliques ; elles ne produisent aucun effet sur le riche, et sont repoussantes pour le pauvre. Une observation qui m'a invariablement frappé, c'est que l'homme qui n'a que des talens ordinaires est toujours plus ou moins aveuglé par l'amour-propre, prend la hauteur pour un air de dignité, et croit ne pouvoir s'acquitter de ce qu'il se doit à lui-même qu'en oubliant ce qu'il doit aux autres. La grâce, dans tous les sens de ce mot, convient au ministre du Très-Haut. Quand il s'approche de l'autel ou qu'il monte en chaire, il doit sentir que son ministère l'élève au dessus de ses semblables ; mais quand il s'éloigne de l'un et qu'il est descendu de l'autre, l'humilité, la modestie, la charité, la compassion pour les pauvres, doivent orner ses traits du sourire de la bienveillance ; il doit parler à ses ouailles avec une douceur affectueuse, tendre la main à la souffrance et à la pauvreté, consoler le malheureux dont la conscience est rongée par le ver du remords, et qui cherche des avis salutaires. Le sourcil froncé du pédant, le regard dédaigneux du sa-

vant, l'œil armé de courroux et de reproches du prétendu juste, ne conviennent pas au ministre d'une religion qui est aussi douce que pure, aussi simple que compatissante.

Il est très-vrai qu'il est infiniment rare de rencontrer ces défauts dans le clergé écossais, dont les habitudes sont aussi humbles que la bourse. Et en Irlande, combien de fois n'ai-je pas admiré le bon prêtre catholique se retirant, après le service divin, dans sa demeure solitaire, au milieu des prières et des bénédictions de ses nombreux paroissiens! Que de devoirs il a à remplir! Des malades à visiter; des ignorans à instruire; des hommes presque dans l'état de nature à policer; des êtres excités à des actes de violence et d'injustice, par la pauvreté, l'envie, le ressentiment et le manque de travail, à apaiser et à retenir. Ses moyens sont bien faibles, mais avec quel zèle il les déploie!

Mais quand, perdant de vue ce digne prêtre, je vois les insolens laquais d'un dignitaire de l'Eglise anglicane repousser durement, avec leurs cannes, les pauvres qui se pressent autour de l'équipage de leur maître; quand je vois ce-

lui-ci entrer dans le temple dédié aux prières avec une démarche majestueuse, le corps roide et la tête haute, je reconnais en lui un homme *droit;* mais ce n'est pas la *droiture* que je désirerais trouver dans un ministre de l'Evangile. Quelle différence entre cet être et un bon vieux curé que je me souviens d'avoir vu dans la Flandre française, et qui, toutes les fois qu'il sortait de chez lui, était entouré, presque assailli, par une troupe d'enfans qui le tiraient par sa soutane pour obtenir un regard, un sourire, une bénédiction paternelle! et il y joignait un fruit ou un gâteau, dont il avait toujours soin de remplir ses poches. Ce respectable prêtre était pauvre, mais il était heureux *. Sont-ce donc les richesses qui font le bonheur du clergé?

Une observation maintenant sur la conduite du ministre de l'Evangile. Quand je le vois, en sortant de son église, se rendre près du lit d'un malade pour lui porter des paroles de consolation; écouter avec bonté les plaintes timides de ceux qui manquent de nourriture ou de vê-

* Ce digne curé avait été, dans sa jeunesse, officier de dragons. (*Note de l'auteur anglais.*)

temens, et les soulager autant que ses moyens le lui permettent; adresser à ceux qui l'entourent le langage de l'affection et de la bonté, prendre intérêt à leur santé et à leur bonheur, et faire avec décence les honneurs d'une table frugale, mais hospitalière, nul être dans la nature ne m'inspire plus de vénération, et je voudrais le voir comblé de tous les dons de la fortune. Mais quand un ministre élégant fait à ses paroissiens l'histoire de ses chasses; raconte à ses voisins combien il a tué de perdrix dans le cours de la saison, ou s'informe, en minaudant, de la santé de la belle qui l'a honoré de sa main, la veille, dans une contredanse, de pareils discours ne me paraissent pas mieux convenir à sa vocation que la conduite et les propos d'un certain juge d'Irlande, qui, dans la même minute, prononce une condamnation à mort contre un coupable, et demande à son voisin si sa meute a bien fait son devoir, et qui, quelqu'un lui demandant un jour comment les affaires avaient été aux dernières assises, lui répondit : « Très-rapidement, a raison de *huit nœuds* par heure *. » Ce n'est

* Terme de marine pour indiquer la marche d'un

pas que je regarde la gaîté comme un crime, mais tout ne doit pas prêter à la gaîté, et il ne faut s'y livrer qu'en tems et lieu convenables. Il ne peut jamais être décent de *ludere cum sacris*, ni humain de faire des souffrances des hommes un sujet de plaisanterie.

Au surplus, ce n'est pas le ministre écossais qu'on peut accuser de trop de gaîté et de légèreté. Quoiqu'il sache faire d'excellent toddy *, et qu'il en prenne volontiers sa part avec un ami, vous ne l'entendrez jamais entonner une chanson bachique ou un air de chasse, comme les joyeux recteurs du sud de la Grande-Bretagne; il ne joue ni à la paume ni aux cartes; il ne conduit pas un élégant whisky, parce qu'il n'en a pas, dira-t-on peut-être; il n'est ni fat, ni important, ni petit-maître : on l'accuse d'une sorte de pruderie, mais ce reproche n'a rien qui l'offense. Le dimanche, en Écosse, prend une

bâtiment. Le juge en question l'employait par métaphore, pour annoncer qu'en une heure de tems il avait condamné huit hommes à être pendus. Ce juge existe réellement, et l'on conte de lui une foule de traits semblables.

* Espèce de punch.

teinte de sa gravité, et semble célébrer les funérailles des autres jours de la semaine. Toute la population, presque entièrement vêtue de la même couleur que l'aile du corbeau, semble en deuil de ses péchés ou du reste de sa garde-robe. Vous n'y voyez pas se rendre à l'église, comme en Irlande, des troupeaux de bipèdes humains, presque aussi nus que leurs bestiaux; tout y respire l'ordre et la décence; mais toutes les figures sont graves et alongées, et le Psautier et la Bible se voient entre les mains de gens qui ne savent ni lire ni écrire; ils pensent que la convenance l'exige, et que l'ancien ou le nouveau Testament qu'ils portent sous le bras sont une preuve qu'on ne peut les prendre pour des profanateurs du sabat. Il est vrai que quelques-uns savent par cœur toutes les Ecritures, tandis que le pauvre Pat est à peine en état d'en réciter quelques fragmens par routine, tant l'éducation est négligée en Irlande.

Vers la fin de la soirée, le digne ministre se déboutonne pourtant un peu; il se permet de sourire dans le sein de sa famille ou chez son patron; de dire un mot de politique, toujours dans le sens du gouvernement, et d'entrer en

conversation avec ses connaissances sur des sujets généraux. Lorsque le service du soir est terminé, les magistrats, débarrassés des bedeaux qui marchent devant eux, font de copieuses libations; tandis que Maggie et Chirstie relâchent la tension des muscles de leur physionomie, en remettant leur Bible à leur place. S'il faut en croire la chronique scandaleuse, il est même des belles qui, en sortant de l'église, vont trouver un amant, et qui mettent à l'écart en même tems le livre des psaumes et le soin de leur réputation. Si le fait est vrai, j'en suis fâché; mais de pareilles affaires ne regardent pas un hermite.



— N° VII. —

L'AMOUR DE LA CHICANE.

L'AMOUR de la chicane doit prendre sa source dans une des causes suivantes : l'opiniâtreté avec laquelle on tient à sa propre opinion, bonne ou mauvaise ; la mauvaise foi, qui engage un homme à ne payer que lorsqu'il y est forcé, et à recourir à des subterfuges légaux, quand l'équité le condamne ; ou une prudence timide, fondée sur la méfiance, qui tient constamment un être pusillanime dans le doute et l'incertitude ; qui l'engage à chercher des avis partout ; qui le porte à croire qu'un jugement d'un tribunal, ou un décret de la cour de la chancellerie, sont les seuls moyens qui puissent le mettre en sûreté, et que, s'il a un marché ou une convention à faire, il faut absolument du papier timbré, un homme de loi et deux témoins, pour qu'il puisse dormir ensuite sur les deux oreilles.

« Je crois que j'ai déjà payé ce mémoire, mais j'en parlerai à mon homme de loi, » répondait invariablement une de mes connaissances à tout marchand qui venait lui demander le paiement de ses marchandises. Et le vieux Hector Hagglewell répondait à peu près dans le même sens à quiconque lui faisait une répétition : « Je ne connais rien à tout cela, brave homme ; vous ferez mieux de vous adresser à mon homme d'affaires. — Je vous répondrai devant une cour de justice, » est la réplique que fait très-ordinairement, en Ecosse, un homme d'un caractère processif, à la moindre difficulté; tandis que l'affaire aurait pu être décidée en un instant par une *cour de conscience*, non par celle qui s'occupe des petites dettes, mais le *forum conscientiæ*, qui prononce sur-le-champ, sans appel et sans frais.

C'est sur des gens semblables que les suppôts de Thémis comptent pour exister; car, si l'on veut avoir des avis, il faut bien les payer; et, si vous voulez plaider, quel est le procureur qui vous en détournera? D'ailleurs le fou ou le fripon, déterminé à plaider, trouvera un autre procureur qui se chargera de son affaire, si celui

qu'il emploie ordinairement le refuse. L'infatuation de cet *amor litigandi* est poussée à un tel point, que celui qui en est possédé ne suppose jamais qu'il peut succomber; il est certain de gagner son procès; et s'il arrive qu'il le perde, sa vengeance est satisfaite quand il songe au tems et à l'argent qu'il en a coûté à sa partie adverse. Quel triomphe pour un méchant, quand celui contre qui il plaide abandonne un procès faute de moyens pour le conduire à fin; ou quand une erreur d'avocat, un jugement par défaut, le manque de preuves suffisantes, ou l'heureuse négligence de quelque forme, privent son adversaire d'un droit juste et légitime! Quel enchantement quand il trouve le moyen de compliquer une affaire, de la hérisser de nouvelles difficultés, de faire naître des questions incidentes, d'arguer sur un point douteux, d'épaissir l'obscurité des ténèbres de la jurisprudence! L'homme de bien n'aurait jamais recours à de pareils expédiens, car il se condamnerait lui-même, s'il ne croyait avoir pour lui l'équité; mais ils font les délices du plaideur de profession.

Je ne prétends pas dire qu'on aime plus à plaider en Ecosse que partout ailleurs; mais

l'immense quantité d'hommes de loi qui se trouvent dans la capitale de ce royaume fait qu'on y est plus naturellement disposé à prendre leurs avis, qu'ils ne donnent pas pour rien; et il est permis de croire que, de leur côté, ils poussent un peu à la roue; car, comme ils le pourraient dire, il faut bien qu'ils vivent.

J'ai connu à Edimbourg un étranger qui, ayant demeuré long-tems dans ce séjour cher à Thémis, y avait contracté un tel goût pour les procès, qu'il en faisait son amusement et son occupation. Il fit une fois la cession de ses biens; composa trois fois avec ses créanciers, et se réfugia cinq fois dans le sanctuaire d'Holyrood, pour éviter une arrestation. Les lois écossaises étant douces et miséricordieuses pour le débiteur, et lui accordant de longs délais, il savait encore les prolonger au delà du terme ordinaire, et en tirer tout le parti possible. Si on lui demandait un paiement à l'amiable, il répondait qu'il y réfléchirait; si on lui faisait un commandement de payer, il s'en moquait; le citait-on en justice? il riait aux anges, et suspendait les assignations dans sa chambre en guise d'ornemens. Alors il escarmouchait et bataillait aussi

long-tems qu'il le pouvait; oppositions, appels, rien ne lui coûtait, et quand il avait épuisé toutes les ressources de la chicane, il s'arrangeait avec son créancier; après quoi, c'était son procureur lui-même qui avait à le poursuivre pour le mémoire de ses frais. Ce genre de procès lui plaisait par-dessus tous les autres; plaider contre un procureur lui semblait le comble de la gloire, et s'il parvenait à faire réduire tant soit peu le total de ses frais, rien ne manquait à son triomphe. Il était curieux de voir les petits moyens astucieux qu'il employait pour opposer un procureur à un autre, et les tromper tous deux tour à tour; mais il était révoltant de le voir tirer honneur de la manière dont il savait retarder le paiement d'une dette légitime, et rendre l'honnête marchand victime de sa confiance. Que gagna-t-il à cette marche tortueuse? C'est qu'il paya toujours quarante schellings quand il en devait vingt; et cependant tous ses créanciers perdirent considérablement avec lui. Il fut pendant toute sa vie l'objet de la risée des uns et du mépris des autres; fit enfin banqueroute; passa en Angleterre, et, comme on pouvait le prévoir, mourut dans la dernière pauvreté.

Mais ce n'est pas exclusivement à Edimbourg qu'on rencontre de tels hommes sans principes; on en voit au nord comme au midi, à l'orient comme à l'occident, dans toute notre île, et il s'en trouve dans tous les rangs et dans toutes les conditions. Bien des jeunes gens de naissance distinguée, et ayant reçu une bonne éducation, se font un jeu de tromper leurs créanciers par mille et mille moyens ; ils passent d'un procureur à l'autre pour se soutenir dans leur carrière de rapine et d'iniquité. Souvent ils lui déguisent la moitié des faits, ou l'abusent par un faux exposé; et quand il lui est impossible de faire traîner l'affaire plus long-tems ; quand il a épuisé tous les délais et toutes les formes des lois; quand il faut que la justice prenne enfin son cours, ils le traitent de fripon, le chicanent sur les frais, en demandent la taxe, et déterrent un de ses rivaux ou de ses ennemis pour l'employer contre lui. Ils déclament alors contre tous les hommes de loi, et les représentent comme une troupe de brigands prêts à se charger, pour de l'argent, de la plus mauvaise cause. « C'est assez vrai, » me dira quelqu'un. Mais le fait est qu'en mille occasions, c'est le client qui cor-

rompt l'homme de loi ; c'est lui qui le fait devenir ce qu'il est, intéressé, méfiant, astucieux et rusé. L'ingratitude dessèche la source de l'humanité, et celui qui a été trompé devient trompeur à son tour. On présente une mauvaise cause sous un jour favorable, et quand l'homme de loi reconnaît qu'elle ne vaut rien, l'affaire est entamée, et il croit que le soin de sa réputation exige qu'il la gagne, s'il est possible ; peu à peu il éprouve moins de répugnance à se charger d'une affaire injuste ; qui faut-il en accuser? Ceux dont la mauvaise foi l'a entraîné hors du bon chemin ; et c'est ainsi que les fautes individuelles jettent du discrédit sur le corps tout entier.



— N° VIII. —

MANIÈRES ÉTRANGÈRES.

S'il y a quelque chose à reprocher particulièrement aux enfans d'Albion, c'est de porter jusqu'à l'excès les préventions nationales. Rien n'est plus louable que l'amour de la patrie, quand il se borne à donner un caractère national, à rendre l'homme fier d'être né dans son pays. Ce sentiment le soutient contre une foule de tentations; l'empêche de compromettre l'honneur du sol qui l'a vu naître; l'excite à de hauts faits, et le porte à vouloir servir de modèle à quiconque veut acquérir de l'honneur et de la renommée. Mais quand ce préjugé septentrional, cet attachement pour son sol natal, pour son élan, pour ses parens, pour ses amis, qui, dans le sud, ne méritent pas toujours ce nom, s'arrogent des droits exclusifs, et prétendent à

une préférence qui n'est fondée sur aucun autre titre; quand Rorie Mac Favlan et Ronald Mac Favish peuvent à peine mettre les pieds sous la table d'un étranger, sans vouloir amener toute leur famille pour prendre part à la fête; quand Jock Merrllies ou Chairlie Douglas ne peuvent entrer dans une société de commerce sans vouloir y intéresser, de manière ou d'autre, leurs cousins et les cousins de leurs cousins, ce sentiment touche presque à l'injustice; et l'on est effrayé en songeant combien l'air de l'Ecosse est prolifique, et en voyant que le pain y est si rare, que quiconque peut y mettre la main, veut l'accaparer entièrement pour soi et pour les siens.

L'amour du pays est un vain mot en Irlande; il y est presque inconnu. L'Irlandais s'en fera pourtant un prétexte pour se battre, parce qu'il a l'humeur querelleuse d'un gladiateur; il en parlera beaucoup, parce que tout le monde parle en cette île : la populace avec volubilité; les rangs mitoyens, avec circonlocution; les classes supérieures, avec éloquence; mais il a la tête et le cœur trop légers pour en faire le principe de sa conduite; ses passions sont trop vives pour qu'il ne soit pas jaloux du succès d'un compa-

triote; enfin il est trop inconsidéré pour s'inquiéter beaucoup à ce sujet : un bon compagnon est son concitoyen, n'importe le pays qui l'a vu naître. L'Anglais est froid et calculateur, ferme et invariable, intéressé, mais équitable; il rend justice à tout le monde. Sandy la rend à trois classes de personnes : d'abord à lui-même, ensuite à ses parens, enfin à ses compatriotes.

C'est pour cette raison que les étrangers s'introduisent moins souvent et réussissent plus difficilement en Ecosse que dans les deux autres parties des îles britanniques. L'Ecosse n'est pas une serre chaude pour les productions exotiques, et quand il s'y trouve une plante étrangère, elle n'y prend jamais qu'une croissance forcée. L'adoption des manières étrangères y est plus fréquente, parce qu'elle semble moins coûteuse, et cependant le véritable Ecossais est toujours gauche quand il veut s'en revêtir, et ce n'est que l'exemple des grands, la mode, le désir de faire comme les autres, ou l'envie de donner à ses enfans un vernis plus brillant, qui peuvent le déterminer à les tolérer.

Pendant le demi-siècle qui a précédé les dernières années, on ne connaissait à Edimbourg,

en fait de musique vocale et instrumentale italienne, rien au dessus d'Urbani et de Stabilini, dont les talens ne s'élevaient guère au delà du prix modique qu'ils y attachaient, et du pauvre Corri, qui passa toute sa vie à faire des tentatives pour diriger le goût de *la moderne Athènes*; qui échoua dans tous ses bals, dans tous ses concerts, dans tous ses divertissemens, et qui, ayant pareillement manqué dans son commerce, alla mourir de chagrin sur le continent. Il était si malheureux dans toutes ses entreprises, qu'il avait coutume de dire qu'il était convaincu que s'il se faisait boulanger, les habitans de la bonne ville d'Edimbourg cesseraient de manger du pain. Dans le fait, l'expérience lui apprit que quelque délicieuse que pût être une voix, quelque talent qu'on montrât sur un instrument, quelque harmonie savante, ou quelque mélodie enchanteresse qui brillât dans une symphonie, une simple variation sur un air national remportait toujours la palme et excitait un tonnerre d'applaudissemens.

J'en puis citer un exemple encore plus récent. Un certain lord, dont le domicile n'est pas très-éloigné de nos frontières, avait importé

en Ecosse une marchandise d'un nouveau genre sous la forme d'une cantatrice italienne. Elle avait une méthode de chant qui appartenait, sans contredit, à la meilleure école; cependant le préjugé national était tellement prononcé contre ce nouveau style, qu'elle ne fut pas goûtée; et une dame respectable, à qui l'on demandait qui avait chanté telle ariette italienne, répondit en levant les épaules : « Ce n'est que Nelly », voulant dire Justinelli; et son ton en disait encore plus que ses paroles.

Quelques personnes affectent d'avoir du goût pour les arts étrangers; mais la sincérité n'est pas de la partie. D'ailleurs le chardon * n'est pas une plante qui plie comme le roseau, et ce sera presque un miracle si les opéras italiens et les bals masqués attirent jamais la foule dans la capitale de l'ancienne Calédonie.

Nous donnons ces détails sans aucune vue de blâme ou d'approbation; nous les rapportons comme des faits appuyés sur l'expérience. Les spectacles ne sont pas même suivis à Edimbourg comme en Angleterre. Peu de gens les fréquentent

* Le chardon est l'emblême de l'Ecosse, comme le lis est celui de la France.

habituellement ; on n'y va que rarement, par occasion, et l'on y est attiré par quelque vue secondaire, comme la curiosité de voir soit un nouvel acteur, soit un personnage célèbre ; mais les habitués du spectacle ne suffiraient pas pour nous payer l'éclairage de la salle. Les théâtres, les cafés, les rendez-vous amoureux, les tables de jeu, plus dangereuses que tout le reste, font les délices de nos voisins ; son chez soi, son coin du feu, son violon et sa cornemuse, son reel * et sa ballade, sa bouteille et son ami, sont les passe-tems de l'Ecossais. Cette jouissance est plus sûre et moins dispendieuse que toutes les autres, et elle convient mieux à ses goûts et à son caractère.

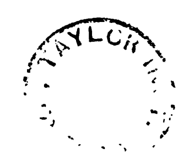
La candeur et la philantropie condamnent une antipathie sans raison et un égoïsme exclusif ; et la compassion et l'hospitalité doivent toujours accueillir l'étranger qui cherche secours et protection sur la terre de la liberté. Sandy est très-disposé à le recevoir en lui tendant la main et en lui présentant un verre ; mais il faut qu'il soit modéré dans ses espérances, modeste dans ses prétentions, discret dans ses projets d'intro-

* Danse écossaise.

duire des nouveautés dispendieuses, en un mot, qu'il ne se mette pas aussi à son aise qu'il pourrait le faire à Londres; car si on ne le regarde pas tout-à-fait avec méfiance, on le surveille du moins avec vigilance, et il se passera longtems avant qu'un étranger puisse gagner par des cabrioles, en Ecosse, le cœur et la main d'une riche héritière.

Hayden est le musicien étranger le plus en vogue en Ecosse. Veut-on savoir pourquoi? c'est qu'il a ajouté de charmans ornemens à plusieurs airs nationaux. Sans cette raison, la musique d'Hayden n'y aurait jamais fait fortune.

Du côté de la morale, la balance penche en faveur de la Calédonie; du côté du goût et du ton de la société, c'est l'Angleterre et l'Irlande qui l'emportent. Un moyen-terme heureux est ce qu'on doit souhaiter à chacun de ces trois royaumes.



— N° IX. —

LE JEU.

Nous devons aux contrées étrangères l'importation de ce vice, aussi bien que celle de plusieurs autres maladies de l'esprit et de l'ame. La rage du jeu en est une des plus funestes et des plus incurables. L'infortune, les remontrances, l'exemple, les préceptes, un changement de mode de vie, des circonstances locales ou accidentelles peuvent corriger un homme de l'ivrognerie; mais quand une fois l'amour du jeu a vicié le cœur et l'esprit, le mal ne cède plus à aucun remède.

Sur le continent, tout le monde joue, depuis le paysan jusqu'au prince. Le premier doit au jeu ses haillons et sa misère; la ruine du second est dorée; mais il fait payer cette dorure à ses sujets qu'il opprime, à ses créanciers qu'il ne paie pas, et à ses états qu'il appauvrit.

Dans le sud policé de la Grande-Bretagne, la cupidité s'est déguisée sous le négligé du joueur; et des hommes artificieux ont mis le jeu à la mode pour tromper, piller et ruiner des êtres simples et confians. On y trouve des jeunes gens assez fous, assez infatués, pour vouloir se modeler en tout sur l'exemple de quelque escroc revêtu du titre de marquis, de comte ou de baronnet, sur celui de quelque riche roturier à qui l'argent ne coûte rien. Peu contens de l'accompagner aux eaux et aux courses de chevaux, ils le suivent à la table de jeu, autel sur lequel ils sacrifient leur fortune, leur indépendance, leurs espérances pour l'avenir, et jusqu'à leur réputation. Pour suivre l'exemple de sa seigneurie, ou d'un fat insensé, ils passent les nuits entières à secouer les dés dans un cornet, à attendre la retourne d'une carte, à voir rouler une bille à peu près semblable à celles dont se servent les enfans pour jouer. Des enfans mériteraient les verges pour une telle folie, et combien d'hommes n'a-t-elle pas conduits à l'échafaud! La soif de l'or d'une part, le désespoir et la ruine de l'autre, engendrent la haine, les que-

relles, la vengeance, le meurtre, et quelquefois même le suicide. Ce serait perdre le tems que d'en citer des exemples; ils ne sont que trop nombreux, et ils augmentent malheureusement tous les jours.

La froide et prudente Calédonie ne compte qu'un petit nombre de ses enfans qui soient infectés de ce vice, parce que la fainéantise n'est pas le défaut habituel des gens qui n'ont que peu de fortune, ou qui sont obligés de suivre une profession pour se procurer des moyens d'existence; car lorsqu'on est une fois accoutumé à une vie active et industrieuse, on devient naturellement ennemi du jeu. Il faut pourtant convenir que Sandy y prendrait goût assez aisément s'il était à moitié sûr de gagner; mais il n'est pas tenté de confier au hasard ce qu'il a eu tant de peine à obtenir : il est trop prudent pour commettre une telle folie.

Il est bien vrai qu'un homme qui occupait un rang très-élevé dans l'armée, laissa naguère à ses filles une immense fortune, produit des dés et des cartes, et qu'il était né dans l'empire du chardon. On ne peut nier aussi qu'il ne s'y trouve

quelques hommes tarés qui vident les poches de leurs concitoyens et qui exercent leurs brigandages dans de splendides appartemens ; mais le nombre en est peu considérable, et la plupart vont mettre à profit leurs talens dans le sud de la Grande-Bretagne ; le petit théâtre sur lequel ils pourraient les exercer dans la capitale de l'Ecosse, la vigilance des magistrats de cette ville, le bon ordre qui y règne et la prudence de leurs compatriotes n'étant pas favorables à leurs infâmes spéculations. On y connaît un repaire obscur et méprisé, hanté par ceux que possède la fureur du jeu, et dont la funeste influence ne s'étend que dans un cercle assez étroit ; mais ces rendez-vous splendides de Londres, ces *enfers* * réguliers où de nobles aigrefins mettent également à contribution Anglais et étrangers, ne se sont pas encore établis au delà du Tweed **.

Nous avons encore à apprendre ce que pourra produire la fureur de tout mettre à la moderne

* Nom qu'on donne à Londres aux maisons de jeu.

** Fleuve qui sépare l'Ecosse de l'Angleterre, du côté de l'orient.

dans *Auld Reekie*, et de faire des voyages sur le continent ; mais il est probable qu'il se passera encore bien du tems avant que le véritable Ecossais tombe dans l'abrutissement du joueur de profession, s'expose au hasard de n'avoir qu'un hôpital pour refuge, ou au risque d'être condamné à faire tourner la roue du moulin à pied *. Le peu de jeu qui existe actuellement à Edimbourg est sur une si petite échelle, qu'il est plus méprisable que répréhensible. On ne peut que rire en voyant mistress Eléphant (nous la nommons ainsi à cause de sa taille) déployer tant de persévérance et d'avidité en jouant au wisth ou au brag ** avec des élégans surannés et de vieilles filles, pour gagner peut-être une demi-guinée ou perdre sa bonne humeur ; et il est à peine possible d'avoir pitié de ce jeune clerc qui se fait un honneur de perdre son argent en jouant avec une dame titrée : ces fautes vénielles s'évanouissent devant les péchés mortels qui se commettent dans d'autres capitales, et dans des

* Occupation actuelle, dans les prisons d'Angleterre, de quiconque est condamné aux travaux forcés.

** Jeu de cartes écossais.

sphères plus élevées ; et puisse-t-il en être ainsi bien long-tems !

Après ces remarques préparatoires, dont aucune personne connaissant l'Ecosse ne peut nier la vérité, le récit aussi court que fidèle que nous allons faire étonnera nécessairement le lecteur. Je ne me permettrai de faire connaître ni le tems, ni le lieu, ni les noms ; mais le triste souvenir de l'événement que je vais rapporter est encore tout frais dans l'esprit de ceux à qui il a arraché des imprécations bien méritées contre les êtres immoraux qui ont été la cause de cette scène tragique. Je laisse à la conscience coupable de ceux-ci le soin de s'y reconnaître.

Un jeune homme, petit de taille et encore moindre d'esprit, était du nombre de ces jeunes gens qui font du peu d'années qui doivent être consacrées à l'étude un tems de plaisir et de dissipation ; qui dévouent leurs matinées au billard, leurs soirées à la taverne, et leurs nuits aux dés et aux cartes, qui, sans qu'on joue très-gros jeu, peuvent pourtant produire de bien funestes effets, comme on va le voir. Ce jeune homme, fréquentant habituellement un certain

café, avait coutume d'y recruter, en dînant, des compagnons avec qui il pût passer la soirée en se livrant aux seuls plaisirs qui pussent convenir à son esprit borné. Comme il avait souvent à payer leur écot, il se trouvait, à la fin de chaque trimestre, avoir dépensé quelque chose au delà de la somme qu'il avait à recevoir, et enfin il fut arriéré de tout un quartier.

Il n'imagina pas d'autre ressource qu'en empruntant, et, s'étant adressé à un digne homme qui escomptait des billets au taux le plus raisonnable, car il prenait rarement plus de vingt à vingt-cinq pour cent, il réussit à en obtenir cent cinquante livres sterling en échange d'un billet à ordre payable à trois mois. Mais comme, pendant cet intervalle de tems, il ne changea pas de manière de vivre, il arriva qu'à la fin du trimestre il se trouva dans le même embarras pécuniaire qu'il avait éprouvé trois mois auparavant.

Pour faciliter la négociation de ce billet, un de ses amis, un véritable ami, avait consenti à l'endosser. Il était donc devenu responsable de cette somme, et, à défaut de paiement, il pou-

vait être envoyé en prison. Ils allèrent trouver l'usurier, qui parla beaucoup des inconvéniens que lui occasionerait le renouvellement de ce billet, et qui fit valoir l'indulgence et la complaisance dont il donnait une si grande preuve en y consentant. Bref, il voulut bien prendre un autre billet à trois mois, revêtu des mêmes signatures, et, pour couvrir les intérêts et d'autres frais accidentels, le nouveau billet fut porté à deux cents livres. Il avertit en même tems l'ami du jeune homme que, si celui-ci ne l'attaquait pas à l'échéance, il s'adresserait à lui pour en obtenir le paiement, attendu que, passé cette époque, il lui serait impossible d'accorder un seul jour de délai.

Le débiteur principal s'épuisa en protestations d'exactitude, et, dans le fait, la crainte de compromettre son ami fit qu'il écrivit à ses parens pour leur avouer sa faute. Ceux-ci lui envoyèrent la somme nécessaire pour payer son billet, en joignant à cet envoi une réprimande sévère et une injonction sérieuse d'être plus circonspect à l'avenir, et ils eurent même la précaution de ne lui faire toucher les deux cents

livres que la veille de l'échéance : acte de prudence dont l'événement prouva l'inutilité.

Le cœur joyeux et la poche bien garnie, il se rendit au café qui était son rendez-vous habituel, y trouva ses compagnons ordinaires, et leur fit part de sa satisfaction. Il n'alla pas chez son véritable ami ; il comptait le voir le lendemain matin pour lui montrer le billet acquitté et le remercier du service qu'il lui avait rendu. Il dîna gaîment, but encore plus que de coutume, se laissa entraîner au jeu, et perdit jusqu'à sa dernière livre. Son ivresse se dissipa alors ; il songea qu'il ne lui restait aucun moyen d'acquitter sa dette ; qu'il pouvait être envoyé le lendemain en prison ; que son ami pouvait partager le même sort, sans qu'il pût rien faire pour le lui éviter ; enfin les remords et le désespoir s'emparèrent de leur victime. Les horreurs d'une prison n'étaient rien auprès de l'idée d'avoir trompé l'attente de son ami et de le laisser dans l'embarras. Il n'avait pas le courage d'implorer une seconde fois la compassion de sa famille, et il ne lui restait aucune autre ressource. Ses amis, ceux qui avaient partagé ses dépouilles, l'empê-

cheraient-ils de tomber dans l'abîme? ils étaient peut-être alors occupés à rire à ses dépens.

Il passa la nuit sans dormir, dans une agitation fiévreuse, et n'étant pas plus retenu par la religion que par la raison, il se détermina au suicide, et n'hésita plus sur le genre de mort qu'il choisirait. Armé d'un pistolet d'une main, tenant de l'autre un poison mortel, il fut quelque tems sans pouvoir se décider à faire un choix. Enfin, il paraît que le courage lui manqua pour se tirer un coup de pistolet, et qu'il avala le fatal breuvage. Il était mort quand on le trouva dans sa chambre. Son trépas ne produisit aucun effet sur l'usurier. Il lui restait une autre victime parmi les vivans, et il usa de toutes les rigueurs de la loi pour forcer un malheureux à payer une dette que l'amitié seule l'avait engagé à contracter. Les joueurs crièrent : « Le pauvre diable! » Mais ils auraient volontiers sacrifié, à pareil prix, un autre pauvre diable toutes les semaines.

De tels événemens arrivent tous les jours dans des capitales comme Paris et Londres sans qu'on y fasse attention; mais à *Auld Reekie*, celui-ci produisit une sensation terrible et générale.

Puisse-t-il faire une semblable impression sur l'esprit de tous les jeunes gens, et leur inspirer une horreur salutaire du jeu! La seule consolation qu'on y trouva, c'était que cet infortuné n'avait pas reçu le jour dans le pays du chardon; mais ce n'en est pas une pour le philantrope et le cosmopolite.



— N° X. —

UNE LOGE DE FRANCS-MAÇONS.

Quoique les obligations solennelles que contracte un franc-maçon lui rendent impossible de révéler les secrets et les mystères de la franc-maçonnerie, cependant il s'y trouve des choses qui doivent être rendues publiques et qu'il est permis de divulguer : par exemple, les principes de cette association, l'utilité dont elle est, le but qu'elle se propose, la soumission qu'elle professe pour les lois, l'ordre qui y est observé, la morale qu'elle recommande, enfin l'union qui règne entre tous ses membres.

On peut considérer la franc-maçonnerie sous deux points de vue différens : comme une société secrète et mystérieuse, et comme une réunion de joyeux convives. Sous le premier rapport, une chanson qu'on a chantée bien des fois dans

plus d'une loge, et dans laquelle se trouvent ces vers :

« Dès qu'il a mis son tablier,
» Le premier lord de ce royaume
» N'est plus qu'un ouvrier, »

dit tout ce qu'il est permis à un frère de communiquer aux profanes. Sous le second, il suffit de citer le *Nunc te*, *Bacche*, *canam*, des *Métamorphoses d'Ovide*, pour annoncer que, lorsque les frères se reposent de leurs travaux, un festin amical devient l'ordre du jour, et qu'il s'opère des métamorphoses dans une loge, car on y voit souvent le cœur insensible s'échauffer par la charité, et l'homme orgueilleux y donner des preuves d'humilité.

Il est inutile d'en dire davantage, et je me bornerai à assurer mes lecteurs que la loyauté, l'amour de l'ordre, la soumission aux lois, sont les caractères distinctifs des francs-maçons; qu'il ne peut se passer dans une loge rien qui puisse être dangereux pour la religion et pour l'état; et comme on sait que les hommes de tous les rangs, depuis le prince jusqu'au paysan, y sont admis comme frères, on ne peut avoir à cet égard ni doutes, ni craintes raisonnables.

Les obligations fraternelles des francs-maçons sont partout les mêmes ; mais nulle part l'antiquité et la popularité de cet ordre ne sont aussi manifestes qu'à Edimbourg. Le nombre des loges y est très-considérable, comparativement avec la population d'Auld Reekie, ou, pour employer un langage plus relevé, de la reine septentrionale des cités. Elles y sont plus fréquentées que dans la plupart des autres villes ; et il est reconnu partout que la franc-maçonnerie écossaise tient le premier rang pour le maintien de l'ancienne discipline. *Êtes-vous du rite écossais ?* c'est la première question qu'un franc-maçon étranger adresse à un frère sur le continent, tant est grande l'estime qu'on accorde à la franc-maçonnerie d'Ecosse dans les pays où il règne assez de liberté pour que cet ordre y soit toléré !

Etant moi-même du nombre des frères, je quitte souvent mon hermitage pour aller en loge, et j'ai eu occasion de remarquer que la franc-maçonnerie écossaise est toujours alliée à l'hospitalité, qui est une vertu nationale en Ecosse comme en Irlande. Une réunion en loge amène d'autres réunions amicales ; le principe de secourir et de soutenir un frère ne se renferme pas dans l'intérieur d'une loge ; tous les frères l'em-

portent chez eux, et accomplissent le devoir d'aider leurs frères dans leurs besoins. Les hommes, faisant ensemble le voyage de la vie, sont comme des matelots travaillant sur le tillac d'un navire, ils se doivent mutuellement secours et assistance; le fort doit seconder les efforts du faible pour surmonter un courant trop impétueux, et pour entrer dans le port en dépit des vents contraires.

Parmi le grand nombre de loges dans lesquelles j'étais admis à Edimbourg, et je pourrais dire auxquelles j'appartenais, il en était une dont un médecin était le grand-maître. On trouvait en lui tous les sentimens du philantrope dans leur plus grande maturité. Je me suis fait un plaisir de suivre cet être bienveillant dans sa vie publique et privée, dans sa conduite comme franc-maçon et comme professant l'art de guérir, et, pendant vingt ans, je n'ai pas remarqué en lui le moindre changement dans ses principes, la moindre déviation des lois de l'humanité et des préceptes de la franc-maçonnerie. Je puis, en toute conscience, dire de lui avec le poète latin :

« *Non illo melior quisquam, nec amantior æqui*
» *Vir fuit.* »

Quelle ne sera donc pas la surprise de mes

lecteurs quand je m'acquitterai de la tâche pénible de leur raconter avec quelle brutalité il fut traité par un être qui se disait un franc-maçon, un homme! Mais je réserve ce trait pour une autre occasion, voulant consacrer l'espace qui me reste à ébaucher une faible esquisse du caractère de mon ami, que je ne ferai connaître que sous le nom du docteur *Benvoglio*.

Il était encore fort jeune quand il commença à étudier la médecine, et qu'il se fit admettre dans la franc-maçonnerie. Il fit honneur aux deux grades qu'il obtint; fit servir l'un aux intérêts de l'autre, et les employa tous deux pour le bien du genre humain. Jamais il ne fermait sa porte au malade indigent qui venait le consulter sur ses souffrances, à l'ami qui avait besoin de conseils ou de secours, au frère qui se trouvait dans l'embarras : sa bourse et ses connaissances étaient également à leur service. Il n'exerçait l'influence qu'il avait acquise dans sa loge que pour des œuvres de bienfaisance et de charité. Lorsque, après bien des années, les circonstances l'engagèrent à transplanter ses talens sur un champ plus vaste (l'Angleterre), il ne changea pas de principes, et quoique une

clientelle plus étendue, les soins d'une famille nombreuse, et une vie nécessairement plus active l'empêchassent de fréquenter les loges aussi assidûment, il portait toujours ses frères dans son cœur, et jamais il ne manqua de les soulager quand il en trouva l'occasion. Jamais il ne négligea un malade à qui il donnait des soins gratis pour le riche en état de payer généreusement. Jamais il ne refusa, par intérêt, d'écouter un frère qui voulait lui exposer ses embarras ou sa détresse. Ses habitudes tranquilles, son amour pour une vie privée et pour l'intérieur de sa maison appartiennent plus à l'Angleterre qu'à l'Ecosse; et cependant, quand l'occasion l'exige, il sait prouver qu'il est patriote et digne enfant de la Calédonie.

Pour terminer son portrait, il faut y tracer les traits d'un bon époux, d'un tendre père, d'un ami sûr et fidèle; mais comme j'aurai encore occasion d'en parler, je me contenterai d'ajouter que tout ce que ma faible plume vient de tracer, mille bouches à Edimbourg seraient prêtes à s'ouvrir pour l'attester.

— N° XI. —

JEMMY GIBLETS.

Un homme, fort en état d'en juger, a dit qu'un grand livre était un grand mal. En thèse générale, j'admets la vérité de cette observation. Combien n'avons-nous pas de gros volumes et de longs ouvrages remplis d'une doctrine pernicieuse, de peintures immorales, de mensonges bien fardés, et d'autres monstruosités! Combien d'autres ne nous offrent que la triste preuve du *plenum vacuum* de l'esprit de leurs auteurs! La même observation peut s'appliquer aux hommes en général, soit au moral, soit au physique. Une taille d'une grandeur démesurée, par exemple, est souvent accompagnée de membres mal faits ou disproportionnés; et alors elle blesse l'œil du spectateur, et est à charge à celui même qui en est doué. Mais quand une grande taille

donne de l'orgueil à un sot, de la cruauté à un fanfaron, de la confiance à un fat; quand la force physique ou un pouvoir moral met un homme en état de nuire à ses semblables; enfin quand tout le poids de sa puissance tombe sur un être faible et sans défense, cet homme devient un monstre, et doit être séquestré de la société de ses semblables, exclus de tous les cercles où président la bienveillance, l'humanité, la sensibilité, et toutes les vertus qui font honneur à la nature humaine.

La vérité me force pourtant à tracer le portrait d'un bipède de cette espèce méprisable; d'un être dont la taille gigantesque choquait tous les yeux, dont tous les membres étaient sans proportion, d'une gaucherie à faire pitié, d'un républicanisme à dégoûter, arrogant jusqu'à l'impudence, ambitieux au delà de toute description, et lâche à se faire mépriser;

« Chien par le front, mais lièvre au fond du cœur. »

Il aurait écrasé une colombe, anéanti un insecte, mais reculé devant un enfant dont la main aurait tenu une arme défensive pour résister à l'oppression et châtier l'impudence.

Pendant un certain hiver, saison où toute la

population de la ville y est rassemblée, et où les loges de francs-maçons se tiennent plus souvent et sont plus fréquentées, il arriva que le docteur philantrope, dont l'influence augmentait tous les jours, conçut le projet de réunir la loyauté et la fraternité; et, comme le premier citoyen du royaume est en même tems prince du sang et franc-maçon, il désira que le corps de la franc-maçonnerie donnât une preuve d'attachement personnel à celui qui en était regardé comme le chef.

Or, la profession de foi politique de Jemmy Giblets était toute différente, et n'avait pas la loyauté pour base. Quoiqu'il appartînt au corps des francs-maçons, il en était divisé par les sentimens, car il n'avait pas plus d'attachement pour son roi que pour ses frères. Le gouvernement n'avait pas cru devoir acheter ses services, et il était trop procureur, dans le sens qu'on attache en général à ce terme, pour régler sa conduite sur des principes d'honneur et de désintéressement. Il s'était donc jeté dans le parti des whigs, espérant que la roue de la fortune tournerait, et qu'il pourrait s'élever avec ce qu'il appelait *ses amis*.

Le règne de ce qu'on voulait bien nommer *le parti des talens*, et au char duquel il était attelé comme un huissier l'est à celui de la justice, ne fut pas de longue durée; mais il dura assez pour prouver l'avidité de Jemmy Giblets, qualité qui, à la vérité, n'était pas étrangère au parti pour lequel il s'était hautement déclaré. Il voulut se distinguer, se créer une réputation, et, pour y parvenir, il s'opposa fortement au projet du bon docteur. Il n'employa pour cela ni le raisonnement, ni les argumens, ni la persuasion; ce genre d'éloquence lui était étranger; il ne connaissait que celle de Billingsgate (1), qui s'exprime *manibus et pedibus, unguibus et rostro*. Plein d'orgueil et de préjugés, et inspiré par un esprit de colère et de vengeance, il eut recours aux injures; le sang-froid et la modération du docteur, qui était alors grand-maître de la loge, l'irritant encore davantage, il passa aux voies de fait les plus brutales, et ce fut la première fois qu'on vit couler du sang dans une loge de francs-maçons, dans une réunion d'amis et de frères. L'homme montagne se précipita sur celui qui comparati-

* L'éloquence des halles.

vement n'était qu'un nain ; le poing du gladiateur tomba sur l'homme paisible, qui ne s'attendait pas à une pareille attaque ; le boucher renversa l'agneau paisible et sans défense. Mais il existe un moyen qui rabaisse à son juste niveau le spadassin fanfaron, c'est l'appel au vrai courage. Jemmy n'en était point animé. Il pouvait se livrer à la fureur et à la rage ; profiter sans honte de l'avantage de sa force physique ; mais il était sans bravoure morale ; il n'avait que bassesse et pusillanimité. Il reçut un cartel et refusa de l'accepter.

Le reproche de lâcheté ne fit pas la moindre impression sur l'animal gigantesque ; il se laissa placarder comme poltron, ridiculiser par des caricatures, insulter en vers et en prose ; rien ne put déterminer Goliath à s'exposer à combattre David. Je ne suis pas apologiste du duel ; je sais qu'il est contraire aux lois et à la religion ; mais quand un homme n'a de respect ni pour la religion, ni pour les lois, il ne peut alléguer cette excuse.

Avant de prendre congé de Jemmy Giblets, je crois devoir donner un court précis de son origine et de ses succès dans le monde ; on y

trouvera une nouvelle preuve que dame fortune est aveugle. Son père avait été mercier ; il avait fait banqueroute, et cependant il vivait dans une sorte d'aisance, Dieu sait par quel moyen. Il établit un de ses fils dans le commerce de dentelles, un autre dans celui de bonneterie, et destina le grand Jemmy au barreau. Celui-ci y réussit parfaitement ; acheta le domaine d'un de ses cliens, et gagna une somme considérable en le revendant en détail. Il s'était déclaré démocrate de très-bonne heure, et il s'assura ainsi l'appui de ceux qui pensaient comme lui. De mauvaises causes qu'il gagna, sans avoir d'autre talent que l'astuce, lui firent une réputation en ce genre ; il obtint aussi celle de brutal et de querelleur, et ce que nous venons de rapporter prouve qu'elle était bien méritée. Enfin, la fortune vient de lui accorder une nouvelle faveur, en lui faisant recueillir la succession d'une cliente qui a déshérité, pour lui, ses parens ; et il peut, quand bon lui semblera, aller goûter *otium cum dignitate* dans quelque endroit où sa renommée ne soit point encore parvenue. Nous l'avons nommé *Jemmy Giblets*, parce que c'est le nom sous lequel une dame l'a introduit dans

un roman écrit avec beaucoup d'esprit, et dans lequel elle l'a peint au naturel; et elle l'a sans doute choisi parce qu'il convient parfaitement à un homme dont les membres mal faits et disproportionnés semblent avoir été attachés par erreur à son buste *.

Un jeune étudiant irlandais, de très-petite taille, mais aussi gai qu'aimable, et qui était membre de la loge du docteur, jurait un jour par saint Patrice que si ce grand flandrin osait jamais l'insulter, il prendrait une échelle afin d'aller lui donner un soufflet.

* *Giblets* signifie une gibelotte.



— N° XII. —

RESTES DES MŒURS FRANÇAISES.

—

Le fat dédaigneux, qui promène son ennui dans les rues d'Edimbourg, ne tarderait pas à en faire autant dans telle autre ville que ce soit; la fatigue du plaisir fait naître une sorte de *tædium vitæ*, qui n'est connu qu'aux gens déraisonnables, et l'on pourrait dire immoraux. Un adolescent livré à toutes les jouissances du luxe et de la vanité, en devient rassasié avant d'avoir atteint l'âge de l'homme, et lorsqu'il arrive à l'été de sa vie, sa constitution ruinée n'offre plus que les débris d'un naufrage. Londres et même Paris ne présentent rien qui puisse réveiller ses sens engourdis, et Edimbourg ne lui paraît qu'un village. Une longue promenade à Arthur's Seat pourrait convenir à un jeune et vigoureux botaniste qui voudrait étudier les

productions du règne végétal, mais ses poumons sont incapables d'en soutenir la fatigue; une course à cheval jusqu'à la source de Saint-Bernard lui donnerait des vapeurs; se faire traîner en voiture sur les sables de Leith ou de Porto-Bello, ce serait une peine sans plaisir; qui y rencontrerait-il? Quant au tumulte et au bourdonnement des rues des deux capitales dont je viens de parler, source abondante de distractions, et moyen efficace pour chasser l'ennui, il n'y a rien qui y ressemble dans la métropole de l'Ecosse : il s'y trouve même si peu d'oisifs, qu'il ne faut pas quinze jours pour que chacun connaisse la personne, le costume et les habitudes de quiconque fait métier de se promener, tout aussi bien que dans la plus petite ville d'Angleterre.

C'est pour ces raisons que les gens du suprême bon ton prétendent que la capitale de l'antique Calédonie est en arrière d'un siècle de Londres; mais beaucoup des reproches qu'on fait à la vieille Edina peuvent s'adresser également, et même à plus juste titre, à l'élégant, au policé, au soi-disant incomparable Paris. Des rues étroites, le nombre n'en est pas considérable à

Edimbourg, des maisons s'élevant jusqu'aux nues, et divisées en appartemens, dans lesquels différentes familles sont renfermées sous le même toit, comme les animaux dans l'arche; des escaliers escarpés et malpropres; des murailles sales; des rues couvertes d'ordures de toute espèce; tout cela est commun à ces deux capitales. A cet égard, comme pour ses harnois en cordes et ses caricatures de postillons, Paris n'a pas fait un pas en avant depuis un demi-siècle; tandis qu'Edimbourg fait des progrès tous les ans. Les habitams d'Auld Reekie commencent à abandonner leurs vieilles habitudes, à quitter leurs cours, leurs culs-de-sac et leurs chambres aériennes, pour aller se loger proprement et à l'anglaise dans la nouvelle ville, avec l'avantage additionnel que cette nouvelle ville surpasse la plupart des cités les plus policées de l'Europe par sa situation, sa propreté, sa salubrité et son architecture.

« La justice est un joyau, » comme le dit Pat; c'est donc justice de dire que les restes des mœurs françaises sont du nombre des plus grandes antiquités d'Edimbourg, et ce ne sont pas celles dont cette ville a le plus à se vanter, car

c'est en quoi consiste la rouille de l'ancienne Ecosse ; par exemple, les grandes et formelles révérences que se font dans l'église des vieilles douairières et des tantes surannées, rangées de chaque côté comme des figures de porcelaine sur une cheminée ; les maisons de sept à dix étages ; l'usage général de commencer tous les dîners par une mauvaise soupe ; les cérémonies fastidieuses et affectées, sont autant de traces, sans parler de beaucoup d'autres, qui marquent les rapports qui ont existé entre les deux nations. On en peut dire autant d'un grand nombre de mots usités en Ecosse, et dont l'origine est évidemment française, comme *ashet*, pour *assiette ; servette*, pour *serviette*, etc. ; et le nom de *caddies*, qu'on donne aux commissionnaires, est certainement une corruption de celui de *cadet*.

Cependant la plupart de ces vieilles coutumes, jadis religieusement observées en Ecosse, commencent à tomber en désuétude, et l'on voit ainsi disparaître insensiblement *la foy* et *la drage*. *Foi* est un mot français, et tout étymologiste reconnaîtra facilement le mot *trajet* dans celui de *drage*.

La foi est une fête donnée en quelque occasion

mémorable, comme l'arrivée à la majorité, une promotion, une convalescence, etc.; mais plus particulièrement, et c'en est probablement l'origine, à la veille d'un voyage. Celui qui va partir engage sa foi à ses compagnons, à ses amis, à ses parens, à ceux qui lui sont le plus chers. C'est un gage d'amitié constante, une promesse de souvenir durable, un espoir de retour, une garantie que le nœud qui l'unit à eux se resserrera de nouveau quand il les reverra. C'est un moment donné à l'affection; un jour sur lequel on reportera souvent sa pensée.

Cette coutume n'offrait aucun inconvénient; mais on ne peut en dire tout-à-fait autant de la drage, et on la verra disparaître avec moins de regret. Elle ne se retrouve guère, même à présent, que chez les montagnards et dans les îles, et elle est presque entièrement bannie des villes et des plaines. *Boire la drage*, comme on le dit, c'est consacrer une coupe à la mémoire du défunt; ceux qui sont assemblés pour ses funérailles formant des vœux, le verre à la main, pour le bonheur éternel de celui ou de celle pour qui le tems n'existe plus, pour qui les liens terrestres ne sont plus rien. Les rafraîchissemens

qu'on offre à ceux qui viennent pour assister à un convoi sont un reste de cet ancien usage ; mais chez les montagnards et dans les îles d'Écosse, ces rafraîchissemens sont un banquet; l'éloge du défunt se trouve au fond de chaque bouteille, et les larmes coulent dans la coupe où l'on vient de faire une libation. Des hymnes et des chansons accompagnent cette fête lugubre; il n'est pas rare de voir la discorde s'y introduire, et elle amène souvent le renouvellement d'anciennes dissensions.

Dans la verte Erin *, on veille les morts jusqu'au moment de l'enterrement, les cloches sonnent, les cierges sont allumés, le missel est ouvert; les soupirs, les lamentations et l'ivresse marchent du même pas ; on pousse des cris, ou, pour mieux dire, des hurlemens, dont l'objet est d'exprimer du regret pour le défunt, et de rappeler ses bonnes qualités ; après quoi, l'on se sépare, le cœur attendri par le whisky, et souvent les os brisés par suite des querelles qui naissent presque toujours dans ces assemblées.

Cette coutume irlandaise offre donc à peu près les mêmes traits que la drage d'Ecosse.

* L'Irlande.

Les montagnards y ajoutent le son de leurs cornemuses, et des décharges d'armes à feu sur le tombeau du défunt, quand il est d'un rang à mériter cette distinction; le chef d'un clan reçoit les plus grands honneurs funèbres. Dans ce qu'on appelle les *basses terres*, quoique les obsèques se célèbrent sans les rites solennels de l'église épiscopale, cependant les spectateurs ôtent leurs chapeaux avec beaucoup de solennité quand on descend le cercueil dans la fosse. Cette formalité est imposante; car, quoique celui à qui on rend cette marque de respect y soit insensible, c'est un acte d'où les vivans peuvent tirer une leçon morale; le tombeau doit toujours inspirer une terreur religieuse, si ce n'est aux gens frivoles et dissipés.

Si nous portons nos regards sur des tems plus reculés, nous verrons que chez les Grecs, chez les Romains, chez les Celtes, les derniers honneurs se rendaient aux défunts avec un grand nombre de formalités imposantes. On célébrait même des jeux publics sur son tombeau, et c'est de là bien certainement que viennent les cérémonies des enterremens militaires. Nous pourrions accumuler des citations sans fin pour le prouver.

Toutes ces antiques coutumes disparaissent pour céder la place à de plus modernes, qui, avec le tems, seront peut-être remplacées à leur tour par les anciennes, ou par d'autres plus nouvelles, qui seront importées du continent. Le nombre de celles-ci augmente tous les jours en Angleterre; mais elles ne seront adoptées dans la vieille Ecosse que plus lentement, et elles y seront discutées *cum grano salis*, avant de pouvoir plaire à tous les goûts.

Mais, pour en revenir à l'opiniâtreté avec laquelle l'Ecossais conserve les anciennes coutumes qu'il a reçues des Français, je puis assurer que, pour un chapeau à cornes qu'on a vu dans les rues de Londres depuis quarante ans, il s'en est montré douze dans celles d'Edimbourg, et cependant il n'y a nullecomparaison à faire entre lapopulation de ces deux villes. Le digne médecin H. et le grand chirurgien W. tenaient tellement à l'ancienne forme deleur castor, que rien ne put jamais les déterminer à la changer. Le docte libraire d'High-Street porta ses cheveux en bourse jusqu'à sa mort; et Strange, maître à danser de l'ancienne école d'Edimbourg, conserva toute sa vie son habit carré,

ses culottes et ses bas de soie et ses cheveux poudrés. On voit encore des lords surannés et des vieilles filles ayant la taille aussi droite et aussi roide que le chardon national; plantes bien vivaces, puisque tant d'hivers ont produit sur elles si peu d'effet!

Ces vestiges remarquables qu'on trouve en Ecosse, tant des anciens usages français que de la langue française, viennent moins des longues liaisons que l'Ecosse a eues avec la France que du règne de l'aimable et infortunée Marie. Peut-être aussi doit-on les attribuer en grande partie à l'émigration des fidèles serviteurs de la maison de Stuart, qui résidèrent si long-tems à Saint-Germain-en-Laie, et qui, étant revenus dans leur patrie dans un tems plus tranquille, y importèrent des modes et des mœurs étrangères, qu'ils transmirent à leurs descendans.



— N° XIII. —

LE PÉDANTISME.

—

Quand un jeune homme sort du collége, comme lorsqu'il quitte la maison paternelle, il devrait, autant qu'il est possible, se dépouiller de tous préjugés locaux, et renoncer à toutes ses habitudes, et s'efforcer de devenir un citoyen du monde, sans afficher des prétentions à la supériorité que l'éducation peut lui avoir donnée, et en prenant garde de montrer l'ignorance du genre humain et des usages de la société dans laquelle son inexpérience peut l'avoir laissé. L'homme qui entre dans le monde est un étranger qui s'y trouve toujours embarrassé. Apprendre devrait être le premier objet de ses pensées; mais la suffisance et l'obstination dans ses premières impressions opposent une barrière à ses progrès. Le militaire même, avec ses grâces et

fontaine de Castalie, au lieu de s'en abreuver; bien loin de s'être complètement repus des auteurs grecs et latins, n'en ont fait qu'un déjeûner à la fourchette; et ne doivent leur petite monnaie d'érudition qu'à un dictionnaire de citations, ou à un souvenir imparfait du peu qu'ils ont appris en faisant leurs études. Après avoir ainsi porté sentence de condamnation contre cette mosaïque de matériaux hétérogènes, il ne me reste qu'à la justifier par quelques exemples qui donneront une plus juste idée de ce défaut que tout ce que j'en pourrais dire.

« Comment vous portez-vous ce matin, mon jeune ami? demandait un gentilhomme campagnard à M. Horner, qui venait de finir ses études à l'université d'Oxford.

» Assez bien, répondit l'étudiant,

Nisi cum pituita molesta est.

La bile me tourmente un peu, M. Greenfield; du reste je suis toujours gai, joyeux, libre de tout souci.

Levior cortice,

comme dit notre vieil ami Horace.

» — Oui, oui, je sais que vous n'engendrez pas de mélancolie; mais j'espère que le billet

que vous avez souscrit ne vous a pas causé d'embarras ; et que le porteur en a consenti le renouvellement ?

» — Vous touchez à une blessure encore fraîche, M. Greenfield, et je puis vous dire :

Jubes renovare dolorem ;

au surplus, je l'ai renouvelé, et je puis maintenant donner tout souci à ce sujet :

Portare ventis.

» — J'en suis charmé ; et comment avez-vous passé le tems depuis que vous êtes en ville ?

» — Le plus gaîment du monde ; mais permettez-moi de mettre l'adressé à ce billet doux que je viens d'écrire à une charmante Parisienne dont j'ai fait la connaissance les vacances dernières. Quand il sera cacheté, il ne me restera qu'à dire avec Ovide :

Hei mihi quod domino non licet ire tuo ! »

Le bon campagnard n'avait plus rien à dire ; l'étudiant reprit la parole.

« J'ai déjà reçu trois visites ce matin, sans compter la vôtre. La première était un créancier, mon tailleur. C'était un mauvais augure pour le commencement de la journée : aussi je

lui ai fait descendre les escaliers quatre à quatre, en lui criant :

Odi profanum vulgus et arceo.

La seconde était *Crispinus*, mon bottier, qui m'apportait aussi un mémoire long d'une toise. Je jurerais que je ne lui dois pas la moitié des articles qui y sont portés, et je le mis à la porte en disant :

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

J'eus ensuite la visite d'une jeune et jolie fille, à qui je demandai :

Cui flavam religas comam,
Simplex munditiis ?

quoique je me doutasse bien qu'elle n'entendait pas le latin ; mais n'importe. Elle m'apportait une lettre de mon ancienne inclination d'Oxford, de Marie Tiffany, qui arrive par la diligence pour me voir. Je soupçonne ses projets :

Malo me Galatea petit, lasciva puella ;

mais cela ne réussira pas. J'ai déjà été pris de cette manière ; et, comme dit le proverbe : *Ictus piscator sapit.* Diable ! j'ai trop de νοῦς pour m'y laisser prendre de nouveau. Mais *pauca intelligenti* sur un autre sujet. Le vieux brave homme,

mon père, *vous m'entendais bén*, commence à prendre de l'âge et à devenir grondeur,

Difficilis, querulus,

comme dit mon auteur favori. A la veille de quitter le théâtre, il ne sait plus compatir aux besoins de ceux qui commencent à s'y montrer, de sorte que j'ai besoin de lever quelque argent,

Quærenda pecunia,

et vous me rendriez service si vous pouviez m'en procurer. Mais songez à garder mon secret,

Altâ mente repostum,

et ne parlez au vieux brave homme ni de mon emprunt ni de ma Galatée. »

M. Greenfield l'assura de sa discrétion, lui dit qu'il doutait qu'il pût lui fournir de l'argent, et se leva pour s'en aller.

« Vous verrez ce que vous pourrez faire, dit Horner; songez que je puis vous dire avec vérité :

Res angusta domi.

» Adieu, *iterum, iterumque vale.* »

Ces citations éternelles, ces lambeaux d'érudition de collége, ce jargon affecté, fatiguent ceux qui n'y comprennent rien, et ennuient tous

les autres. Ce défaut ne se rencontre pourtant pas uniquement dans le jeune pédant sortant du collége frais émoulu ; on voit des barbes grises et des têtes chauves qui ne peuvent prononcer une phrase sans y coudre quelques mots latins. On les entendra dire : « Si toutes ces choses marchent *pari passu* ; cela pourra se faire, *consideratis considerandis* ; à juger *in foro conscientiæ* ; raisonnant *a priori* ; examinant l'affaire *primâ facie* ; ce sont *similes cum similibus* ; » et mille autres sottises semblables qui, au lieu d'être une preuve d'instruction, de goût et de discernement, ne font qu'annoncer une sotte habitude de débiter quelques phrases usées, ramassées dans la poussière de l'école, et que tout le monde sait par cœur. Cette affectation prend sa source dans le désir de paraître plus instruit qu'on ne l'est en effet, de passer pour plus savant que ceux avec lesquels on vit habituellement. C'est celui dont les connaissances sont le plus superficielles qui cherche davantage à en faire parade, et c'est pourquoi la plupart des citations qu'on entend sont toujours tirées des auteurs qu'on explique le plus communément dans les écoles.

—.N° XIV. —

MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE BURNS.

—

Invenies aliquem qui me suspiret ademptum, disait dans son exil le barde dont l'imagination créatrice enfanta des vers si mélodieux. On pourrait graver le même vers sur le tombeau de Robert Burns, l'honneur et la honte de sa patrie, puisqu'il eut le même sort que le sublime Homère, le spirituel Butler, l'infortuné Savage, et l'ingénieux Cervantes. Ceux qui l'avaient négligé pendant sa vie, lui rendirent des honneurs après sa mort; ceux qui auraient dû lui donner du pain, consacrèrent une pierre à sa mémoire. Les mains qui érigèrent son monument ne s'étaient jamais offertes à lui avec bienveillance et

amitié; les yeux qui donnèrent à son trépas des larmes probablement trompeuses, n'avaient jamais accordé un regard de protection à son humble naissance et à ses talens distingués, qui s'élevèrent à une hauteur prodigieuse, en dépit du souffle glacial de l'adversité.

La pauvreté était le péché mortel de ce barde écossais, et il y joignait un autre défaut qu'on pardonne encore plus difficilement, surtout quand il est accompagné du premier. Il avait un esprit mâle et fier qui ne pouvait s'abaisser à une vile flatterie, à une soumission abjecte; qui ne connaissait pas la nécessité de ramper sous l'orgueil et l'oppression. Deux autres petits défauts compléteront la liste de ceux qu'on avait à lui reprocher. Il n'avait pas assez de prudence mondaine pour réserver pour lui seul le peu qu'il avait, au lieu de le partager avec un ami et un compagnon; et il manquait de cette vertu nationale en Ecosse, la discrétion, qui lui aurait appris à s'abstenir de décocher le trait de la satire contre la corruption, l'arrogance et la folie. Ce fut ainsi qu'il se ferma la porte des riches; qu'il se bannit des lambris dorés des grands;

qu'il fut traité de démocrate, malgré les vers pleins de loyauté qu'il avait composés; et qu'il fut condamné à vivre négligé et oublié, et à ne recevoir des applaudissemens et des honneurs qu'après sa mort. La caractère du tems dans lequel il vécut, la fureur des partis, l'esprit infernal de révolution qui faisait alors des progrès, la servilité qui régnait dans certains cercles, les calomnies qu'on faisait courir contre lui, tout contribua à abréger sa courte carrière.

La misérable place qu'il occupait était, sous tous les rapports, indigne de l'ame élevée de Burns : elle aurait mieux convenu à un ancien laquais ou à un sycophante en retraite. Les emplois subalternes des douanes et de l'excise, toutes les places où il s'agit de saisir les personnes et les propriétés, où il faut vivre de délations et d'espionnage, ne peuvent convenir à des hommes animés par le génie de la liberté, ni se concilier avec les sentimens de celui qui avait composé ces vers immortels :

« Ecossais dont le sang a coulé sous Wallace, etc. »

Si Robert Burns avait imité les flatteries

adroites d'Horace, qui appelait son patron Mécène,

Atavis edite regibus ;

si, comme Virgile, il avait déifié un prince

Deus nobis hæc otia fecit,

il aurait pu trouver un protecteur, acquérir de la fortune, jouir de la prospérité; s'il avait fouillé dans les archives des ancêtres d'un duc, ou tiré de l'histoire de la famille d'un lord le sujet d'un poëme, ses vers auraient été dorés, et ses talens lui auraient valu des talens d'argent. Mais *la raison* du monde et de l'intérêt n'était pas chez lui d'accord avec *la rime;* et quand son génie déployait ses ailes, c'était pour s'élever au dessus de toutes considérations basses et vulgaires.

Tel, ou à peu près, a été le destin d'un autre poète du nord, dont les vers harmonieux et la poésie châtiée annoncent la main d'un maître. Mais comme le tombeau de Burns est l'objet qui nous occupe en ce moment, nous ne parlerons du poète vivant que pour espérer qu'il n'est pas destiné à ne recevoir que des hon-

neurs posthumes, des regrets et des éloges inutiles *.

Le monument élevé à la mémoire de Burns est un monument de justice nationale; on pourrait dire de juste rétribution. Il prouve un sentiment des convenances, et c'est un tribut de gratitude qui était dû au défunt par les vivans. Son nom sera justement inscrit sur la liste de nos plus grands poètes, et ses concitoyens citeront ses vers avec un orgueil national vraiment honorable; car l'orgueil se montre sous différentes faces, et il est plus souvent digne de blâme que d'éloges. Ce sera une douce, quoique triste, consolation pour sa veuve et pour son fils; et quoique

* L'auteur ne prétend pas dire que les talens du poète vivant dont il parle ici restent tout-à-fait sans admiration et sans récompense. On le place généralement à un rang élevé sur le Parnasse, et le petit nombre des gens de goût font leurs délices de ses poésies. Ses travaux lui procurent une honorable existence, quoiqu'elle soit accompagnée de privations qui sont un sacrifice pour sa philantropie et sa sensibilité. Mais de cette existence à un titre et à la fortune, la distance est incommensurable, et pourtant une adresse adroitement rédigée, et quelques romans qui réussissent, peuvent procurer l'un et l'autre.

celui-ci n'ait pas hérité des talens poétiques de son père, il n'en sera pas moins sensible à cette chronique durable, quoique muette, de la renommée du poète écossais qui a donné de l'éclat à un nom qui, sans lui, serait demeuré obscur et inconnu jusqu'à la fin des tems.

Mais pourquoi l'appeler une chronique muette? Le marbre, la pierre, l'airain, l'ivoire, la toile, le papier, tout parle, tout étincelle de la flamme que le génie dérobe au ciel; tout respire l'énergie puissante et les doux sentimens de l'ame; tout proclame la perfection de l'esprit et du cœur, la main savante, l'œil pénétrant, la touche gracieuse, et l'imagination créatrice des enfans des arts et des sciences. L'auteur mélancolique et le poète fabuliste feront un pélerinage à ce monument si bien mérité, si bien gagné, pour y puiser des inspirations dans les pensées que ce lieu doit inspirer aux esprits doués d'une riche veine de génie, aux imaginations vives disposées à prêter un corps aux idées les plus nobles et les plus élevées; en un mot, à tout être dans le cœur duquel une étincelle céleste a allumé le feu de la sensibilité.

Le peu d'amis qu'a laissés Burns s'y rendront aussi avec autant de regret que de vénération. Là ils se rappelleront *la Marguerite-des montagnes ;* et *la Souris victime du fer de la charrue* * ne leur paraîtra pas indigne de souvenir, car il règne dans la pièce consacrée à cet humble incident une douceur sentimentale faite pour être appréciée par tous les cœurs sensibles, offrant une leçon morale aussi simple que sublime, et présentant l'image parfaite en miniature de l'ame et du style du poète.

* Titres de deux pièces fugitives de Burns.



— N° XV. —

JARGON DOCTORAL.

Une servante était indisposée dans la maison où je logeais. La maîtresse du logis aimait la médecine ; elle avait pour parent (la ligne de parentée s'étend très-loin en Irlande) un jeune praticien dans l'art de guérir, tout nouvellement forgé docteur, et elle l'envoya chercher sur-le-champ. Il ne se fit pas attendre, car il ne demanda pas mieux que de faire l'épreuve de ses talens sur la pauvre Barbara, et j'entendis la conversation suivante.

« Eh bien, Barbara, dit le docteur, qu'avez-vous à me dire ?

» — Hé ! hé ! je n'en sais trop rien.

» — De quoi vous plaignez-vous ?

» — Je ne me plains de rien ; mais je ne suis pas en bon train.

» — Nous vous y remettrons. Que je vous

tâte le pouls. » Il prit en main sa montre marquant les secondes. « Ah! il est plein, irrégulier. Quels symptômes éprouvez-vous?

» — Quel quoi, Monsieur?

» — Avez-vous des tremblemens, de la rigidité? éprouvez-vous une tension dans les organes digestifs, une tuméfaction dans les parties abdominales? avez-vous une irritation pulmonaire, un catharre?

» — Et pourquoi tremblerais-je, Monsieur? je n'ai jamais rien fait d'abominable, quoi que vous puissiez dire; et je n'ai de ma vie touché à la guitare. » Il y en avait une dans la chambre.

« Pauvre ignorante! Êtes-vous attaquée de nausées, de bile, d'éructation? souffrez-vous de flatuosités, de dyspepsie?

» — Dix pépies! ce serait bien assez d'une. Est-ce qu'il serait possible que les poules m'eussent fait gagner cette maladie? Au surplus, voyez, Monsieur, regardez ma langue.

» — Je vois, je vois; sèche et aride. Vous devez être sujette aux insomnies; éprouver une sorte de prostration, de dépression d'esprit.

» — Je sais bien que je n'ai pas grand esprit, Monsieur; mais il me semble que j'en ai assez pour être servante.

» — Vous avez les yeux battus.....

» — Battus ! je ne resterais pas dans ma place, si on me battait, Monsieur.

» — La peau sèche et dure.....

» — Dame ! aux ouvrages que je fais !

» — Il faudra que je vous phlébotomise.

» — Que vous me...... Qu'est-ce que vous voulez dire, Monsieur ?

» — Quelle simplicité ! Je veux dire que vous avez besoin d'être saignée. Vous avez une constitution plétorique, un tempérament sanguin ; il est indispensable de vous réduire.....

» — De me réduire, Monsieur ! et à quoi voulez-vous me réduire ? quel mal est-ce que j'ai fait ?

» — Je vous dis qu'il vous faut des cathartiques, beaucoup de tranquillité, une cessation totale de labeur corporel.

» — Le caporal ! pour qui me prenez-vous, Monsieur ? Le caporal n'est pas cause de ma maladie ! Apprenez que je suis une honnête fille.

» — Ne vous fâchez pas, Barbara ; votre ignorance des termes techniques vous occasione une irascibilité qui peut augmenter votre mal. Les signes diagnostiques me paraissent favorables ; et.... vous n'avez aucune irrégularité....?

» — Je vous dis, Monsieur, que ma conduite a toujours été régulière.

» — Point d'affection scorbutique?

» — Je n'ai jamais eu d'affection que pour le pauvre Jemmy Saunders; et il s'est noyé.

» — Point de dépression mentale, de relâchement des fibres, d'obstruction de foie?

» — Si j'avais besoin d'instructions sur la foi, le ministre est là pour m'en donner.

» — Ne vous emportez pas ainsi, Barbara; vous pourriez vous nuire plus que vous ne le pensez; vous occasioner une apoplexie sanguine ou séreuse.

» — Oui, sans doute, la chose est assez sérieuse, quand on voit qu'on vous prend pour une je ne sais qui.

» — Le sang peut porter à la tête, et s'extravaser dans le cerveau. Et, à propos, n'êtes-vous pas sujette à un sommeil léthargique, à une sorte de somnolence?

» — Et de quoi vous mêlez-vous? Si j'ai de l'indolence, c'est à ma maîtresse à me le reprocher; cela ne regarde qu'elle.

» — N'êtes-vous pas mouillée de transpiration, quand vous sortez de ce que le vulgaire appelle le *cauchemar?*

» — Il est bien sûr que je serais mouillée si j'étais assez sotte pour aller me baigner dans la mare ; mais vous n'y connaissez rien, elle est à droite de la maison, et non pas à gauche.

» — Je crois vraiment que le cerveau se dérange ; c'est peut-être un commencement d'affection hydrocéphalique. Pesons bien les choses !

» — Faut-il vous aller chercher les balances ?

» — Non, mon enfant, non. En y réfléchissant bien, je suis convaincu que ce que vous éprouvez n'a pour cause qu'une transpiration interceptée, une affection fébrile, une réplétion humorale, et une tendance à l'inflammation. Pour vous guérir, il faut d'abord vous dégager les premières voies ; nous vous administrerons ensuite les altérans, puis les calmans, et quand vous serez réduite.....

» — Je vous ai déjà dit que je ne veux pas qu'on me réduise ! » s'écria Barbara en frappant du pied ; et elle s'enfuit de l'appartement dans un transport de colère, à l'instant où sa maîtresse y entrait par une autre porte.

« Eh bien, docteur, dit-elle, comment trouvez-vous cette pauvre fille ? La croyez-vous dangereusement malade ?

» — Non pas absolument, répondit le docteur ; mais son cas exige des soins et de l'attention. Elle est nerveuse, robuste, irritable ; elle paraît disposée à des vapeurs hystériques ; il faut qu'elle suive un *regimen*.....

» — Un régiment ! répéta la dame.

» — C'est-à-dire la diète que je lui prescrirai. Il lui faut des réfrigérans, une quiétude complète d'esprit et de corps, de doux apéritifs, quelque chose pour dilater les poumons, des sudorifiques pour amener une détermination de........ » Ici la patience échappa à la bonne dame, et elle l'interrompit :

« Je suis sûre, docteur, que votre détermination sera pour le mieux ; mais je n'ai pas besoin de tant de détails ; il suffit que vous écriviez votre ordonnance. »

Le docteur écrivit. La dame envoya chercher chez l'apothicaire toutes les potions qu'il avait ordonnées ; et Barbara les jeta par la fenêtre. Le lendemain il revint pour la saigner ; elle s'y refusa absolument ; et, pour en tenir place, il lui ordonna un vésicatoire, qui prit le même chemin que les potions. Cependant tout alla au mieux pour la malade et pour le médecin. De

toutes les ordonnances, Barbara n'observa que celle qui lui prescrivait la diète, et pour une raison toute simple, elle n'avait pas d'appétit. Elle fut complètement guérie au bout de quelques jours, et le docteur se fit honneur de cette cure, et reçut le prix de ses visites.

Avec tout le respect possible pour cette profession savante, il me semble que, sans lui faire perdre rien de sa dignité, il serait possible de la dépouiller d'une partie de ses termes techniques et de ses *sesquipedalia verba*, et qu'on pourrait tâcher d'en simplifier le langage, de manière à le mettre à la portée des esprits vulgaires. Mais un style pompeux et des expressions recherchées en imposent à l'ignorance, et servent souvent à la cacher. Les esprits faibles admirent d'autant plus qu'ils comprennent moins, et c'est pourquoi les incidens mystérieux sont ce qui intéresse le plus, dans un roman, un si grand nombre de lecteurs.

— N° XVI. —

LE VRAI MONTAGNARD.

Entre le montagnard et son voisin de la plaine et de la vallée, la distance est bien grande (je parle ici du montagnard résidant sur ses montagnes; du chef vivant au milieu de son clan); et la différence qui existe entre un Glengarry, un Gleneagle, un Glenmorrison, un Lochiel, un Lochbury *, et le citoyen de Glascow, d'Ayr et d'Edimbourg, n'est pas aussi remarquable que celle qu'on trouve entre le montagnard et les habitans des basses terres qui les avoisinent, ou ceux des villes commerçantes qui sont dans leurs environs. Ceux-ci peuvent être fiers de leur richesse; mais le laird et tout son clan les regardent avec fierté, non-seulement du sommet escarpé de leurs rochers déserts et arides, mais

* Noms de divers clans montagnards.

du haut de l'élévation de leur esprit, qui méprise le commerce, et qui n'a de goût que pour la guerre ou la chasse. L'amour du commandement est gravé dans le cœur de tout montagnard écossais; l'habitude lui apprend à obéir à son chef, mais il n'obéit qu'à lui seul.

La personne d'un montagnard offre un reste des tems de féodalité. Quand il arrive à l'armée, personne n'apprend plus facilement à commander et à obéir. Le froid, le chaud, la fatigue, les marches ne sont rien pour lui. Le fusil et le sabre ont été les compagnons de sa jeunesse; celui qui n'a jamais manqué le daim saura ajuster un ennemi, et le bras accoutumé à manier la claymore * saura se servir de la baïonnette. Il suivra avec empressement le fils de son chef sur le champ de bataille, et le jeune laird, quelque fier qu'il paraisse, aura une affection fraternelle pour ce qu'il appelle *les hommes de son père*, ou *notre peuple*.

Les stratagèmes de la guerre ne sont pas inconnus au montagnard, parce qu'ils ont rapport aux ruses qu'il emploie à la chasse, où il sait dépister le gibier, le tromper, et le faire tomber

* Nom du sabre des montagnards.

dans ses piéges. Il attend à l'affût un ennemi comme un daim; guette un cuirassier comme un aigle; et si son caractère naturel se conserve au milieu de la société d'habitans d'autres contrées, il retournera paisiblement dans son pays, après avoir épargné tout ce qu'il aura pu; et après avoir percé de sa baïonnette les ennemis sur le continent, après avoir poursuivi des nègres rebelles dans les Indes occidentales, il ira harponner un saumon dans ses lacs et poursuivre un daim sur ses montagnes.

Celui qui croit que la tête du montagnard ne contient que du vide, ne le connaît pas. Ses pensées peuvent être renfermées dans le cercle formé par ses montagnes, dans l'enceinte de son île, entre ses rochers et ses défilés; mais elles sont toujours actives jusqu'à ce que la fatigue, le wisky et le tabac le fassent tomber endormi devant son feu, à côté de son fidèle compagnon, son chien à longs poils. On ne trouve jamais en lui le militaire petit-maître; mais il est toujours bon soldat, et il le devient bientôt, s'il est traité avec douceur. Placez-le dans un corps qui porte le nom d'un clan écossais, et surtout celui du sien, il se trouve comme

dans sa famille, et il n'est rien à quoi il ne soit prêt.

Les montagnards ont une antipathie naturelle contre leurs voisins, habitans des basses terres, et surtout une aversion bien prononcée contre les hommes de loi, qu'ils regardent comme des sangsues, comme des intrus qui se sont récemment introduits chez eux. Cependant, depuis un certain tems, les lairds montagnards ont soin de faire élever un de leurs enfans dans cette profession, pour qu'il puisse défendre ce qui leur appartient. Mais le principal désir du laird chef de clan est que son fils soit un homme comme il faut, c'est-à-dire qu'il ne fasse rien; qu'il ne songe qu'à ses plaisirs; qu'il soit regardé comme le successeur futur de son père; qu'il conduise à l'armée la jeunesse de son clan, et qu'il la fasse entrer, s'il est possible, dans quelque régiment portant le costume des montagnards. Quoiqu'il méprise son voisin en culottes, il reçoit les étrangers avec la plus grande hospitalité, fait qui sera attesté par quiconque a voyagé dans les montagnes d'Ecosse.

Les montagnards des classes inférieures aiment l'argent; mais le travail des mains leur

répugne, quoiqu'ils ne soient point paresseux. Rodevick, Malcolm et Alister sont charmés de trouver l'occasion d'en gagner, et cherchent à en amasser; mais le chef de clan et ses parens nombreux ont des sentimens tout différens. Il y a toujours quelque chose de noble et de magnifique dans la manière de vivre d'un laird montagnard, même quand sa maison et son château tombent en ruines; même quand ses domaines sont chargés d'autant de dettes qu'ils en peuvent porter. Tout imprime le respect à ce qu'on pourrait appeler ses sujets; la bannière de ses ancêtres; le joueur de cornemuse de sa famille, personnage important dans sa maison; les couleurs qui distinguent la tartane que porte son clan; son nom et son titre, dans la composition duquel il entre toujours un *clan*, un *glen*, un *loch* ou un *craig* *. Ce n'est que lorsqu'il voyage qu'on l'appelle, par exemple, Mac Donald de Clanronald, Campbell de Glenfalloch, etc. Chez lui, il ne porte jamais que le nom de Clanronald, Glenfalloch, Glenmore, Lochgarry, etc. N'oublions pas l'ornement particulier que porte sur

* Monosyllabes qui signifient *tribu*, *vallée*, *lac* et *montagne*.

son bonnet le chef de chaque clan, et qui le fait reconnaître; comme la bruyère, le genêt, le myrte sauvage, une branche de pin, etc. Le ménestrel de la famille, qui souvent a été l'instituteur du jeune laird; ses mariniers et ses pêcheurs, si ses domaines sont situés sur les bords de la mer ou sur ceux d'un lac; la fête du jour de sa naissance; le cérémonial de ceux où il tient une sorte de cour plénière qui réunit tout son clan; enfin les ornemens grossiers de ses appartemens, qui, indépendamment des armoiries du chef et d'un grand nombre de portraits de famille, montrent le long des murailles des armes anciennes et modernes, quelquefois une armure complète, et toujours des fusils, des pistolets, des sabres, des lances, des piques, des hallebardes, des claymores et des dirks *, auxquels on ajoute des aigles et des faucons empaillés, des bois de daims, des queues de renards, et même des peaux de veaux marins.

Lorsque je passai une quinzaine de jours chez un laird d'une des Hébrides, il ne fut question pendant tout ce tems que de chasses, pêches, boire, manger, danser et se réjouir; la

* Nom du poignard des montagnards.

table était chargée, tous les jours, d'une profusion de poisson et de gibier, et le laird y présidait avec toute la dignité d'un monarque absolu. Ce qui ajoutait encore à l'air romantique et pittoresque de sa demeure, c'étaient une tour couverte de lierre, les ruines d'une vieille église qu'on voyait dans le lointain, une percée qui faisait découvrir la mer, et le vieux ménestrel qui se promenait sous les fenêtres pour régaler la compagnie d'airs de cornemuse.

Quelque tems après, ce même laird vint à Edimbourg, où je le voyais tous les jours, et il se promenait dans la ville avec toute la majesté d'un roi de théâtre. Il n'y était pourtant venu que pour faire un emprunt, car il avait à pourvoir aux besoins de tant de parens, à tous les degrés imaginables, et son clan était si nombreux, qu'il se trouvait un peu à l'étroit. Cependant on ne s'en apercevait pas chez lui, où il vivait de sa chasse, de sa pêche et du produit de ses troupeaux, et du peu de terres qu'il cultivait; il ne lui fallait de l'argent que pour acheter son breuvage et ses vêtemens. Il avait la taille droite, le teint frais, quoique brûlé par le soleil; l'œil perçant comme celui d'un faucon;

la voix forte et impérieuse. L'orgueil lui donnait, en public, un air de hauteur; mais il était doux et aimable en particulier, et lorsqu'il recevait ses amis. Il se plaignait amèrement de l'esprit étroit et intéressé des capitalistes; de la rareté de ce maudit argent, qu'il méprisait souverainement; de l'astuce des hommes de loi, quoiqu'ils en aient moins en Ecosse qu'en Angleterre; de la dureté des tems; de la multiplicité et de la pesanteur des taxes, surtout des douanes et de l'excise, et du prix excessif de toutes les denrées dans le sud. Il me dit même un mot de l'ingratitude de gens qu'il avait accueillis avec hospitalité dans son île, et qui, à Edimbourg, semblaient à peine le reconnaître.

Il n'existe rien que le montagnard déteste autant que les droits imposés sur les denrées nécessaires à ses plaisirs; car, après son chien et son fusil, il lui faut du tabac et des liqueurs spiritueuses, et il y trouve un mérite de plus quand il peut s'en procurer par contrebande. Il fut également contrarié quand on établit dans son pays des péages pour l'entretien des routes.

Le montagnard est généreux, hospitalier, fier, intrépide et enjoué à sa manière. Il se sou-

cie fort peu des lois, mais c'est par orgueil, et non par manque de principes; car il fera pour les autres tout ce qu'il voudrait qu'on fît pour lui, et même plus qu'il ne demanderait à un autre ou qu'il n'en attendrait : mais il ne peut souffrir les collecteurs des taxes, les commis des douanes et de l'excise, les hommes de loi, les huissiers et les recors. Jadis ces personnages de mauvais augure ne se présentaient qu'à leur corps défendant dans les montagnes d'Ecosse, et surtout dans les îles; mais ils sont devenus plus hardis. Il fut un tems où une tentative de saisie aurait pu avoir des suites très-fâcheuses pour celui qui s'en serait chargé, mais aujourd'hui le montagnard se borne à dire, en soupirant : « Il n'aurait pas eu tant de hardiesse autrefois. »

La ruine d'un grand nombre de chefs de clans et de leurs familles date de la rébellion de 1745, qui les a obligés à faire des emprunts onéreux sur leurs biens, pour soutenir le parti jacobite. Mais la gêne de beaucoup d'autres vient de ce qu'ils appellent le péché originel, c'est-à-dire la dissipation de quelqu'un de leurs ancêtres qui a commencé à hypothéquer leurs biens; tache

d'huile qui ne manque jamais de s'étendre, avec le tems, jusqu'à ce qu'elle couvre la totalité de leurs domaines. La franchise naturelle au montagnard contribue aussi à le plonger dans l'embarras, car il n'est artificieux et rusé qu'à l'égard de ses ennemis, et il ne le devient que lorsqu'une expérience fâcheuse lui a donné des leçons de méfiance. Un bon et vrai montagnard ne peut refuser à son ami le secours de son sabre, ni celui de sa bourse; et comme l'appel aux armes n'est plus à la mode, et que l'argent n'abonde pas dans les montagnes d'Ecosse, tout ce que peut faire un laird, c'est d'offrir son crédit. C'est ainsi qu'il est souvent ruiné par un parent de son clan, s'il reste chez lui, ou par un compagnon d'armes, s'il est à l'armée : car, tout intrigant de sang-froid qui se trouve avec un Glenmore, un Clanalpin, un Kinlochaulin, dans un fatal moment où leur cœur est échauffé par la bouteille, en fait aisément sa proie, en attaquant sa générosité. Que d'autres les blâment et les condamnent; je ne puis que les estimer et les plaindre.

— N° XVII. —

LEITH ET ÉDIMBOURG.

Sic catulos canibus similes, sic matribus hædos noram, dit Virgile ; et puisqu'il comparait dans ce passage Rome et Mantoue, je ne crois pas que la même comparaison doive choquer aucun des habitans de Leith et d'Edimbourg. Au surplus, je n'ai d'autre dessein, pour continuer la citation, que de *parvis componere magna ;* d'opposer le commerçant à l'homme vivant de son patrimoine, à l'homme à la mode, à l'homme titré ; le citoyen de Leith à l'habitant des plus belles maisons de la nouvelle ville d'Edimbourg. Le premier ne s'offensera pas de cette comparaison, s'il réfléchit non-seulement à la différence qui existe dans la capitale des îles britanniques entre les habitans de la cité et ceux du quartier Saint-James ; mais aux gradations qu'on remarque dans le genre de la population depuis

l'extrémité orientale de cette ville jusqu'à celle située à l'occident, les habitans des quartiers situés derrière la tour de Londres, comparés à ceux de Pall-Mall et de Grosvenor-Square, sont les uns aux autres ce qu'est une flûte à l'oignon à une harpe. De Cornhill à Bloomsbury, tout est spéculation et commerce ; mais avancez vers Hartey-Street et les environs du parc du Régent, et vous verrez la mode déployer ses ailes et prendre son essor.

Il en est de même de la capitale de la France. On peut observer la même différence entre les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et les faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré ; entre le quartier du Luxembourg et celui de la Chaussée-d'Antin, entre les habitans des rues étroites de la Cité et ceux des beaux hôtels qui bordent les boulevarts et les Champs-Elysées.

Après être entré dans cette explication, il me sera permis de dire qu'on peut faire une distinction semblable entre les habitans de la vieille ville d'Edimbourg et ceux de la nouvelle ; entre la population de la capitale de l'Ecosse et celle de la ville de Leith, qui lui sert de port. Je parle ici, non de ceux qui vont faire un séjour

momentané à Leith, pour jouir de la vue de la mer et en respirer l'air, mais de ceux qui y sont fixés depuis leur berceau, et qui y ont en quelque sorte pris racine; des marchands, des négocians, des marins. Cette dernière classe se ressemble à peu près partout; mais ce sont les riches commerçans, leurs femmes et leurs filles qui vont nous occuper.

L'habitant d'Edimbourg, riche, et ne songeant qu'au plaisir, considère son voisin de Leith comme un citadin, quoique, dans le fait, celui-ci le soit moins que le premier. Le laird campagnard, qui vient passer quelque tems à Edimbourg par économie, par curiosité ou pour affaires, et le noble Ecossais, qui partage l'année entre Londres, Edimbourg et ses terres, considèrent le négociant de Leith comme une marchandise de bas aloi et d'un tissu grossier. Enfin le soi-disant petit-maître de la nouvelle ville le met infiniment au dessous de lui pour le goût, le bon ton, le savoir-vivre et la connaissance du beau monde, et le regarde comme un être qui cherche maladroitement à copier son costume et ses manières; qui a l'ambition de figurer dans un cercle plus élevé, et qui doit se trouver ho-

noré de lui prêter son crédit et son argent : car le nom du commerçant de Leith figure toujours honorablement à la fin d'une traite ou d'une lettre de change ; et l'argent abonde rarement dans les coffres de l'homme qui mène, à Edimbourg, une vie consacrée au plaisir et à la dissipation. Les deux sexes y suivent les dernières modes de Londres, veulent en imiter l'élégance et le luxe ; font le jour de la nuit, et cherchent à prouver que le savoir-vivre français ne leur est pas inconnu.

Les habitans de Leith appartiennent davantage à l'ancienne école, et n'en composent même que la seconde classe. Il leur faut long-tems pour adopter une nouvelle mode, et il n'en faut guère moins pour qu'ils se déterminent ensuite à la quitter. Le père de famille affecte de mépriser une parure trop recherchée ; les nouveautés trop récentes l'effraient ; il n'a ni assez de tems, ni assez de talent, s'il est permis, d'employer ce mot dans un tel sens, pour s'occuper d'une pareille étude ; mais son fils en a quelque idée, et deviendrait aisément un fat, s'il ne craignait d'ébranler le crédit de la maison de commerce à laquelle il doit succéder un jour.

Voir dans un comptoir ou dans un magasin un jeune homme portant des fourrures comme un seigneur russe, ou des éperons comme un capitaine de cavalerie, c'en serait assez pour ruiner la maison; on le croirait sur la grande route conduisant à Bedlam ou à la prison. Cependant il faut qu'il boive quelques gouttes dans la coupe de la mode, et il est très-probable qu'il se trompera sur sa dose. Les petits-maîtres d'Edimbourg et les gentilshommes campagnards sont ordinairement les modèles qu'il se propose d'imiter, et comme les uns ont au moins un cheval, et les autres quelques chiens hargneux; qu'ils vont tous les ans chasser dans les marécages, et viennent avec la même régularité voir les courses de Leith; qu'ils font de tems en tems une excursion au delà de la frontière, et qu'ils y reçoivent les leçons de quelques fats anglais, leur jeune imitateur se permettra un habit et un pantalon à la mode, un chapeau d'une forme bizarre et souvent hideuse, des bottes à la jockey et une houssine, sans qu'il ait seulement un bidet; mais il y a un certain degré de fatuité au delà duquel il n'osera jamais s'élever; il existe en lui, depuis son enfance jusqu'à sa

vieillesse, une sorte de penchant involontaire pour ce qui est simple et naturel, et qui le met hors d'état de pouvoir lutter avec les petits-maîtres vaporeux qui se promènent dans le parc de Saint-James, les fats musqués de l'Opéra, les oisifs des salons, les irrésistibles lanciers, et les officiers aux gardes, qui prétendent au suprême bon ton.

Les copies qu'en présente Edimbourg, quoique tirées d'après les originaux, conservent à peine quelques traits de ressemblance, et le jeune habitant de Leith, n'offrant que l'ombre de ces copies, ne peut être qu'une humble contrefaçon. Je me rappelle qu'un digne négociant de Leith, voyant en cette ville un jeune étranger qui outrait les modes jusqu'à la caricature, s'écria avec une honnête indignation : « Eh bien! Messieurs, quelle est cette nouvelle espèce de singe? A quoi faut-il donc nous attendre? » C'était un fat que ses dettes avaient forcé à fuir de Londres; et, quoiqu'il eût été parfaitement accueilli à Leith, et qu'il sentît l'agrément d'être *absent sans congé* de la ville où il avait laissé ses débiteurs, il méprisait ce qu'il appelait la *populace*, et les gens simplement vêtus qui le

nourrissaient et qui le protégeaient. Je dois ce tribut à la vérité, et, soit que je loue, soit que je blâme, je ne la perdrai jamais de vue, n'importe que je plaise ou que je déplaise.

Il y a toujours dans l'habitant de Leith (je parle du commerçant) quelque chose d'uni, de simple, et même d'un peu lourd, qui sent les affaires. C'est un mouton qui semble appartenir à un autre troupeau que le marchand d'Edimbourg. On remarque pourtant en lui un air bien prononcé d'indépendance, et il s'y mêle quelques symptômes d'orgueil quand le commerce de la Baltique est florissant; quand le rum et le sucre soutiennent leur prix, et quand il fait une importation considérable de vins étrangers, et une exportation proportionnée d'ale écossaise, qui n'est inférieure à aucune de celles de l'univers entier. Il se rend à son aise, les mains dans ses poches, de Leith à Edimbourg; et il accélère le pas pour retourner chez lui, quand l'heure du dîner l'y rappelle, surtout si tout s'est bien passé à la Bourse; au lieu que tous les traits du marchand d'Edimbourg annoncent l'anxiété, l'astuce et la spéculation. D'ailleurs, le nombre des négocians de Leith est limité;

chacun d'eux est connu comme s'il portait une marque sur le front; au lieu que les marchands en gros ou en détail de la capitale sont confondus avec les hommes de plaisir, les professeurs, les médecins, les hommes de loi, les étudians et les étrangers. L'œil d'un observateur sait pourtant distinguer toutes ces classes, dont chacune a son caractère particulier bien prononcé, à l'exception pourtant de l'homme de plaisir, qui en change à son gré, ou plutôt qui n'en a aucun.

Quoi qu'il en soit, le riche commerçant de Leith a son degré d'importance, et si quelqu'un d'entre eux, ou son successeur apparent, dont l'esprit n'a pas encore toute sa solidité, se permet une heure de folie, ou une nuit d'extravagance, le garçon du café, de la taverne, ou de quelque autre lieu que ce soit, l'appelle *le noble Leith*. La femme du négociant de Leith n'est ni rustique, ni précieuse; ce n'est ni un paquet, ni une petite-maîtresse; mais l'épouse du marchand d'Edimbourg porte la tête plus haut, et les filles de celui-ci ont un genre de toilette plus soigné et plus relevé que leurs voisines du bord de la mer. La salle de bal de Leith est belle et

spacieuse, mais ce n'est pas un aimant qui puisse attirer les habitans de la métropole. On y donne de grands dîners; on y a, le soir, des parties bien ordonnées; mais rien de tout cela n'approche des routs * et des bals parés de Queen-Street. Les galas du port de mer ne peuvent soutenir aucune comparaison avec les festins de la cité, dont la perfection gastronomique commence à être digne de Londres et même de Paris. La visite qu'Edimbourg a rendue à Leith, par la construction des édifices nombreux qui réunissent presque les deux villes, n'a changé que peu de chose à cet égard. Edimbourg prend l'air de Londres, et Leith conserve sa physionomie particulière. Il s'établit pourtant quelquefois une sorte de rivalité entre l'aristocratie et la fortune; le talent et le commerce; le gentilhomme plus fier que riche, et le négociant fortuné, qui possède des navires, des boutiques et des magasins. Les chefs de famille font cette petite guerre avec discrétion, mais on voit plus rarement les jeunes gens en montrer.

* Grandes assemblées.

— N° XVIII. —

LA VEUVE.

—

Quittant mon appartement, et m'avançant à petits pas vers la partie méridionale de la ville, j'arrivai à la maison dans laquelle la veuve d'un ancien militaire demeurait au cinquième étage, à peu de distance de la place de Saint-Patrice. Je demandai à la voir, et je fus admis. C'était uue visite pénible, car il y avait quelques années que je ne l'avais vue. Le tems avait tracé sur ses traits de nouvelles lignes qui en indiquaient le passage, mais la main du chagrin y avait fait des ravages encore plus considérables. Elle était assise près d'une table, et avait sa Bible ouverte devant elle. Elle se leva en soupirant, et ce soupir était un volume tout entier. Il disait : « Vous le voyez! je suis presque seule;

la main du grand destructeur a frappé tout ce qui devait être le soutien de mon vieil âge. La faux de la guerre a moissonné toutes les fleurs de ma famille ; ceux qui faisaient l'orgueil de mon cœur et l'espérance d'une mère ; les amis et les protecteurs d'une sœur. Edouard est mort ; Jemmy n'existe plus ; mon gendre les a suivis ; tous trois, comme mon époux, ont péri sur le champ de bataille. Il ne m'en reste que le souvenir, et cette épée, qui n'a pu défendre un brave au moment du danger. » Car, tandis qu'elle soupirait, je voyais ses yeux arrêtés sur une épée suspendue à un des murs de l'appartement.

Un seul regard me dit tout cela, et ce regard était plus expressif, plus éloquent que n'aurait pu l'être le discours le plus étudié. Ses deux fils, beaux comme Nirée et braves comme Achille, avaient été le soutien de leur mère, et l'honneur de leur pays. Après s'être perdus de vue pendant plusieurs années, ces jeunes gens intrépides, qui avaient plus d'une fois versé leur sang pour l'honneur de leur drapeau, aussi bons frères qu'excellens officiers, s'étaient rencontrés à la tranchée de Salamanque, et avaient à peine eu

le tems de s'embrasser. Après chaque bataille qui avait eu lieu dans la péninsule, avec quelle inquiétude n'avaient-ils pas toujours réciproquement demandé des nouvelles l'un de l'autre! car leurs devoirs les séparaient; l'un appartenait à l'état-major, l'autre commandait sa compagnie.

Leurs craintes et leurs espérances furent de courte durée, car l'heure fatale pour tous deux avait sonné. L'un et l'autre périrent devant Salamanque. La même gazette donna la courte histoire de leur vie, honorablement passée et glorieusement terminée. Leur père était mort, couvert de blessures, long-tems auparavant; son fils aîné fut emporté par un boulet en portant un ordre, et le plus jeune, après avoir conduit trois fois ses soldats à l'assaut, après avoir été repoussé trois fois, réussit dans une quatrième tentative, mais paya ce succès de sa vie.

Après qu'elle m'eut rappelé tous ces faits, sans avoir besoin de prononcer un seul mot, je la pris par la main, et je tâchai de reporter ses idées sur des objets plus éloignés; mais, l'œil fixé sur l'épée dont j'ai déjà parlé, et une larme suspendue à sa paupière, elle me dit: « Vous

savez, mon vieil ami, tout ce qui m'est arrivé. Il ne me reste que Wilhelmine : hélas! elle est veuve comme moi; son mari mourut de ses blessures en revenant des Indes occidentales, pendant la traversée, au moment où l'on commençait à espérer sa guérison. Mais l'espérance et notre famille sont depuis long-tems étrangères l'une à l'autre. »

Sa malheureuse fille arriva en ce moment. Elle touchait à peine à l'été de son âge, et ses vêtemens de deuil faisant ressortir la neige de sa peau, elle me parut plus belle que jamais. La dignité du chagrin prêtait un nouvel attrait à son œil humide, et le costume solennel qu'elle portait donnait plus de grâces à sa taille que lorsqu'elle était élastique et légère comme le daim des montagnes. J'avais vu dans ces deux femmes, deux heureuses mères, deux épouses fortunées. La plus tendre affection régnait entre tous les membres de cette famille; les doux nœuds du sang et de la nature ne s'y étaient jamais relâchés un instant. Quel changement! quel triste spectacle n'avais-je pas alors sous les yeux!

Je ne m'appesantirai pas sur les détails d'une douleur à laquelle je prenais la part la plus sin-

cère. Je ne leur fis pas une courte visite; c'est la conduite de l'égoïste : il atteste la délicatesse pour s'éloigner de l'affligé; mais le fait est que son cœur insensible ne lui permet pas de partager les chagrins de celui qui pleure.

En quittant ces malheureuses femmes, je ne pus m'empêcher de réfléchir à l'histoire de cette vénérable famille des frontières d'Ecosse. Elle possédait, de tems immémorial, un domaine assez considérable; mais, comme il n'était pas substitué, il avait changé de maître, par suite des imprudences du frère aîné du père de Wilhelmine. Plus de trente guerriers, portant le même nom, avaient servi leur patrie depuis un demi-siècle. Edouard et Jemmy en étaient les derniers, et l'aîné avait aussi laissé une veuve avec deux enfans, privés, dès leur bas âge, des soins paternels. Leur sœur avait épousé un capitaine d'infanterie, qui ne vit jamais le fils qu'il lui laissa. Le gouvernement avait accordé à chacune de ces trois veuves une petite pension suffisante pour les mettre à l'abri du besoin, mais qui les laissait exposées à des privations d'autant plus sensibles, qu'elles y étaient moins habituées; car les deux frères, ayant déjà atteint

un certain rang dans l'armée, consacraient à leur famille tout ce qu'ils pouvaient épargner sur leurs appointemens.

La scène est bien changée maintenant ; mais ce cas n'est pas rare en Ecosse depuis les deux longues guerres qui ont fait couler tant de sang. Combien de familles y a-t-on vu s'anéantir, les unes par le fer de l'ennemi, les autres par les fatigues et les maladies, qui sont la suite de la guerre ! combien d'autres ont été réduites par les effets du climat destructeur des Indes occidentales ! combien d'anciennes maisons ont perdu tous leurs héritiers mâles par les malheurs de 1745, et ont vu un nom honorable s'éteindre entièrement, ou passer à quelques branches éloignées ! combien de mères, de veuves, de filles, de sœurs, ont été obligées de chercher des moyens de subsistance dans le travail de leurs mains, dans la compassion humiliante de quelque parent, ou dans la situation, non moins pénible, de gouvernantes, d'institutrices ou de dames de compagnie !

De telles infortunées, privées de ceux qui étaient leur soutien, et surtout les mères et les

veuves, ont un droit incontestable à la protection de toute la nation, à bien autre chose que la faible pension qu'on leur accorde avec une froide indifférence. Elles sont devenues les mères et les veuves de l'état, une sorte de propriété qui appartient à la nation en général; et il est juste d'observer ici que la pauvre Calédonie a fourni son ample part de ces objets si dignes d'intérêt et de compassion. Ses enfans ont formé des cohortes et des légions nombreuses, qui ont été combattre les ennemis de leur patrie sous tous les climats, et au risque de tous les dangers. Un grand nombre ont succombé; mais le chardon national n'a jamais été déshonoré par aucun de ceux qui sont revenus dans leur patrie; et le laurier n'est tombé des mains des autres que pour fleurir éternellement sur leur tombe.

J'ai peut-être retenu trop long-tems mes lecteurs dans une maison de deuil; j'ai peut-être trop appuyé sur l'éloge de ma patrie et de mes concitoyens; mais on pardonnera, j'espère, au sentiment national qui m'anime; et si l'on veut me juger avec impartialité, on conviendra que,

si je puis blâmer ce qui appelle la censure, je puis aussi louer ce qui mérite des éloges, et que si je me permets l'ironie quand elle est innocente, je prends un ton plus grave quand les souffrances du genre humain exigent l'intérêt et la compassion.



— N° XIX. —

LA PIPE CASSÉE

ET LA ROSE FANÉE.

Quand la pitié a fait une impression profonde sur le cœur, on devient incapable de se livrer au commerce ordinaire du monde ; on s'enveloppe dans ses pensées, et l'on ne peut ni prendre intérêt à la conversation d'une foule affairée ou dissipée, ni passer son tems à regarder les boutiques ou les équipages, et à chercher quelque connaissance sur la place du marché. La solitude est alors ce qui convient le mieux à l'ame, et l'on cherche naturellement les endroits les plus retirés.

Telle était la situation d'esprit dans laquelle je me trouvais en quittant la veuve dont je viens de parler, et au lieu de traverser la Cité et de passer les ponts pour regagner mon logement,

je me rendis dans la prairie que fréquentent si peu nos belles et nos élégans, mais qui sert de promenade aux amis de la méditation et de la solitude. « Combien de pages de savans auteurs ont été lues en cet endroit! me dis-je à moi même; combien d'élèves en droit et en médecine y ont étudié leurs leçons! Le héros du cothurne et du brodequin y a peut-être aussi appris son rôle; et le pauvre auteur y a relu le manuscrit sur lequel il fondait l'espoir de son existence; agréable vision, qui ne s'est évanouie que trop tôt. »

Toutes ces idées donnent un grand charme pour moi à cette prairie, et, quoiqu'on l'appelle *le rendez-vous des chirurgiens*, un lieu malsain et ennuyeux, où un homme de bon ton n'oserait se montrer, sa belle verdure et sa vaste étendue me la font préférer à toute autre promenade publique d'Edimbourg, et je ne puis m'empêcher de la respecter à cause de l'ancienne connaissance. Je me rappelle combien d'heures j'y ai passées quand j'étais écolier; et pour un homme dont la vie n'a pas été une chaîne non interrompue de malheurs, le souvenir du passé est un des plus grands plaisirs qu'il puisse goû-

ter, surtout quand il remonte à l'époque de la jeunesse et de l'innocence.

Je ne m'y promenais que depuis quelques instans, quand je vis passer près de moi un homme dont le costume et tout l'extérieur étaient si singuliers, que je l'observai avec attention. Il avait la taille droite, le teint très-frais, quoique évidemment chargé par l'âge et les soucis, et les cheveux d'une blancheur éclatante. A son air, on l'aurait pris pour un étranger, quoiqu'il eût tous les traits d'un Ecossais. Sa démarche avait quelque chose de militaire; ses yeux étaient pensifs, quoiqu'ils semblassent affecter l'enjouement, et il était certainement plus jeune qu'il ne le paraissait. Il portait un habit noir complet, coupé d'après une mode oubliée depuis bien des années; son cou était entouré d'un col de veloirs noir; ses cheveux étaient noués en longue queue et couverts d'un ruban de soie, et il avait une canne à pomme d'ambre; un chapeau à cornes, placé sur sa tête en militaire, mais sans cocarde, complétait son costume.

« Ce doit être un ancien soldat, » pensai-je; mais il m'inspirait tant d'intérêt, que je résolus

de chercher à faire sa connaissance. Je retournai donc plusieurs jours sur cette prairie, et je l'y rencontrai toujours, sans autre compagnie qu'un fidèle épagneul qui le suivait, et qu'il semblait aimer beaucoup. Quelquefois il avait une fleur à sa boutonnière, et il avait souvent recours à sa tabatière, sur le couvercle de laquelle il paraissait jeter un regard d'affection; après quoi il l'essuyait soigneusement avec un mouchoir blanc de batiste, et secouait les grains de tabac qui avaient pu tomber sur son habit et ses bas de soie; car jamais je ne le vis en bottes.

Après bien des tentatives infructueuses, je réussis enfin à entrer en conversation avec lui, et ce fut l'origine de notre connaissance. Trouvant en lui un homme de l'ancienne école, parfaitement bien élevé, aussi aimable qu'intelligent, je commençai à être curieux de savoir qui il était, et ce qu'il pouvait être; je ne veux pas dire s'il était riche ou pauvre, ou quel était son nom, je m'inquiétais peu de ces circonstances; mais je désirais apprendre quelle était sa profession, et quels avaient été les principaux événemens de sa vie. M'étant hasardé à lui dire un

jour que j'étais convaincu qu'il avait porté les armes, il me répondit avec un sourire malin, mais tranquille : « Vous ne vous trompez pas trop. » C'en fut assez pour moi, car j'aurais regardé ma curiosité comme impertinente, si elle m'avait porté à lui demander s'il avait servi dans l'infanterie, la cavalerie ou l'artillerie, dans les dragons ou dans les gardes, dans sa patrie ou chez l'étranger. Il y avait pourtant quelque chose de mystérieux dans ce sourire ; peut-être avait-il éprouvé des désappointemens ; peut-être la fortune de la guerre lui avait-elle été contraire ; une chose évidente, c'était qu'il n'avait pas été un de ces soldats habitués à coucher sur le duvet.

Pour frayer un chemin à de nouvelles informations, je l'invitai un soir à m'accompagner dans mon hermitage. « De tout mon cœur, me répondit-il ; mais *à charge de revanche ;* » car il avait coutume de placer de tems en tems, et toujours à propos, quelques mots de français dans la conversation. J'acceptai sa proposition, et, dès le lendemain du jour où il passa la soirée chez moi, j'allai lui rendre sa visite.

Son appartement ne consistait qu'en une seule chambre et un très-petit cabinet de toilette.

L'ameublement en était fort décent, et lui appartenait. Son lit, à la française, ressemblait à un grand sopha, placé sous un dais; à côté du chevet, était suspendu un grand sabre, un véritable André Ferrare; quelques tableaux de bons maîtres de l'école flamande garnissaient la boiserie; une assez grande bibliothèque était remplie de livres bien choisis, en différentes langues; sur la cheminée, on voyait une pendule française d'une forme fort antique, au dessus de laquelle étaient suspendues, par un cordon de soie et d'argent, une pipe cassée et une rose fanée. Ces deux objets furent ce qui me frappa le plus dans son appartement; mais je n'osai lui faire aucune question à ce sujet. Enfin, voyant mes yeux s'y reporter fréquemment, il satisfit de lui-même ma curiosité.

« Vous paraissez étonné de voir ces deux objets, me dit-il en me montrant la pipe et la rose; ils ne peuvent avoir de prix que pour moi, et en les conservant je m'expose peut-être à me faire accuser de folie. Je regarderais pourtant avec pitié et presque avec mépris (mot qu'il prononça avec beaucoup de douceur) quiconque penserait ainsi. Je les garde comme de pré-

cieuses reliques, comme des souvenirs constans d'amour et d'amitié. La rose orna le sein de l'objet de toute mon affection; la pipe me fut donnée par le plus brave des hommes, par l'ami le plus cher. D'ailleurs ces emblêmes ont encore d'autres allusions. » Il semblait avoir peine à respirer, et garda le silence quelques instans. « La tombe froide, ajouta-t-il ensuite, renferme tout ce qui reste de ceux de qui j'ai reçu ces gages de tendresse et d'amitié. Vous pouvez toucher la fleur (son émotion lui coupa encore la parole un instant); je l'ai conservée par le moyen d'une préparation chimique que me donna un bon frère. Son parfum s'est dissipé; sa fraîcheur s'est passée comme la mienne, mais la forme en est toujours la même, et les souvenirs qu'elle me rappelle ne finiront qu'avec celui qui y attache tant de prix.

» Un brave militaire, continua-t-il, en élevant la voix, un excellent camarade, me fit présent de cette pipe. Nous combattîmes, et nous fûmes blessés ensemble dans une certaine bataille; mais la fortune ne favorisa pas nos armes. Alister prit du service ailleurs, et nous nous perdîmes de vue assez long-tems. Après bien

des années de fatigues, de peines et de soucis, nous nous retrouvâmes inopinément en pays étranger. J'avais toujours sa pipe, et il fut enchanté de me trouver si ferme et si constant en amitié. Nous nous séparâmes de nouveau ; hélas! c'était pour ne plus nous revoir. Il périt dans une autre bataille en voulant traverser une rivière. J'eus une sorte de pressentiment de cet événement : un soir que je fumais ma pipe, livré à de sombres réflexions, elle m'échappa des mains et se brisa; quelques jours après, j'appris la mort du pauvre Alister. J'en ai conservé les fragmens, et, pour les mettre à l'abri de nouveaux accidens, je les ai attachés, comme vous le voyez, avec un reste de l'épaulette que portait mon père, quand il leva sur ses domaines un régiment à ses frais. J'étais encore bien jeune quand j'y servis comme volontaire ; mais à quoi bon revenir sur des événemens passés depuis si long-tems? »

Il s'arrêta pour respirer, et reprit ensuite la parole. « Cette rose, dit-il, reposa jadis sur le sein de la beauté. Jamais il n'exista un meilleur cœur que celui de Peggy. Elle me la donna de

sa propre main, en me disant : « Succès à la bonne cause! » quand j'allai rejoindre le régiment de mon père; mais il y a long-tems, bien long-tems qu'elle est morte, et morte de chagrin! »

Son chien vint le caresser, comme s'il eût voulu distraire son maître de ses regrets, et celui-ci sembla saisir volontiers l'occasion de faire une digression à sa triste histoire. « C'est une fidèle créature, me dit-il, et d'une race assez rare; mais ne parlons plus de ces vieilles histoires, c'est la faiblesse de l'âge qui m'entraîne, et je suis sûr que vous me le pardonnez.

» — Pardonnez n'est pas le mot propre, » lui répondis-je aussi ému qu'il l'était lui-même, et nous restâmes quelques minutes en silence. Il me passa sa tabatière sans prononcer un seul mot. Je vis sur le couvercle le portrait, en miniature, d'une jeune personne; et le bonnet bleu qu'elle portait, la rose blanche qui y était attachée, la tartane placée avec grâce sur ses épaules, et l'étoile en diamans sur la poitrine, m'apprirent le reste de l'histoire.

« Je suis, me dit-il quand je la lui eus rendue, un sujet aussi tranquille, aussi loyal qu'aucun autre; mais

« Tant qu'un premier amour vit dans le souvenir,
» A nul autre le cœur ne peut jamais s'ouvrir. »

Je suis trop vieux pour changer, et je ne vaux plus la peine qu'on s'inquiète de ma façon de penser. »

Tout ce que je pus apprendre de plus sur ce vieillard vénérable, fut que la confiscation lui avait fait perdre des domaines considérables dans les montagnes d'Ecosse, et qu'il n'avait jamais voulu faire les démarches qui auraient pu lui en faire obtenir la restitution. « Personne ne dira jamais que je lui aie demandé une faveur, me dit-il, et d'ailleurs recevoir, à titre de faveur, son patrimoine légitime! » Il murmura ici quelques mots que je n'entendis pas, et me dit ensuite qu'il tirait ses moyens d'existence d'une somme que son père avait sauvée du naufrage de sa fortune, et qu'il avait placée dans les fonds publics de France. L'alarme que lui avaient fait concevoir les événemens qui précédèrent immédiatement la révolution française,

l'avait engagé à l'en retirer, et il l'avait confiée à un banquier écossais, établi à Londres.

L'aventure que je raconte aujourd'hui ne date pas d'hier; elle remonte à une époque déjà assez éloignée. Je fus absent d'Ecosse une couple d'années, et quand je revins à Edimbourg, mon premier désir fut de revoir mon vieil ami. J'allai le chercher sur la prairie où il se promenait régulièrement tous les jours à la même heure; je la parcourus dans tous les sens, et je ne l'aperçus pas. J'allai frapper, d'une main tremblante, à la porte de son appartement. Une figure inconnue vint me l'ouvrir; le digne vieillard n'existait plus.



— N° XX. —

LORD FLIMSY.

—

Je retournai chez moi, le cœur gros, réfléchissant sur le caractère des gentilshommes de l'ancien tems, quand je fus accosté par le bailli Carvey, mon marchand épicier, qui détourna assez heureusement le cours de mes idées. Tandis que j'étais à causer avec lui, je vis passer près de nous une espèce de fat ridicule, appuyé sur le bras d'un officier de la garnison.

« Ce n'est pas là un gentilhomme de l'ancien tems, » dis-je au magistrat.

« Que dites-vous là? me répondit-il; on voit bien que vous ne le connaissez pas. Sachez que c'est un lord; un véritable lord; riche comme Crésus.

» — Ou comme Crassus, peut-être.

» — Je vous dis qu'il ne fait pas plus de cas de l'or que de la boue. Oh! c'est un grand

homme ! Entre nous, on dit que c'est un nigaud ; mais il est en crédit à la cour, et un mot de sa bouche pourrait vous valoir une place ou une pension.

» — Tout ce que je lui demande, c'est de se tenir à la sienne.

» — Et ce n'est pas une chose si facile ; nous sommes tous un peu hors de notre place par le tems qui court, et l'on assure qu'il est rarement à la sienne. Il voit mauvaise compagnie, car il a toujours autour de lui des chanteuses, des actrices de comédie, ce qu'on appelle *des balais d'opéra*, une bande de vagabonds étrangers, qui font la honte du pays qui les nourrit ; qui nous apportent les vices du continent ; qui.....

» — Doucement ! doucement ! m'écriai-je, ce n'est pas au milieu de la rue qu'il faut prêcher un pareil sermon ; mais comme je désire en entendre la fin, venez me voir ce soir, et envoyez-moi une livre de raisins secs.

» — Sur ma foi, dit-il en baissant la voix, je voudrais pouvoir lui envoyer une livre de raisin, ou une once de sens commun, car il en aurait besoin ; mais je vous dis cela entre nous, et parce que je sais à qui je parle. »

Je l'aurais remercié du compliment, s'il eût eu dessein de m'en faire un, mais le bailli parlait ainsi par suite de sa discrétion ordinaire; car, quoiqu'il ne pût souffrir un fat impertinent, il n'aurait pas voulu, pour tout au monde, offenser un homme de qualité, encore moins risquer de perdre une pratique.

Le lord passa de nouveau près de nous. Je le considérai avec attention. Quelle créature! un être qui tenait en même tems de l'ours et du singe; annonçant un caractère naturellement commun et grossier, mais enté sur l'orgueil et la fatuité; les grimaces du singe faites avec gaucherie; une voix comme une trompette d'airain; un air d'importance joint aux traits les plus insignifians; le nez aplati du général Jacko, avec la graisse de l'ours de Russie, et les joues couvertes d'une fourrure aussi épaisse. Ses anciens amis disent que ce dernier agrément est tout nouveau en lui; car, à trente ans, il n'avait pas plus de barbe que ses dignes amis les signors Contraltini et Mimiquini, ou que la paume de la main de sa chère amie la danseuse.

« Est-il possible que ce soit un Ecossais? » pensai-je; et tandis que je regardais ce pair

sans pair, le bailli me dit à l'oreille : « Eh bien, qu'en pensez-vous ?

» — Que c'est une de ces créatures dont on peut dire, à juste titre, qu'elles ont été faites par un apprenti de la nature, qui ne savait pas son métier.

» — Vous êtes trop méchant ; mais adieu ; j'irai vous voir dans la soirée, et je vous enverrai ce matin ce que vous m'avez demandé. Je n'oublie jamais mes pratiques ; vous savez que nous autres épiciers nous devons toujours mêler *utilè dulci.* »

Je regagnai mon hermitage, et je trouvai quelque satisfaction à songer que j'étais affranchi de cette vie de fainéantise active où le plaisir est une fatigue ; où la folie préside constamment ; où le vice triomphant domine ; où l'on ne peut se débarrasser du tems qu'en le perdant en excès, en intrigues, en extravagances ; où ceux qui sont dans un état de dépendance sont condamnés à écouter les discours des insensés, et à regarder avec un air de respect ceux que leur jugement leur apprend à mépriser.

Mon épicier arriva le soir dans ma cellule (c'est le nom que j'ai donné à une petite cham-

bre dont j'ai fait ma bibliothèque). Il était en grand costume, c'est-à-dire en habit noir, et orné de la chaîne d'or, marque officielle de ses fonctions.

« Vous devriez, bailli, lui dis-je, charger de cette chaîne le lord que nous avons vu ce matin, pour le retenir dans sa carrière de folie.

» — Sur ma foi, elle ne serait pas assez forte, me répondit-il ; d'ailleurs il n'est pas dangereux ; il ne mord pas, quoiqu'il se laisse mordre quelquefois. Tout le mal qu'il fait, c'est de donner mauvais exemple, et c'en est bien assez. Mais, comme je vous le disais, il jette l'argent par la fenêtre, et c'est tout ce qu'il nous faut. Il retournera bientôt vers le sud, pour aller se donner de grands airs à la cour. »

Je fis venir une bouteille de vin, dont le bailli fit l'éloge, et, dans le cours de la conversation, il me donna sur cet illustre pair les détails suivans, que j'abrégerai, et dont je donnerai la substance, sans aucune personnalité ; car c'est une de ces descriptions qui ne s'appliquent que trop souvent à bien des gens que le hasard a élevés au rang et à la fortune. Je dis *le hasard*, parce qu'en ligne directe, il reste quelquefois

de l'incertitude sur la parenté dans les familles où le vice domine; et parce que, dans la ligne collatérale, un homme qui n'est éloigné d'un titre ou d'un héritage que d'un degré ou deux, et qui vient à les franchir, perd souvent en même tems le peu de jugement qu'il peut avoir.

Lord Flimsy a l'avantage d'être fils d'un sot, le meilleur homme, mais le plus nul et le plus faible qui ait jamais existé dans son comté, et neveu de l'être le plus immoral qui ait jamais déshonoré la pairie d'Ecosse. Le premier vécut sans être estimé, et mourut sans laisser de regrets après lui. L'autre s'était retiré de la société pour pouvoir se livrer à ses inclinations crapuleuses, et la mauvaise compagnie qu'il voyait, éloignait de lui la bonne. L'âge ne lui attira aucun respect; et le neveu qui devait hériter de son titre et de sa fortune, trouva qu'il vivait trop long-tems. La possession de ces deux avantages ne lui fut pourtant pas d'une grande utilité; il s'était déjà fait une réputation qu'un nouveau nom et une nouvelle richesse ne pouvaient faire oublier.

L'heureuse mère qui donna le jour à lord Flimsy, eut le malheur de n'obtenir de lui que

du mépris, car il ne fait aucun cas des plus tendres liens de la nature. Quel respect filial pouvait-on attendre d'un homme qui méprisait son père, parce que le titre dont il avait hérité de son oncle lui donnait un rang plus élevé; et qui haïssait et condamnait sa mère, parce qu'elle avait, comme lui, une soif infatigable des plaisirs illégitimes? Mais, dans son fils à museau de singe, ce défaut est couvert de l'oripeau de la galanterie, et il a même l'impudence d'en faire trophée. Il se fait honneur d'attirer autour de lui tous ces insectes nés et engraissés sur le fumier de l'impureté, ces êtres métis engendrés par la chaleur et la corruption. Il tire vanité d'être regardé comme le patron d'une foule détrangers mercenaires, esclaves de la folie et de la vanité; de passer pour être aussi généreux que riche aux yeux de danseuses, de cantatrices, de courtisanes, d'acteurs et de sycophantes, qui se moquent de lui en cachette, en s'enrichissant à ses dépens. Il a pourtant produit quelques nouveautés en ce genre, et il les met sur le dos de la première bête de somme qui consent à s'en charger.

Si nous portons nos regards vers un quartier

plus élevé, nous verrons lord Flimsy désobliger son maître dans une occasion importante, pour vouloir donner une preuve d'indépendance. Cette incartade lui fit perdre ses grandes entrées ; mais on assure qu'il se glissa dans la foule pour rentrer par une porte dérobée. Peut-être son maître a-t-il besoin d'un certain nombre de fous pour l'amuser ; peut-être aussi l'étiquette exige-t-elle qu'il y ait tant de personnages à la cour les jours de réception, et sa seigneurie devient indispensable pour y remplir un vide : le fait ne mérite pas d'être approfondi.

Quoi qu'il en soit, il est juste d'ajouter que la Grande-Bretagne, et surtout la ville de Londres, ont deux grandes obligations à lord Flimsy : la première est l'introduction de tant de marchandises étrangères dans le marché de Paphos ; la seconde, et la plus importante, est de n'avoir produit jusqu'ici aucune copie de lui-même ; aucune issue légitime de cette race croisée d'orgueil et de dégradation ; aucun être qui puisse représenter en ligne directe un voyageur sans instruction, un dissipateur sans goût, un prodigue sans bienfaisance.

Quand l'œil d'un observateur s'arrête un

instant sur un être semblable, il est tenté de partager le mépris que Burns avait conçu pour les titres, les croix, les rubans et toutes ces babioles issues de la vanité humaine; mais il doit réfléchir que la noblesse de fabrique moderne, dont lord Flimsy fait partie, n'a ni l'honneur d'une ancienne race à soutenir, ni l'exemple brillant d'un héros à imiter, ni les travaux glorieux d'un homme d'état à prendre pour modèles. Ce que l'argent obtient, l'argent peut le maintenir; et quand l'intrigue reçoit une couronne de comte, on peut s'attendre à voir le vice la porter. Etant moi-même de l'ancienne école, je ne puis m'empêcher d'avoir de l'estime et du respect pour l'aristocratie du pays; mais il faut une origine pure, une date ancienne, un écu sans tache, et des vertus, pour que celui qui en fait partie obtienne de moi ces sentimens. Les honorables lords, composant le troupeau d'Epicure, forment une classe à part, et je ne songe à eux que pour les éviter.

— N° XXI. —

LADY MORDANTE.

« La Renommée a toujours deux trompettes, » dit Voltaire. L'une, dont elle sonne de la manière accoutumée, est destinée *à célébrer les exploits des héros*, à faire entendre dans tout l'univers les éloges que méritent les hommes distingués par leurs talens dans quelque genre que ce soit. L'autre, dont elle se sert d'une manière que je n'oserais décrire, ne rend que ce son creux et vide qui proclame une réputation usurpée ; qui fait beaucoup de bruit pour rien ou pour moins que rien ; qui gonfle d'air la peau sèche et aride d'une vessie ; qui prône des volumes de sottises et de fadaises ; qui vante des satires où l'on ne trouve que du fiel au lieu d'esprit ; qui porte aux nues des ouvrages qui font bâiller le lecteur le plus intrépide ; enfin, comme le dit le même auteur, tout *ce fatras de volumes nouveaux*.

C'est précisément de cette espèce que sont les ouvrages de lady Mordante, qui s'érige modestement en arbitre souveraine de la mode, chose qu'elle ne connaît que de nom; du goût et de la science, dont elle a à peine une idée; de l'histoire, qu'elle ignore complètement, et de la vérité, dont elle semble avoir pris congé en partant pour le continent. Son génie a pris un tel essor, que, dans sa rage de faire des livres, elle a conçu le projet de dévoiler aux yeux de l'univers ce que, dans sa sagesse, elle appelle les abus, les erreurs, les superstitions et le mauvais gouvernement des empires et des siècles. S'élançant à travers le tems et l'espace, sans s'inquiéter des erreurs de lieux et de dates, elle aspire non-seulement à l'immortalité, mais à l'infini; car, s'il faut l'en croire, elle a tout vu, elle a été partout, elle a l'heureux don d'ubiquité.

Cœlum ipsum petimus stultitiâ.

L'objet favori de sa critique, sans parler de celle du docteur, son époux, ce sont les droits sacrés et la légitimité des rois. Si celle des écrits consiste à se renfermer dans les bornes de la modération et de la décence, rien n'est

plus illégitime que ses ouvrages. Mais nous y reviendrons dans un instant, il me suffit d'avertir ici mes lecteurs que j'ai donné à lady M*** le nom de *Mordante*, en le tirant du verbe français *mordre*, parce qu'elle a la sottise et l'imprudence de montrer les dents à chaque instant, quoiqu'elle ne soit pas en état d'emporter la pièce. Elle s'est emparée de la hache de la malveillance pour frapper, et elle n'a nui qu'à la réputation qu'elle avait *légitimement* acquise autrefois par quelques ouvrages d'imagination.

Etant un jour dans la boutique de Creech le libraire, j'écoutais avec attention l'entretien de quelques habitués, des hommes âgés véritablement instruits, et des jeunes gens consacrant à l'étude des lettres et des sciences le tems que tant d'autres donnent à apprendre la dernière coupe d'un habit, la manière la plus nouvelle de rendre un chapeau bizarre ou ridicule, l'art important de faire une nouvelle sauce, et tous les secrets de la cuisine, si savamment enseignés par le docteur Kitchener. Parmi ce nombre, il se trouvait quelques personnes qui avaient des prétentions bien fondées à être assez bons juges des ouvrages anciens et nouveaux, depuis

les productions immortelles de Burns, de Scott et de Campbell, jusqu'à l'artillerie légère, dirigée par les journalistes contre les romans écossais, dont on ne verra jamais la fin; jusqu'aux imitateurs qui se traînent sur leurs traces; jusqu'à la muse surannée et toujours en enfance de Leigh Hunt; et qui osaient faire une distinction entre les passages vraiment sublimes des poëmes de lord Byron, et ceux où sa muse se roule dans la fange du blasphème et de l'obscénité.

Ce fut en cette occasion que les ouvrages de cette dame présomptueuse furent mis sur le tapis. Il s'éleva une petite querelle amicale sur la question de savoir si la balance des talens penchait en faveur de l'Irlande ou de l'Ecosse. Un Irlandais, homme plein d'intelligence, et ayant beaucoup lu, soutint les intérêts de sa patrie avec chaleur, et il ne manqua pas de trouver des adversaires parmi les Calédoniens. Il était impossible de ne pas reconnaître Burke, Sheridan, Moore, Shee, comme autant d'astres brillant dans l'Occident; mais Burns, Beattie, sir Walter Scott et Campbell étaient des constellations du Nord non moins éclatantes. Le docteur O'Tenax voulait ajouter aux premiers

lady Mordante; mais un Ecossais, qui n'était pourtant pas chirurgien, entreprit de la disséquer, et d'en démontrer la faiblesse *radicale* et les défauts incurables. Sa dissertation tendit à prouver qu'elle avait la maladie invétérée de l'orgueil; une jaunisse d'envie; une gangrène d'ingratitude; un aveuglement d'égoïsme; que ses vues étaient étroites; ses idées infectées du poison de la démocratie ou plutôt de la *canaillocratie*; qu'elle avait des préventions nationales, sans un grain de sensibilité; qu'ayant épuisé son magasin d'originalité, elle empruntait partout, sans jamais reconnaître une dette; qu'elle et son mari donnaient le jour à des productions hermaphrodites, où l'on remarquait une impudence mâle et un amour-propre féminin; la massue d'Hercule attachée à une quenouille; le remède anodin d'un apothicaire, mêlé au sel volatil d'un auteur de romans.

J'interrompis la discussion pour faire une observation justificative en faveur de lady Mordante. Je dis qu'on devait faire attention qu'elle avait été en Italie, où elle avait pu être exposée aux influences du *malaria*; que d'ailleurs, ayant une sorte de confusion dans l'esprit, et se trou-

vant placée au milieu de montagnes de manuscrits, elle avait pu construire une histoire avec des matériaux destinés pour un roman, *et vice versâ;* enfin, qu'il était également possible que le docteur eût fait ce qu'on appelle une méprise d'apothicaire; qu'il eût pris une drogue pour une autre; qu'il eût placé sur une fiole une étiquette qui n'y était pas destinée, et que, par suite de cette erreur, il eût produit le dégoût, la nausée et l'irritation, quand il voulait administrer à son patient une potion calmante, épanouir la rate, et dissiper les vertiges du cerveau.

Bref, tous les motifs que j'employai pour défendre sa seigneurie furent trouvés inadmissibles, et les jurés la déclarèrent coupable sur tous les chefs d'accusation portés contre elle. Cependant je demandai que, avant de prononcer un jugement définitif, on motivât par quelques détails la sentence de condamnation, et ce réquisitoire ayant paru équitable, le président y fit droit sur-le-champ.

« D'abord, dit-il, on pourrait lui pardonner, par considération pour son sexe, son faible pour

l'amour-propre, sa soif désordonnée des louanges, son désir de se voir imprimer, et la confiance avec laquelle elle compte sur le succès de ses ouvrages, si elle ne portait pas trop haut ses prétentions à cet égard : point sur lequel il est inutile d'insister, attendu qu'il est universellement reconnu. Mais que dire de l'envie et de la haine virulente avec laquelle elle décoche sans cesse ses traits contre les rois et les princes de l'Europe ? Ses talens lilliputiens n'ayant jamais été aperçus du haut du trône; le mérite qu'elle se croit ne lui ayant jamais valu ni pensions, ni marques de considération de la part d'aucun souverain, elle s'est armée en amazone, a mis en campagne toutes ses forces, et a déclaré guerre à outrance à tous les rois, ou du moins à tous les monarques héréditaires, sans lesquels il ne peut exister de noblesse. Sans doute que, se regardant comme une citoyenne très-active dans la république des lettres, elle s'imagine qu'une constitution républicaine est celle qui lui convient le mieux; et cependant elle n'a pas dédaigné de devenir *mylady*, et d'ajouter le noble monosyllabe *sir* avant le nom plébéien

du docteur, son mari; espérant probablement que, de même que la dorure dont il couvre ses pilules, cette distinction ferait avaler plus facilement, au public, les ouvrages dont ils accoucheraient ensemble : le tems fera voir si cet espoir n'a pas avorté.

» La douce vertu de la charité lui étant inconnue, au lieu de la lance d'une critique modérée et délicate, elle a pris la massue des injures pour attaquer les souverains légitimes. Les Bourbons sont devenus l'objet particulier d'une haine qu'ils n'avaient jamais provoquée; elle a parlé contre toute vérité d'un roi infirme, mais très-instruit; et s'est permis les allusions les plus grossières. En rendant compte de l'état de la France, elle n'a parlé que d'après les données qu'elle a recueillies dans le cercle étroit qu'elle y voyait. Sa prédilection marquée pour un guerrier qui n'existe plus, la rapidité avec laquelle elle a écrit, sa négligence scandaleuse, tout prouve qu'elle n'avait que les vues les plus bornées, et qu'elle songeait à vendre ses feuilles plutôt qu'à les rendre dignes d'être lues. Quand elle parle du Marais, elle semble être chez elle,

et quand elle entre chez le restaurateur, elle montre plus de goût que de coutume. Elle donne des preuves d'ingratitude, en calomniant des pays où elle a été reçue avec hospitalité. Si elle montre quelque étincelle de patriotisme dans quelques-uns de ses romans, en peignant la misère des classes inférieures, elle en détruit l'effet par un manque total de sensibilité en d'autres occasions; ce dont il n'est besoin de citer d'autres preuves que la manière dont elle a insulté les mânes et déterré les cendres d'un prince infortuné, dont la défaite et les souffrances, le courage et la patience, la chute et la résignation, ont fait naître la pitié dans le cœur le plus endurci. Mais lady Mordante est toute surprise de se trouver dans un palais, en présence de la veuve infortunée d'un homme du rang le plus exalté, et pour placer sur le terrain le plus élevé celle dont elle a éprouvé la condescendance, il faut qu'elle descende dans la tombe pour lancer son venin sur les restes inanimés d'un prince pour qui tant de braves ont versé leur sang, que tant d'autres ont pleuré, qui n'obtient pourtant pas une seule larme d'une

femme, et qui en reçoit, au contraire, après sa mort, un lâche coup de poignard, que la main d'un homme n'aurait jamais porté. Et contre qui ce coup est-il dirigé? contre un prince, le dernier de sa race, et dont la cause avait expiré avec lui. Mais c'était ce qui l'avait déterminée, car elle avait adroitement calculé que personne n'aurait intérêt à lui répondre, et que ce serait une bonne occasion pour ajouter un chapitre à ses calomnies, en insultant même l'ombre d'un roi. »

A l'égard des emprunts multipliés faits par lady Mordante, le président pensa qu'elle n'oserait elle-même en disconvenir, et il les lui aurait pardonnés, si elle en avait fait bon usage. « Mais elle n'y avait eu recours, dit-il, que pour en faire mauvais emploi, en dénaturant les faits, ou en y donnant un faux coloris, pour les faire servir à ses projets. » Enfin, il attribua le manque d'intérêt de son ouvrage au manque de principes, qui lui avait fait oublier ce qui était dû à la délicatesse, à la décence et à la société.

La sentence prononcée ensuite fut qu'attendu

que l'auteur et l'ouvrage étaient trop vieux pour être corrigés, un grand nombre de feuilles de ses voyages devaient être déchirées, et brûlées par la main sale du plus jeune enfant de la plus mauvaise école de charité du canton le plus ignorant et le plus sauvage de l'Irlande.

Nombre d'ouvrages, écrits en différentes langues, ont assez critiqué lady Mordante pour lui faire monter aux joues quelque rougeur; mais, comme elle s'attend probablement à passer, en bronze, à la postérité, il est possible qu'elle ait perdu cette marque caractéristique de son sexe. *La Gazette de France* mit au grand jour une partie des défauts et des erreurs de sa seigneurie, sans attacher grande importance à sa dignité moderne et à sa petite noblesse; et dut lui faire reconnaître que, si ses calomnies ont trouvé quelques partisans, elles ont universellement déplu dans le pays qu'elle a entrepris de décrire.

Le champion irlandais baissa sa lance, et renonça à la défense d'une plume trempée dans le fiel; mais il insista sur le mérite des autres auteurs qu'il avait cités, et il ne trouva aucun con-

tradicteur. Il donna ensuite à entendre que l'éclat que jetait sir Walter Scott était si brillant, qu'il devrait être plus circonspect en écrivant, et ne pas risquer de l'obscurcir par des ouvrages touchant à la médiocrité. Un autre pensa que l'auteur qui avait composé *les Plaisirs de l'Espérance* pourrait écrire davantage, et avoir plus de confiance en lui-même. On commençait d'autres observations sur d'autres auteurs, quand j'entendis sonner six heures; et comme le corps a besoin de nourriture de même que l'esprit, je quittai les critiques, pleinement convaincu de la justice de tout ce que j'avais entendu.



— N° XXII. —

LA LIBERTÉ ANGLAISE.

« Vous êtes de tous les hommes celui que je désirais le plus de voir en ce moment, » me dit mon magistrat, marchand épicier, un jour que je le rencontrai sur Salisbury-Craig, d'où il faisait admirer à un étranger la belle vue dont on jouissait de cet endroit ; « j'ai compagnie ce soir à ma maison de campagne de Porto-Bello ; des gens comme il faut, des voyageurs ; vous vous trouverez dans votre élément. D'ailleurs votre présence les maintiendra, et empêchera qu'il n'y ait à parler que pour eux. Vous y verrez entre autres une espèce d'Ecossais francisé, qui est un grand disputeur, et vous serez plus en état que moi de lui tenir tête, car il ne faut pas que nous restions muets devant lui comme des statues de pierre. Ainsi donc, il faut que vous

veniez, ne fût-ce que pour l'honneur du pays. »

Je le remerciai de son invitation, et encore plus de la bonne opinion qu'il avait de moi, et je lui promis d'autant plus volontiers de me rendre chez lui dans la soirée, que j'étais curieux de voir ce qu'était un Ecossais francisé. J'avais vu bien des Anglais et des Irlandais, tellement métamorphosés par leurs voyages, qu'on n'aurait su dire qui ils étaient ; mais jamais je n'avais rencontré un Ecossais transformé au point de ne plus être reconnaissable, à l'exception seulement de lord Flimsy, que je considérais comme étant ce qu'un savant Irlandais donnait pour définition d'une quantité négative, *quelque chose de moins que rien*.

J'arrivai à l'heure indiquée ; mais je fus trompé dans mon attente en voyant le Gallo-Ecossais. Il avait les manières brusques, l'air grondeur, et l'on pouvait remarquer en lui une sorte d'honnêteté bourrue ; car, en jouant le rôle de courtisan pendant quelques secondes, uniquement pour prouver qu'il avait voyagé, il paraissait offrir une caricature de politesse, et semblait être comme un poisson hors de l'eau.

La majeure partie de la compagnie était com

posée d'Anglais et d'Espagnols. Ceux-ci étaient graves avec une teinte légère de mélancolie, et leurs manières ne donnaient lieu à aucune critique; les premiers étaient des commerçans, des hommes qui avaient fait plusieurs voyages sur le continent, et qui, ayant vu le monde, n'avaient pas peu de confiance en eux-mêmes. Je m'aperçus que j'imposais effectivement une certaine contrainte à quelques personnes de la société, qui paraissaient d'abord disposées à user du privilége des voyageurs dans toute son étendue, mais qui s'arrêtèrent à propos, en s'apercevant que l'Espagne, l'Italie, la France, la Flandre, l'Allemagne et la Suède ne m'étaient pas tout-à-fait inconnues.

« Vous paraissez avoir beaucoup voyagé, » me dit un des étrangers.

« — On le voit à l'urbanité de Monsieur, dit le Gallo-Ecossais; car nous ne sommes que des brutes quand nous ne sortons pas de chez nous. »

Je demandai la permission de ne pas admettre ce fait. Le feu montait au visage du bailli Carvey; mais, comme il craignait d'offenser quelque pratique en prenant un parti dans la discussion, il se borna à me regarder, comme

pour m'engager à ne pas abandonner la cause de notre pays. Je fis circuler la bouteille, afin de noyer dans le vin toute différence d'opinion; mais le Gallo-Ecossais n'était pas buveur, et le remède ne réussit pas.

Une heure s'était passée, et je n'avais pas encore découvert toute l'étendue de ses préventions en faveur de la France, au détriment de la Grande-Bretagne, encore bien moins le motif de cette préférence. D'abord je m'imaginai que c'était un de ces êtres qui ne trouvent de plaisir qu'à disputer et à contredire, et qui soutiennent toujours l'opinion contraire à celle que paraissent défendre ceux qui se trouvent avec eux; mais je reconnus bientôt que la France était réellement l'objet de son admiration, et que, suivant l'usage, ce sentiment avait été produit en lui par le désappointement. Il avait servi dans l'armée anglaise, et son avancement n'avait pas été proportionné à l'idée qu'il avait conçue de son propre mérite. Il n'obtenait pas de ses concitoyens la haute considération à laquelle il croyait que son âge, ses talens et sa fortune lui donnaient droit. Il aurait dû s'en accuser lui-même, mais il pensait tout différemment. Ce double motif de mécontentement le

détermina à passer sur le continent, et après avoir parcouru rapidement divers pays, il se fixa dans la capitale de la France, qu'il regardait comme le centre de toutes les perfections. Il y montra une aversion si prononcée pour son pays natal, qu'il gagna la confiance des Français, et qu'il obtint la permission de rester à Paris à une époque où Napoléon renvoyait de France tous les Anglais. Cette exception faite en sa faveur l'attacha encore plus fortement à ce pays, et ne fit que l'indisposer davantage contre le sien.

J'avoue que j'évite, en général, les hommes de ce caractère; mais, comme un ennemi peut nous donner quelquefois une leçon, et même une leçon utile et salutaire, je n'en écoutai ses discours qu'avec plus de patience et d'attention. La conversation roula d'abord sur la cuisine, et tomba ensuite sur la constitution anglaise. Sur le premier point, l'honnête Carvey prit en vain la défense de la bonne chère écossaise; en vain il essaya d'opposer la *soupe au lièvre*, et les *poulets au frère*, au potage à la julienne, et à la gibelotte de volaille; les *haddocks* *, à l'anguille à la Tartare, le *coq aux poireaux*, à la

* Petit poisson fort abondant en Ecosse.

poule au pot, que le souvenir de Henri IV a rendue si fameuse ; les armes n'étaient pas égales ; et quand le colonel fit un feu roulant de ragoûts et de fricassées, de salmis et de marinades, de côtelettes à la Maintenon et de filets de chevreuil au vin de Champagne, il se sentit obligé de battre en retraite sans oser même la couvrir par son *bouillon d'orge*, son *hochepot* et sa *tête de mouton aux navets* *.

Fier de la victoire qu'il venait de remporter, le colonel emplit son verre, et proposa pour toast : *Vive la France!* Chacun but en silence, ni l'Angleterre, ni l'Ecosse, ni l'Espagne ne partageant le même sentiment. Il commença alors une attaque contre la constitution du royaume, et je la passerais sous silence, si je n'y avais trouvé par-ci par-là une vérité, comme une fleur qu'on voit percer au milieu de mauvaises herbes, et si ses déclamations exagérées ne pouvaient fournir quelque leçon salutaire.

Crede quod habes, et habes : tel fut le texte de sa dissertation politique. « Vous autres Anglais, dit-il, vous croyez que la liberté vous appartient exclusivement, et vous avez fini par vous

* Mets favori des Ecossais.

le persuader. Ce n'est pas encore assez, vous voulez en convaincre tout l'univers ; mais c'est à quoi vous n'avez pas réussi. Les nations qui vous entourent ont les yeux fixés sur vous, et ils sont ouverts sur vos illusions. — Je voudrais savoir qui lui a ouvert les siens, pensai-je. — Oui, continua-t-il, le prestige est dissipé. Vous n'êtes pas un peuple libre, et tout étranger qui vient chez vous le reconnaît bientôt. N'avez-vous pas un *alien-bill?* La tour de Londres n'est-elle pas une Bastille? De combien d'entraves avez-vous chargé la liberté de la presse? combien de fois avez-vous suspendu l'exercice de l'*habeas corpus*, du droit le plus cher aux Anglais, d'un droit qu'ils ont payé du plus pur de leur sang? Le pouvoir exécutif ne saute-t-il pas à pieds joints par-dessus la constitution, toutes les fois qu'il le juge à propos? N'avez-vous pas des esclaves non-seulement dans vos colonies, mais jusque chez vous? Qu'avez-vous fait de la *grande charte?* une carte blanche pour les ministres; une..... »

Ici je pris la liberté de l'interrompre, en lui faisant observer que tout cela n'était que des phrases banales, que j'avais entendu répéter

cent fois, et qui ne faisaient sur moi aucune impression; que les droits, les priviléges et l'indépendance de la nation étaient de grands mots qui se trouvaient dans toutes les bouches; mais qu'il ne suffisait pas de dire que la grande charte était violée, qu'il fallait le prouver; sans quoi, il ne faisait, comme nous le disons en Ecosse, que mettre la charrue devant les bœufs; établir en fait ce qu'il s'agit de démontrer.

« Doucement, mon cher Monsieur, me répondit-il; je passerai à la démonstration de tout ce que j'ai avancé, et j'irai même encore plus loin, mais donnez-moi le tems de m'expliquer. »

Il emplit son verre, et dit : « A la constitution britannique, dans toute sa pureté, dans toute son intégrité!

» — Sur ma foi, me dit Carvey, je ne sais trop ce qu'il veut dire avec son intégrité; mais il faut qu'il ait une constitution de fer et des poumons de bronze.

» — Vous ne pouvez nier que vous n'ayez un *alien-bill*, continua le colonel, et je n'ai pas besoin de vous apprendre que le gouvernement soudoie une armée d'espions et de délateurs;

comment donc un homme peut-il être sûr de sa liberté et même de sa vie, quand le serment d'un être intéressé peut compromettre l'une et l'autre? Un étranger, portant un chapeau qu'il a acheté à Paris ou à Madrid, peut être mis à l'amende pour avoir introduit dans le royaume une marchandise étrangère sans acquitter les droits. Il peut être mis en prison, parce qu'il ignore vos règlemens de police. Un pauvre paysan peut être changé en bête de somme au gré du caprice de quelque magistrat goutteux ou bilieux, qui fait tomber sa mauvaise humeur sur le premier venu. Il peut être condamné aux travaux forcés, à faire tourner la roue d'un moulin à pieds; à n'avoir pour toute nourriture que de mauvais pain et de l'eau froide, jusqu'à ce que ce régime rafraîchissant éteigne en lui tout sentiment de liberté pour n'y laisser que le désespoir. L'inquisition, dont vous faites tant de bruit, offre-t-elle rien de pire? Le pénitenciaire de Milbank, les prisons de Clerkenwell et de Coldbath-Fields, tant d'autres charniers ouverts pour les vivans, ne sont-ils pas autant de Bastilles? A-t-il jamais été dans les principes de la constitution britannique de punir un homme

avant qu'il ait été déclaré coupable? Et cependant, combien d'accusés ont été absous après avoir subi le martyre d'une longue et injuste détention? et n'est-ce pas de ces actes arbitraires, de ces abus d'autorité, que s'engraissent vos espions, vos délateurs, toutes vos sangsues judiciaires?

» J'ai connu un officier anglais qui fut arrêté, un dimanche, par les officiers de sa paroisse, jeté dans un donjon infect avec l'écume des plus vils misérables, et à qui l'on refusa long-tems papier, plume et encre. Son crime était d'avoir augmenté la population de l'état d'une manière illégitime. Voilà comme vous combattez pour la légitimité. (Ici le colonel prit un air triomphant, et le bailli baissa la tête.) Vous avez des esclaves noirs dans vos colonies, mais n'en avez-vous pas de blancs dans un des trois royaumes soumis au même monarque? La pauvreté ne les réduit-elle pas à faire leur nourriture des racines des champs?

» — Vous voulez dire de pommes de terre, sans doute, » dit le bailli avec un air malin.

« Oui, de pommes de terre, encore n'en ont-ils pas suffisamment. Et ne les persécutez-vous pas à cause de leur religion?

» — Je n'aime pas les papistes, » murmura M. Carvey, à demi-voix.

« Ne privez-vous pas de leurs droits légitimes plusieurs millions de sujets de votre roi; des hommes qui combattent pour vous; qui versent leur sang pour vous; qui contribuent comme vous au soutien de l'état? Ne leur fermez-vous pas la porte des emplois les plus importans? ne les soumettez-vous pas à des restrictions humiliantes? (Ici les Espagnols donnèrent des signes d'approbation.) Souffrez-vous que le pauvre vive et meure en paix? ne les renvoyez-vous pas de ville en ville, de village en village, au risque de leur vie, de peur qu'une malheureuse femme n'accouche hors de son domicile légal, ou que les insolens magistrats d'une autre paroisse n'aient à prendre sur les fonds qui leur servent à faire ripaille, de quoi donner la sépulture chrétienne à un de leurs frères, errant et dénué de tout *? Etes-vous légalement et raisonnablement représentés dans votre parlement? Enfin, ne soumettez-vous pas à la peine des

* Les pauvres n'ont droit à des secours en Angleterre que dans le lieu de leur domicile légal. Si un ouvrier, après avoir travaillé des années entières dans une paroisse qui n'est pas la sienne, y devient infirme ou tombe

verges vos braves soldats, comme s'ils étaient les bêtes de somme de vos armées? »

Chacun garda le silence.

« Maintenant, je vous dirai qu'en France les verges sont inconnues au soldat; qu'on n'y voit plus de Bastilles; qu'on n'y traite pas une amourette comme un crime capital; qu'on n'y arrête personne pour dettes le dimanche, ni après le coucher du soleil, les autres jours de la semaine; qu'on n'y fait aucune différence entre l'Alsacien et le Parisien, et s'il y existe un système d'espionnage et de censure, de quel droit le condamnez-vous, vous qui en êtes les imitateurs? Je me rappelle une caricature qui m'a paru infiniment juste. Elle représentait le Français garrotté par le pouvoir absolu, et conduit par une grosse corde, visible et palpable, mais ayant l'air joyeux, ayant sa cigarre dans la bouche, et tenant en main sa bouteille de vin. A côté de lui John Bull, assis sur un baril de bière, sur lequel on lisait : *droits d'excise*,

malade, on l'y renvoie, à quelque distance qu'elle soit située. Tous les ans on cite des exemples de malheureux qui sont morts en route, et l'on dépense quelquefois pour ce renvoi plus que la guérison n'aurait coûté.

portait sur son dos un lourd fardeau de taxes ; le pouvoir exécutif le menait par le nez avec un fil presque invisible, et John, enivré d'orgueil national, criait : « Liberté! égalité! souveraineté du peuple! »

Les Espagnols rirent de bon cœur; mais j'étais mécontent du tableau et de celui qui venait de le tracer. J'essayai en vain de combattre ce mécontent; à chaque raisonnement que je lui opposais, il avait un « pas du tout, mon cher Monsieur, » à me répondre, et de nouveaux faits à alléguer. Je ne fus donc *pas du tout* fâché quand la compagnie se sépara; et en faisant mes adieux à l'ex-colonel Gallo-Ecossais, je lui souhaitai mentalement, mais de tout mon cœur, un prompt et heureux voyage sur le continent.



— N° XXIII. —

LE SANS-SOUCIS.

« Quelle espèce de fou avons-nous donc vu l'autre jour? » me dit le bailli Tosspot, qui était arrivé chez son confrère Carvey, au milieu de la diatribe du colonel contre le gouvernement.

« Ce n'est pas tant un fou, lui répondis-je, qu'un homme mécontent et dangereux.

» — Bon, bon! s'écria-t-il, donnez-lui une pension ou une place; faites-le lieutenant-général, et vous l'entendrez parler tout différemment. Chacun de nous a son prix, et, quant à moi, je m'embarrasse fort peu de quelle manière on nous gouverne, pourvu que j'aie mon écuelle pleine: c'est vanité et vexation d'esprit que d'y songer. Que m'importe la dette nationale? c'est bien assez d'avoir à payer les siennes. Sur ma foi,

j'ai vu assez de ces déclamateurs ; les trois quarts du tems, ils ne connaissent rien à ce dont ils veulent parler ; ils sont comme le chien qui aboie jusqu'à ce qu'on lui jette un os pour lui fermer la gueule. Le vrai bonheur consiste à ne pas se mêler des affaires de l'état. De quelque manière qu'elles aillent, en serons-nous plus gras, vous et moi ? Tout ce qui me fâche, c'est que le vin et l'eau-de-vie se vendent si cher; mais je remercie le ciel de m'avoir donné le moyen d'en acheter autant que j'en ai besoin, et je vous assure que ce n'est pas peu ; car je ne suis pas de ces avares qui vivent misérablement pour le plaisir de laisser une fortune considérable à des héritiers qui se moquent d'eux, et qui jettent l'argent par les fenêtres comme si c'était de la boue. Je n'ai pas d'enfans, et il faudra que mes neveux travaillent pour gagner leur pain, comme je l'ai fait moi-même, car je m'inquiète peu de ce qu'ils trouveront après moi. Faut-il qu'un homme se rende esclave toute sa vie pour la postérité? Qu'est-ce que la postérité? Je voudrais bien savoir quand elle fera quelque chose pour nous. »

Le bailli me quitta sur la montagne du château ; il y allait voir un officier de ses parens,

qui y était en quartier, et passer la soirée à boire avec lui.

Ce caractère d'homme sans soucis est assez commun en Ecosse; mais il ne faut pas le regarder comme un trait national. Les Irlandais le possèdent à un plus haut degré, et les Français encore davantage. *Après moi le déluge*, est une phrase commune en France; mais le caractère du Français est tout différent de celui du Calédonien. Le Français est un voluptueux achevé: une folie ou une passion ne lui suffit pas; et, au milieu de ses jouissances, il sacrifie à l'égoïsme plus qu'au plaisir. L'amour, le vin et la table l'occupent en même tems, et toujours sous un rapport qui lui est personnel. Il aime les belles, par amour pour lui-même; la table, pour satisfaire sa gourmandise; le vin, pour s'égayer l'esprit. Il fréquente les lieux publics, pour se montrer; danse, pour se faire admirer, et cause pour qu'on rende justice à son talent pour la conversation.

Au contraire, quand Sandy se livre au plaisir du vin, cette jouissance exclut toutes les autres; car les chansons de table et les propos grivois ne sont chez lui que le fruit de l'égarement d'un cer-

veau échauffé. Cependant la prudence est le sentiment qui domine en lui le plus constamment. Il a beau aimer le vin, il aime encore davantage son intérêt, et jamais la bouteille ne lui fera négliger une affaire. Quand un individu fait exception à cette règle, il commence par le vin, passe ensuite au whisk, puis au tabac; commet des extravagances, et finit par s'abrutir. Un tel homme est bientôt évité par toutes ses anciennes connaissances, dont le nombre s'éclaircit comme celui des soldats d'un régiment, que la mort ou la désertion diminuent pendant une campagne.

Le bailli Tosspot est d'un caractère tout différent. Sa compagnie ne se compose que de quelques amis, qu'il appelle le petit nombre d'élus; et Bacchus a beau amasser un brouillard autour de sa tête, il a toujours un œil assez ouvert pour calculer chaque soir la carte de l'aubergiste, et pour faire que la dépense, au bout de l'année, n'excède jamais la recette. Il n'économise pas un schelling, mais il ne doit pas un farthing. Jamais il ne touche une carte ni un dé. Il n'a pas l'esprit tapageur et pétulant des enfans de la verte Erin; on ne l'entend ni chanter à haute voix, ni se quereller dans les rues; on ne le voit

ni briser les lampes, ni battre les gardiens de la tranquillité publique. L'horloge et lui marchent parfaitement ensemble à minuit; et dès que le dernier des douze coups cesse de vibrer à son oreille, il se lève pour retourner chez lui, et regagne sa couche sans accident. Jamais on ne l'a vu hors d'état de prendre soin de lui-même; et, dans tout le cours de sa vie, il n'a pas eu une seule dispute. Ses jambes paraissant un soir un peu moins fermes que de coutume, un de ses amis lui demanda le lendemain comment il était arrivé à son logis. « Comme à l'ordinaire, répondit le bailli. — Mais le chemin ne vous a-t-il pas paru bien long? reprit son ami. — Non, dit Tosspot; je l'ai seulement trouvé un peu large. »

Dès l'âge de quarante ans, Bacchus lui avait peint les joues de couleurs très-vives. Quelqu'un lui en ayant fait l'observation : « Eh bien, répondit-il, c'est que je suis du nombre des illuminés; » car il n'était pas homme à s'offenser d'une bagatelle, et il était tellement aimé dans toute la ville, que personne n'aurait voulu rien dire qui pût l'offenser sérieusement. Ses plus grands ennemis étaient ses héritiers, qui prévoyaient qu'il ne leur laisserait pas une succes-

sion considérable ; et il disait à ce sujet qu'il était du moins sûr qu'ils n'avaient aucune raison pour désirer la mort de leur oncle, afin d'en hériter.

Parmi ses bonnes qualités, il possédait au plus haut degré l'esprit de conciliation ; aussi avait-on toujours recours à lui pour apaiser une querelle, calmer des esprits irrités, ramener la concorde, et même pour prononcer sur une gageure douteuse. Il ne manquait jamais de s'en acquitter à la satisfaction de toutes les parties ; mais il avait toujours soin que la réconciliation fût scellée le verre à la main, et que les gageures se payassent autour d'une table. Possédant une fortune raisonnable et assurée, il ne songeait jamais au lendemain, et dépensait chaque année son revenu tout entier, sans jamais l'excéder. Doué d'une force de constitution peu ordinaire, il avait coutume de se lever de bonne heure, et de faire une promenade au grand air pour dissiper le reste des fumées de la veille. Il avait lu dans sa jeunesse ; mais alors les journaux étaient une lecture suffisante pour lui, quoique la politique lui parût l'étude la plus sotte et la plus inutile du monde, disant des deux partis qui se

disputent sans cesse le timon du gouvernement, « que ceux qui étaient dehors, voulaient entrer; et que ceux qui étaient dedans, ne voulaient pas sortir. »

Je me suis peut-être trop étendu sur son caractère; mais ceux qui le connaissent n'en jugeront pas ainsi, car ce sans-soucis avait un excellent cœur, une charité inépuisable, et une obligeance active jusqu'à un certain point. Quand il avait pourvu aux dépenses du jour (le vin était la plus forte), on pouvait disposer de ce qui restait dans sa bourse. Les deux baillis Carvey et Tosspot étaient grands amis, quoique chacun eût un caractère bien différent. Le premier était tout mondain; l'autre ne se souciait pas du monde plus que Robert Burns. Carvey donnait tout à l'extérieur; il était soigné dans sa mise, discret dans sa conduite, jaloux de son crédit, circonspect dans ses moindres actions, ambitieux dans ses vues. Tosspot était insouciant sur l'opinion du monde, et négligé dans ses vêtemens; s'inquiétait peu d'avoir du crédit, parce qu'il n'en avait pas besoin, et ne savait ce que c'était que l'ambition. Le premier serait peut-être mort de joie s'il avait été nommé lord prévôt

d'Edimbourg; le second, appelé à la même dignité, aurait murmuré du fardeau qui lui tombait sur les épaules.

Pour donner une dernière preuve de la différence de caractère de ces deux dignes magistrats, je puis dire que Carvey fut saisi d'horreur en entendant la philippique du convive, qu'il appelait le fougueux démocrate; Tosspot l'écouta à peine, et n'en perdit pas un verre de vin. Carvey se montra le lendemain dans Edimbourg, tenant l'ex-colonel sous le bras; Tosspot aurait passé près de lui sans le saluer, et même sans le reconnaître. Quelqu'un ayant reproché au premier de voir un homme dont les principes étaient si opposés aux siens, se justifia en disant que les marchands devaient être comme saint Paul, et voir toutes sortes de personnes (car mes concitoyens aiment assez à citer un texte de l'Ecriture, quand ils peuvent la faire servir à leurs desseins); que le colonel faisait de la dépense, et qu'une pratique était une pratique, au bout du compte. Carvey prouvait ainsi la vérité de ce que disait son ami : « Que chacun de nous a son prix. » Au résultat, les deux baillis jouissaient d'une fortune indépendante, Carvey étant le plus riche;

mais l'un n'avait ni ambition ni soucis, tandis que l'autre était le plus ambitieux des hommes, et l'ambition ne marche jamais sans soucis.

Avant de terminer ce sujet, il faut dire un mot d'une qualité éminemment écossaise, et qui accompagne celui qui la possède dans tous ses projets et dans toutes ses entreprises : c'est une espèce de *solemnis modus operandi*, une manière de se livrer à ses passions sobrement et méthodiquement ; de sorte qu'on pourrait dire qu'un homme est gravement gai, et qu'on le verrait tomber sous la table avant de le soupçonner d'être gris. Il en est de même de toutes les jouissances de l'Ecossais ; elles sont toujours accompagnées d'un certain degré de discrétion et d'économie. Quand il se borne à une sensualité paisible, il ne fait tort qu'à lui-même, et il cause moins de scandale et donne moins de mauvais exemples qu'un autre ; mais quand le pécheur qui va chanter des psaumes à l'église prend ce masque pour tromper, ce respect apparent pour les convenances n'est plus qu'hypocrisie, et j'en ai moi-même éprouvé une fois les conséquences sérieuses.

— N° XXIV. —

QUERELLES ECCLÉSIASTIQUES.

MAC-JAMES, une de mes anciennes connaissances, n'ignorait rien de ce qui se passait de curieux dans la ville. C'était un être plein d'originalité, et faisant partie du petit nombre d'Ecossais que j'aie jamais connus qui avaient du mépris pour l'argent; non qu'il dédaignât d'en gagner dans sa profession (la jurisprudence); mais ce qu'il avait une fois gagné, il lui était impossible de le conserver. Je lui demandai un jour de quelle religion il était. Il me répondit qu'il n'était d'aucune en particulier, mais qu'il professait celle que professent tous les honnêtes gens. Cette doctrine me parut si étrange, que je lui demandai de nouveau à quelle église il appartenait, et il me répondit que toutes les églises lui étaient indifférentes.

« Cela veut dire, lui dis-je, que vous n'appartenez à aucune.

» — Comme il vous plaira, répliqua-t-il. Le fait est qu'on ne peut savoir laquelle a raison, puisqu'elles se battent toutes les unes contre les autres. »

Il m'informa ensuite que son père avait été de l'église d'Ecosse. « Mais, ajouta-t-il, un certain M. Haddon, ou Haddock, s'étant insinué dans ma famille, tourna la tête du vieillard, convertit Jane à moitié, et fit le diable (je me sers de ses propres expressions) avec Annie. » Il était d'abord, nous dit-il, de la secte des méthodistes, et il avait été un grand pécheur avant de se convertir. Dans le fait, il dévoilait si bien les tours de son ancien maître, le diable, qu'il fallait qu'il eût été bien avant dans sa confiance. Il nous parla aussi d'un divertissement spirituel dont il avait joui dans sa nouvelle congrégation, dans une occasion où la conversation avait été si sérieuse, et avait roulé sur des sujets si importans et si graves, que toute la compagnie, après le dîner, avait simultanément versé un déluge de saintes larmes. Je ne me gênai pas pour lui dire que c'était sans doute des

larmes de vin. Il se fit ensuite anabaptiste, et il louait le théâtre du Cirque pour y jouer son rôle le dimanche, figurant sur les mêmes planches où Paillasse avait fait ses tours de force et d'adresse quelques heures auparavant. Enfin il manqua de noyer une pauvre jeune fille en voulant la baptiser.

« Qu'est-ce que votre église presbytérale d'Ecosse, ajouta-t-il? un schisme de l'*église* protestante; et l'église protestante en est un de l'église catholique. Or, combien ces deux schismes en ont-ils produit de nouveaux? or, comment voulez-vous qu'un esprit simple reconnaisse son chemin au milieu d'un labyrinthe d'opinions qui se croisent et se heurtent dans tous les sens, et qui continueront à se diviser ainsi jusqu'à ce qu'elles tombent dans le néant? Ne connais-je pas un savetier qui se mêle de prêcher le dimanche, après avoir mis des semelles et des talons à de vieux souliers pendant tout le reste de la semaine? »

Il me parla ensuite d'une églogue satirique, composée par un révérend ministre presbytérien, et qui avait scandalisé toute la ville, parce qu'il y tournait en ridicule les sermons narcotiques

d'un certain prédicateur. Ce ministre auteur fut obligé de déguerpir; et les charitables presbytériens d'Edimbourg furent enchantés quand ils apprirent qu'il s'était noyé en se rendant en Russie. Un des baillis annonçant cette nouvelle à Mac-James avec un air joyeux, celui-ci lui répondit d'uu ton sec : « Eh bien, Monsieur, celui qui est né pour être pendu, ne se noiera jamais *. »

* Je ne sais trop si Mac-James voulait faire allusion au bailli Brodie, qui fut condamné à la potence et exécuté. C'était un homme fort extraordinaire, et possédant des talens qui, s'il en eût fait un bon usage, l'auraient rendu un membre utile de la société; mais la mauvaise compagnie, le jeu, l'ivrognerie et la rage pour les combats de coqs ne lui laissèrent aucun goût pour une industrie légitime, et firent qu'un revenu patrimonial assez considérable, et les profits d'un commerce florissant, ne suffirent pas à ses dépenses. Il fut condamné à mort pour un vol qu'il avait commis dans un établissement public, en s'y introduisant à l'aide de fausses clés. Il avait organisé une petite bande de déprédateurs dont il était comme le capitaine, dont il dirigeait les opérations, et avec lesquels il passait les nuits en débauche. Ce fut lui qui, étant entré un dimanche en plein jour ches une vieille dame qui était à lire sa Bible, lui demanda la clé de son secrétaire, y prit tout l'argent qu'il y trouva, et lui fit les menaces les plus ef-

Il me raconta aussi quelques anecdotes assez singulières sur l'église épiscopale d'Ecosse, ou, pour mieux dire, sur quelques-uns de ses membres; car il serait injuste d'en accuser cette église; me citant un révérend qui avait disparu d'Edimbourg un beau matin, emmenant avec lui une jeune et jolie personne, sa fille spirituelle; et un autre dont les sermons du soir étaient suivis avec une sorte de fureur, et qui, ayant été accusé de prêcher sans avoir obtenu de licence,

frayantes si elle osait le dénoncer. La vieille dame fut tellement épouvantée, qu'elle n'en parla que lorsqu'il eut été arrêté à Hambourg, par suite des recherches que fit la police d'Edimbourg, qui est excellente. J'en puis donner pour preuve qu'elle fit arrêter, en une seule nuit, la veille du jour de l'an, près de quatre cents misérables, qui concertaient un plan de brigandages fort étendu. Au bout de quelques semaines, les uns furent pendus, les autres déportés, et le surplus fut obligé de servir à bord de différens vaisseaux de guerre. Cet exemple en imposa tellement, que depuis ce tems on n'a plus entendu parler à Edimbourg de ces bandes de brigands régulièrement organisées. Il aurait été impossible de les extirper à Londres, où l'exemple ne produit aucun effet, et où à peine a-t-on retranché de la société un déprédateur, qu'il en paraît un autre pour en prendre la place.

(*Note de l'auteur anglais.*)

se mit en route pour le sud, et, changeant la scène de ses exploits, quitta la chaire pour le théâtre, et se fit comédien comme l'avait été son père. « L'évêque des épiscopaux, finit-il par me dire, devrait surveiller de plus près ce qui se passe dans son église ; mais malheureusement il est louche, de sorte qu'il ne peut jamais avoir qu'un œil sur ses ouailles. »

Malgré ce sarcasme, le fait est qu'il est impossible de trouver un homme plus zélé, plus vertueux et plus exemplaire que cet évêque : on en peut dire autant de l'évêque catholique titulaire ; et les ministres de l'église presbytérienne sont, presque sans exception, des hommes irréprochables. Mais ces misérables savetiers qui osent monter dans la chaire de vérité ; ces énergumènes qui prêchent en plein champ ; ces fanatiques, déclamateurs de théâtre ; ces songe-creux qui font éclore tous les jours un nouveau schisme, font que le pauvre Sandy ne sait plus ni où il en est, ni où il doit aller, ni ce qu'il doit faire. Aussi voit-on tous les jours sortir de nouvelles chapelles de vieilles femmes dégradées et dépravées, la tête égarée par le whisk qui

leur sort par les yeux en guise de larmes, et le cerveau rempli d'une fausse doctrine, incapable de déraciner leurs habitudes vicieuses. Quoi de plus dangereux pour les ignorans!

Il est très-vrai que la pureté des ministres n'est pas le seul soutien de l'église; car ces hommes, en devenant prêtres, ne cessent pas d'être hommes; mais ce bel ornement est de la plus grande importance aux yeux du monde, quoique l'*église* et sa doctrine ne puissent être ébranlées par l'irrégularité d'un ministre. Ils ne peuvent donc se conduire avec trop de circonspection à Edimbourg; car cette ville est comme un grand village pour la rapidité avec laquelle on y fait circuler les nouvelles scandaleuses; et les dignes citoyens y sont saisis d'une sainte horreur quand ils entendent dire qu'un ministre a été reconduit chez lui dans un état d'ivresse, ou qu'on l'a trouvé dans quelque lieu dont il ne devrait pas approcher.

L'église presbytérienne d'Ecosse était si rigide autrefois, qu'elle rendit des sentences de dégradation contre un ministre qui avait composé une pièce de théâtre; contre un autre qu'on

accusait de trop aimer le whisk; contre un troisième qui avait dansé le reel de Tullochgorum. La multitude d'innovations religieuses est telle aujourd'hui, qu'il est bien difficile que le faible ne chancèle pas. Heureux celui qui peut dire :

> Je veux être fidèle à la foi de mes pères,
> Et ne pas en changer comme de vêtemens.

Il importe peu au monde de savoir qui a donné cet avis; mais ce n'est certainement pas le plus mauvais qu'on puisse suivre.



— N° XXV. —

L'ÉCOSSAIS.

—

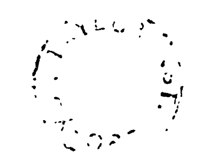
De tous les pays qu'éclaire le soleil, il n'en existe aucun dont les habitans aient l'amour de la patrie plus profondément gravé dans leur cœur que l'Ecossais. Et cet amour du pays, qui identifie au sol celui qui l'habite, et qui fait qu'on en regarde les intérêts, la gloire et la prospérité comme un avantage personnel, l'Ecossais joint un sentiment d'attachement inaliénable pour le lieu particulier qui l'a vu naître. S'il est obligé de le quitter, il l'a toujours devant les yeux, et il le regarde comme devant être le terme de ses travaux, la récompense de toutes les fatigues de sa vie.

Ce principe inné se retrouve chez d'autres nations; mais ce sont les avantages qu'offre un pays, qui le font regretter par ceux de ses en-

fans qui en sont éloignés. Les regrets du Calédonien ne sont pas inspirés par les mêmes motifs; et cependant il préfère ses marécages déserts, ses montagnes arides, ses pins à feuillage sépulcral, ses bruyères à fleurs pourpres, et son humble chaumière, aux vignobles fertiles, aux champs bien cultivés et aux palais splendides des autres pays. Son intérêt peut l'y fixer, mais son cœur soupire toujours pour l'Ecosse.

Cependant son esprit indépendant ne lui permet jamais d'être un fardeau pour sa famille, et il ne restera pas sur le sol qui l'a vu naître s'il ne peut lui être utile. C'est pourquoi on le trouve, plus souvent que les autres sujets de la Grande-Bretagne, en exil volontaire dans les contrées du globe les plus reculées.

L'Ecosse fournit des recrues à l'armée et à la marine, dans une proportion plus qu'égale à celles qui partent de l'Angleterre et de l'Irlande, comparativement à sa population. Cette circonstance vient de ce véritable amour de la patrie, de ce sentiment de devoirs domestiques, qui donnent de l'activité aux efforts, et qui apprennent à affronter les fatigues et les dangers, pour se procurer de quoi vivre un jour dans une hon-



nête médiocrité, assister des parens peu fortunés, revenir tôt ou tard sur le sol natal, y jouir des fruits de travaux honorables, et y terminer sa carrière entouré de respect et de considération. Voit-on le Calédonien, comme tant d'autres émigrans, dès qu'il a tourné le dos à son pays, adopter des habitudes et des affections étrangères, renier sa patrie, se naturaliser partout, y prendre racine, et s'écrier avec insensibilité : *Ubi vivitur, ibi patria?* Non, il quitte son pays avec plus de regret qu'aucun autre habitant du monde civilisé. Semblable à l'aiguille aimantée qui se tourne toujours vers le pole, son cœur se dirige sans cesse vers son pays. Dans les parties du monde les plus éloignées, sa montagne, son lac, son vallon, son rocher, son clan et le toit de son père, sont toujours présens à son esprit. Qu'il expire dans la Pensylvanie, ou qu'il finisse ses jours à Madras, vous trouverez en lui, jusqu'à la mort, un Américain du comté d'Argyle, ou un Indien d'Edimbourg. Son ame est douée de courage, comme son corps est formé pour le travail et les souffrances. L'espérance est tout pour lui ; elle le porte à tenter les entreprises les plus difficiles, et l'arme d'une énergie

qui y est proportionnée. Et quel est le ressort qui met en jeu cette espérance, ce courage patient et cette énergie? La pensée du retour dans sa chère patrie; l'attente encourageante de pouvoir, après une vie passée en grande partie dans les fatigues et dans les dangers, au milieu des embarras, des obstacles et des difficultés, soit sur terre, soit sur mer, revenir parmi les bruyères et les genêts de ses ancêtres, terminer paisiblement une vie active et laborieuse dans les bras de sa mère, c'est-à-dire de l'Ecosse, et reposer sa tête quelques instans sur le sein maternel avant d'aller rejoindre ses ancêtres.

Même dans le plus fort d'une bataille, c'est l'idée de sa patrie qui lui élève l'ame, et qui trempe les nerfs de son bras.

Pendant que j'étais en France, je fis connaissance avec un vieux et digne Calédonien, qui était absent de son pays depuis trente ans. Habitué dès son enfance à la noble profession des armes, il avait fait la guerre dans les quatre parties du monde, recueillant des lauriers et versant son sang pour son pays dans toutes les contrées. Pendant la courte paix d'Amiens, le désir de revoir la France, où il avait reçu son

éducation, le porta à débarquer sur ses rivages. La mauvaise foi et la perfidie du gouvernement qui y dominait alors l'y retint prisonnier jusqu'au moment où il fut délivré par les armes des puissances alliées; mais alors sa santé était si mauvaise qu'il ne put partir sur-le-champ. Au bout de bien peu de tems, la guerre recommença, et il prit encore les armes pour l'honneur de son pays.

Pendant ce long espace de tems, tous ses parens avaient disparu du théâtre de la vie; la vieillesse, les maladies et la main destructrice de la guerre les avaient moissonnés. Il avait vendu son modique héritage pour soutenir une vieille mère et avancer ses frères chacun dans leur profession; il se trouvait donc seul dans le monde, et sans autre revenu que la chétive demi-paie qu'il avait si bien gagnée.

A son langage et à son air, tous nos compatriotes l'auraient pris pour un étranger. Il n'avait aucune relation directe ou indirecte avec les montagnes d'Ecosse, pays où il avait reçu le jour; il n'y possédait aucune propriété; il n'y trouvait rien qui pût l'intéresser. Il avait beaucoup d'amis en France; il y était estimé et

considéré; et il semblait y avoir pris racine; vivant avec tant d'ordre et d'économie, que son faible revenu suffisait pour lui procurer tout ce qu'un esprit naturellement prudent et modéré pouvait désirer.

Son cœur n'avait pas toujours été étranger à un tendre sentiment; mais l'honneur ne lui avait pas permis d'unir à sa pauvreté celle qu'il aimait, au risque de donner le jour à des enfans qu'il laisserait un jour sans ressources; car l'objet de son affection dépendait entièrement de sa famille. Cette circonstance contribua probablement à lui donner un air un peu mélancolique, et augmenta son goût pour l'étude. Il s'y livra avec ardeur, et acquit des connaissances précieuses dans les sciences et dans la littérature.

Une ame forte et une philosophie salutaire lui apprirent enfin à vaincre sa passion, et domptèrent la fièvre d'amour qui lui avait agité le cerveau. Cependant il avançait en âge, et l'âge, calmant les feux d'une jeunesse passée, lui fit sentir qu'il n'était plus dans la saison des amours, et lui fit regarder le célibat, non-seulement comme supportable, mais comme désirable. Il avait donc alors tout ce qui peut rendre la vie

heureuse, des habitudes tranquilles, des trésors de connaissances, des jouissances intellectuelles, l'estime de soi-même, le respect des autres, une bonne constitution et un revenu, modique à la vérité, mais suffisant à tous ses besoins, dans un pays fertile, où tout est à bon marché, et dont le climat est bien supérieur à celui de la Calédonie. Il semblait pourtant toujours inquiet et mécontent. Cette inquiétude et ce mécontentement ne firent que croître avec le tems, le plongèrent dans un état de mélancolie habituelle, et influèrent enfin sur sa santé.

Son mérite et son urbanité m'ayant attaché à lui, j'éprouvais le plus vif désir de soulager ses peines, mais il fallait en connaître la cause. J'entamai ce sujet avec toute la délicatesse possible, et je lui fis une offre illimitée de mes services. Il hésita, et il semblait honteux d'avouer la vérité. Enfin il convint qu'il était attaqué de ce qu'on appelle la maladie du pays. Quoiqu'il n'y eût ni famille, ni parens, ni amis, ni domicile, son cœur était dans ses montagnes, et il ne pouvait être heureux sans les revoir. Cet état était d'autant plus fâcheux qu'il empirait tous les jours, et qu'il n'avait guère la perspec-

tive de pouvoir satisfaire cet irrésistible besoin du cœur.

« Ce beau soleil, me dit-il un jour, est trop brillant pour moi. C'est comme la robe splendide d'une dame de la cour; on l'admire sans y prendre intérêt. Combien je lui préférerais mes rochers stériles et mes vallons solitaires! si je pouvais gravir ma montagne natale, je crois que j'y respirerais une nouvelle vie. Je ne puis supporter l'idée de mourir sur une terre étrangère, au lieu de fouler aux pieds nos bruyères pendant le peu de tems qu'il me reste à vivre, et d'en être couvert après ma mort. »

Ses joues s'enflammaient toutes les fois qu'il parlait de l'Ecosse. Les larmes lui coulaient des yeux, quand il prenait *Burns* ou *Ossian;* car, avec tout cet amour pour son pays, la distance de huit cents milles, et la difficulté de faire des épargnes sur une modique demi-paie, opposaient à ses désirs des obstacles qui lui paraissaient insurmontables.

Je ne perdis pas un instant pour lui offrir une place dans ma voiture jusqu'à Londres, et dès qu'il fut dans cette capitale, il n'en perdit pas davantage pour s'embarquer pour Leith.

Arrivé dans cette ville, il en partit à pied, accompagné d'un vétéran montagnard, qui avait fait sous lui plusieurs campagnes, et qu'il avait rencontré par hasard. Il gagna enfin le pays des bruyères, et, quoique quelques-uns de ses souvenirs doivent avoir été mêlés de regrets, *vicit amor patriæ*, le plaisir de se retrouver sur son sol natal l'emporta sur tout. Sa maladie du pays, une fois guérie, il n'en connut plus d'autres, et il promet d'atteindre l'âge des patriarches, et d'être réuni à ses pères après une vie aussi longue qu'honorable.

Après avoir parlé de cet amour ardent pour sa patrie qui anime le Calédonien, et qui lui inspire le courage de faire les plus grands efforts pour gagner, en pays étranger, les moyens de retourner chez lui, et d'y goûter le bonheur dans une retraite paisible, voyons maintenant quelles sont les qualités qui le mettent en état d'exécuter ce projet.

L'esprit de l'Ecossais est particulièrement actif. La tempérance, la modération, la patience, l'empire sur soi-même, une raison calme, un sang-froid imperturbable dans les difficultés, sont surtout les qualités qui le caractérisent, et

elles sont éminemment nationales. Il a aussi une autre vertu très-utile, que ses ennemis transforment méchamment en servilité, c'est un esprit de soumission louable aux circonstances, ce qui maintient en lui la discipline, l'ordre et la subordination, sans qu'il lui en coûte un murmure. Mais, s'il garde un profond silence, s'il est résigné au sort et à la fortune, ce n'est pas qu'il soit plongé dans l'apathie; c'est une véritable sagesse qui lui dicte cette conduite. Personne ne porte à un plus haut degré la sensibilité, l'honneur, et une noble indignation; mais il sait que la discipline est aussi nécessaire que la valeur dans une armée, et que l'obéissance et la subordination ne sont pas moins indispensables dans toutes les conditions de la vie, qu'une fidélité incorruptible et une industrie infatigable.

C'est par ces moyens que nous le voyons souvent s'élever au plus haut degré dans sa profession; devenir, par exemple, associé de la maison de commerce où il a d'abord occupé le poste le plus humble. Ce n'est pas à l'intrigue qu'il doit son avancement dans le monde; le vrai Calédonien n'a pas ce qu'il faut pour s'y

livrer; il n'en est redevable qu'à une conduite droite et ferme. Un homme qui en a d'autres sous ses ordres, dans quelque état que ce soit, accordera naturellement sa confiance, par préférence, à celui que son empire sur ses passions, l'usage modéré qu'il fait de l'autorité qu'il peut avoir, et son travail assidu, rendent digne de les posséder, et capable d'exercer des fonctions plus importantes. Il arrive même que ses habitudes d'industrie et son mérite gagnent et convertisent enfin jusqu'à ceux qui avaient conçu des préjugés contre son pays.

Parmi les qualités qui le caractérisent, la persévérance est une des plus précieuses. De même que la goutte d'eau qui tombe de moment en moment sur la pierre la plus dure, quoiqu'elle s'évapore ou s'écoule en un instant, finit par creuser le rocher qui paraissait impénétrable; ainsi le Calédonien marche toujours droit à son but, quoique ses efforts réitérés soient encore infructueux; mais le tems, le courage et la patience surmontent enfin tous les obstacles, et finissent par faire impression.

Le montagnard possède cette vertu au plus haut degré. En amour comme en amitié, c'est

un roc aussi inébranlable que les montagnes qui l'ont vu naître. C'est une tour de force du côté de l'honneur, et rien n'égale son respect et sa fidélité pour son chef. L'histoire de Donald, qu'on surnomma le *Désappointé*, fournit un tableau fidèle de ce caractère persévérant.

Donald n'était encore que dans le premier printems de la vie quand il devint épris de l'aimable Marguerite, la plus jeune des filles du chef de son clan. Non-seulement il faisait partie de ce clan, mais il était même parent du chef. Son père avait été capitaine dans l'armée, et l'affection du clan pour ses chefs successifs n'avait ni chancelé ni varié depuis plusieurs siècles. Quelques projets que pût former le chef, tous les membres de la famille de Donald étaient toujours prêts à le seconder. Donald était chéri de tout ce qui l'entourait; il était jeune, brave et bien fait; mais il avait un grand défaut aux yeux du monde : il était pauvre.

La belle Marguerite ne fut pas insensible au mérite de Donald, mais elle craignait la colère de son père; et Donald, quand il eût été question de sa vie, n'aurait osé exciter le courroux du laird. C'était être trop ambitieux que de

lever ses regards si haut, sans avoir de fortune pour appuyer ses prétentions. Il prit donc la résolution de vendre sa commission d'enseigne, et de braver les périls et la mort dans les climats les plus malsains, afin d'acquérir ce qui lui manquait pour pouvoir raisonnablement aspirer à la main de la fille de son chef. Il abandonna le haussecol et le ceinturon, le plaid et le bonnet surmonté d'une plume; renonça à une *profession* pour laquelle il semblait fait, et qu'il aimait de prédilection, pour lutter contre des obstacles et des difficultés innombrables, afin d'amasser de quoi placer l'objet de son idolâtrie dans une situation digne d'elle.

On peut aisément supposer que Donald n'informa jamais le laird de ses projets, mais il eut soin d'en faire part à Marguerite; après quoi, lui faisant ses adieux, il partit en se résignant, sans murmurer, à tout ce que le destin pouvait lui réserver dans sa course après la fortune.

Le tems s'écoula, et ne fit qu'augmenter les efforts de Donald. Ils surpassèrent l'imagination, et il serait impossible de les décrire. Travail, fatigue, dangers, maladies, naufrages, rien ne le rebuta; il passa bien des nuits sans dormir,

brava les rayons ardens du soleil ; à chaque péril, il opposait l'espoir de la récompense qu'il espérait; chaque obstacle disparaissait devant son énergie, et chaque revers ne faisait qu'ajouter à son courage.

Pendant son absence, il correspondit avec Marguerite, et il se fit un plaisir d'envoyer des présens à son chef, espérant qu'ils aplaniraient le chemin à la demande qu'il se proposait de lui faire un jour, et contribueraient à la faire accueillir favorablement.

Arriva enfin l'époque où, ayant amassé une assez belle fortune, il se disposa à retourner dans son pays natal, pour déposer ses trésors aux pieds de l'amour; pour faire sur le chaste autel de l'hymen l'offrande d'un cœur pur et sans tache, et de tout ce qu'il possédait. Comme la fièvre de l'impatience brûlait dans ses veines quand il approcha des côtes de la Grande-Bretagne! Sa traversée avait été longue et périlleuse; elle avait duré plus de cinq mois, et il s'en était écoulé plusieurs, avant son embarquement, depuis les dernières nouvelles qu'il avait reçues de Marguerite. Dès qu'il eut mis le pied sur le rivage, il voyagea jour et nuit pour ga-

gner ses montagnes, son cœur bondissant dans sa poitrine, comme le daim qui les gravissait.

Avec quelle fierté il songeait aux produits de son industrie! avec quel plaisir il contemplait son trésor! Ce n'était pas le plaisir d'un avare, car ce n'était pas pour lui qu'il l'avait amassé. Combien les privations qu'il s'était imposées lui paraissaient douces, en pensant à l'heureux moment qui allait l'en récompenser, et qu'il croyait si prochain! Elles étaient déjà cent fois payées dans son esprit. Qu'étaient de tels sacrifices près de l'amour qui les avait inspirés? Son tems d'épreuves était terminé, mais il aurait été prêt à s'y soumettre encore.

Comme le marchand qui, placé sur le rivage, voit le navire chargé de toute sa fortune, couler à fond à l'instant où il comptait qu'il allait entrer dans le port, ainsi Donald, plein d'espoir et d'amour, arriva pour trouver Marguerite, épouse d'un autre. Qu'étaient maintenant pour lui ses richesses? Pourquoi avait-il enduré la fatigue et les humiliations? pourquoi s'était-il soumis à des travaux longs et pénibles? pourquoi avait-il abandonné une profession qu'il aimait et à laquelle il faisait honneur? pour un

cruel désappointement, pour des espérances flétries, pour une perspective éclipsée. Marguerite était reconnaissante de la préférence qu'il continuait à lui accorder, mais le tems avait usé son amour. Et que lui importait sa reconnaissance? Elle n'était qu'une insulte pour lui, un outrage à sa fidélité. Il ne resta que quelques jours dans les lieux où il avait passé une jeunesse plus heureuse, et il s'en éloigna pour toujours.

On voit assez fréquemment de semblables traits d'amour et de fidélité dans les montagnes d'Ecosse, et dans tous les rangs de la société, depuis la première classe jusqu'à la dernière. L'homme bien né consacre aux armes la moitié de sa vie, pour revenir mettre aux pieds de celle qu'il aime ses lauriers et le fruit d'une économie sévère, et en chercher la récompense dans les bras d'une affection constante. Le soldat et le marin épargnent quelque chose tous les jours sur leur paie, pour avoir, à leur retour, un petit trésor à partager avec leur maîtresse. J'ai connu un jeune médecin qui, n'osant avouer sa passion pour la fille de son protecteur, partit pour les Indes, y exerça honorablement sa pro-

fession pendant plusieurs années, et en revint avec une fortune considérable, dans le dessein de la demander en mariage. Mais, ayant cru que l'honneur lui défendait de nuire à la fortune de sa maîtresse en lui demandant, avant son départ, une promesse de fidélité, il la trouva épouse d'un pauvre officier. Il ne survécut pas long-tems à ce malheur, et lui laissa, ainsi qu'à ses enfans, tout ce qu'il possédait.

Il faut pourtant convenir que les exemples de constance mutuelle sont beaucoup plus fréquens en Ecosse. J'y ai connu beaucoup de Donalds, et l'on y voit très-peu de Marguerites.



— N° XXVI. —

SOCIÉTÉ D'ÉDIMBOURG.

Celui qui voyage dans un pays en ouvrant l'œil de la curiosité, mais en fermant son cœur à toutes les émotions humaines, peut être difficile à contenter. Il peut en trouver le climat froid, le sol stérile, et plus tôt il la quittera, mieux ce sera pour elle et pour lui. Qu'il tourne donc le dos à la Calédonie, comme il l'a déjà tourné à la vie sociale; qu'il aille où il lui plaira, et bon voyage.

Un voyageur de cette espèce découvrit un jour que l'Ecosse était fort inférieure à l'Angleterre; qu'Edimbourg n'était pas Londres; que les Ecossais présentaient trop facilement la main à un étranger; que les femmes parlaient trop et trop haut; que les lieux de réunion publique étaient déserts; que la multitude des ha-

bits noirs faisait que toutes les assemblées ressemblaient à des convois funèbres ; que si l'on n'avait besoin ni de procureur, ni de médecin, ni de théologien, on n'avait rien à faire à Edimbourg ; que le dimanche était un jour de deuil, et que ceux qui se rendaient à l'église avaient l'air non-seulement d'aller à l'enterrement, mais de vouloir se faire enterrer.

Il n'est pourtant pas très-difficile de justifier le Calédonien de tous ces reproches, et de donner de bonnes raisons pour les usages et les habitudes de la métropole de ce pays.

D'abord, il est dans la nature de l'Ecossais de faire bon accueil à l'étranger. Il le reçoit avec un air de bonté, avec l'attitude et le langage de l'hospitalité. Il lui présente la main, lui ouvre sa maison, et n'a pas besoin d'employer la moitié de sa vie pour faire connaissance avec lui. Enfin il l'admet à sa confiance autant qu'il est nécessaire de le faire pour lui donner cette aisance et cet enjouement qui font le charme de la société. Il a encore un autre motif pour lui présenter ainsi la main : le souvenir des incursions perpétuelles, qui avaient lieu autrefois sur les frontières, et les cendres encore chaudes du sys-

tème féodal, ont fait une habitude de ce gage de bonne foi; et où ce gage est-il plus respecté qu'en Ecosse? où trouve-t-on un allié plus fidèle, un partisan plus dévoué?

Je voudrais bien savoir aussi s'il y a quelque chose d'immoral ou d'inconvenant dans une coutume qui rapproche davantage les uns des autres tous les anneaux de la grande chaîne de la société; qui nous rappelle que nous sommes tous frères, et ne formant qu'une même famille; qui cultive l'urbanité, produit l'amitié et fait mûrir la philantropie? On peut aussi demander si l'étranger qui voyage dans d'autres contrées n'y a pas senti bien souvent le besoin de cette main qu'on lui offre en Ecosse avec tant de bienveillance; s'il ne s'y est pas vu repousser par un préjugé national qui s'élevait contre lui. L'honnête Ecossais l'a éprouvé lui-même bien des fois, mais il est trop généreux pour vouloir en faire autant à l'égard des autres.

Quant au reproche fait aux dames de parler trop haut, il ne faut pas être profond observateur pour savoir que chaque pays a sa musique, son accent et son dialecte, et non-seulement chaque pays, mais chaque province. Edimbourg

a donc son ton particulier, et il vaut bien celui de Londres; mais, dans les premiers cercles, les Ecossais qui ont voyagé sont ce que sont partout les personnes qui ont reçu une éducation soignée : aussi doux et aussi prévenans, mais plus aimables et plus polis que la plupart de leurs voisins.

On a remarqué avec vérité que les mères de quelques-unes des plus élégantes Ecossaises *sont* un peu moins policées que leurs filles, ont l'accent écossais plus prononcé, et n'ont pas l'avantage d'avoir appris à valser, de porter des pantalons à la turque, et de savoir briller dans un bal ou une assemblée. Mais s'il leur manque quelque chose de ce côté, ces dignes matrones n'en sont-elles pas bien dédommagées en étant complètement étrangères au jeu, et en ne figurant jamais dans des procès scandaleux comme leurs sœurs, plus intrépides, du sud de la Grande-Bretagne? Le continent nous ayant été longtems fermé, ces respectables mères de familles ont eu peu de communication avec les climats plus chauds; et ensuite les soins domestiques, et leur arrivée à l'âge de la maturité leur ont laissé peu de goût pour les voyages. Elles ne peu-

vent donc avoir la légèreté française ; elles ne connaissent pas cette espèce de pelotte que nos merveilleuses portent par derrière au bas de leur taille ; on ne voit en elles d'autres protubérances que celles que leur a données la nature dans les vues les plus sages.

Pourquoi les lieux de réunion publique ne sont-ils pas aussi fréquentés à Edimbourg qu'à Londres et à Paris? C'est parce que l'industrie des classes mitoyennes et inférieures de la société les porte à s'imposer des privations, qui en excluent presque entièrement celles-ci, et qui ne permettent aux autres, d'y paraître que lorsqu'une circonstance extraordinaire les y attire, comme le mérite d'une pièce ou d'un acteur. Quant aux premières classes, on les voit partout où la mode les appelle, comme le beau monde de tous les pays; mais si les réunions publiques sont peu suivies, les assemblées particulières n'en sont que plus nombreuses. Nulle part il n'y a plus de société, et elle n'est plus gaie qu'à Edimbourg. Même dans la moyenne classe, les dîners de famille et les réunions d'amis ont lieu plus fréquemment, et rassemblent

une plus grande compagnie qu'à Londres, si l'on prend en considération la population relative de ces deux capitales; et quant aux amis de Bacchus, je crois qu'ils n'ont pas à se plaindre de la vieille Reekie *.

Je suis fâché que les habits noirs des hommes voués aux professions savantes donnent des idées de la même couleur au voyageur superficiel et difficile à contenter : mais dans une *ville* qui est le centre des sciences, où il se trouve un si grand nombre d'hommes occupés d'études sérieuses et importantes, il serait dur d'exiger qu'ils changeassent leurs habitudes graves et tranquilles, et encore plus injuste de les exclure entièrement de la société, quoique je sache fort bien que l'homme qui cultive les sciences et qui respecte les mœurs n'est pas très-désiré dans les rendez-vous ouverts à la légèreté et à la galanterie.

Il y a plus de vérité dans ce qu'on dit sur le dimanche en Ecosse. Il n'y aurait pas de mal que la dévotion y prît un air moins lugubre; et l'autorité des Ecritures nous apprend même que,

* Ancien nom d'Edimbourg.

lorsque nous prions et que nous jeûnons, nous ne devons pas en faire étalage. Mais Sandy * est un garçon tranquille, grave et discret; et il a aussi sa petite citation pour soutenir l'austérité de son sabbat. D'ailleurs cette accusation ne tombe pas plus à Edimbourg qu'ailleurs sur les gens du grand monde.

Dans presque tous les pays il existe un carnaval : l'Ecosse a aussi le sien. Les saturnales de la classe inférieure se bornent à ce qu'on appelle dans ce pays *les jours fous*, c'est-à-dire la fin d'une année et le commencement de l'autre, l'intervalle qui s'écoule entre Noël et les Rois. Mais celles des hautes classes durent plus long-tems, et continuent tout l'hiver, quoique plus fidèlement qu'à Londres; car, lorsque mai allonge les jours, et que la face riante de la nature invite l'homme à contempler ses ouvrages, le grand air et l'exercice bannissent la fièvre de la dissipation. L'Ecossais est trop raisonnable pour fermer ses volets afin d'exclure les rayons du soleil, ou pour passer une grande partie de son tems à dormir, à faire des orgies, ou à se

* Nom sous lequel on désigne l'Ecossais en général.

promener. Ses habitudes et sa bourse, son éducation et son économie, ne lui permettent ni de rester au lit jusqu'à midi, ni de passer deux heures à sa toilette avant le dîner. Il permet à l'homme soi-disant à la mode, qui habite le sud, de laisser flétrir la primevère, de tourner le dos à la violette, de préférer aux beautés rurales du printems le bruit et la boue des villes, et de n'arriver à la campagne que pour y voir le *memento mori* de la chute des feuilles; mais il agit en sens inverse, et je laisse au philosophe, au sage, à l'ami de la nature, le soin de prononcer entre ces deux manières de vivre.



— N° XXVII. —

LES AMUSEMENS

DU DIMANCHE AU SOIR.

Que le dimanche, dans tout pays chrétien, doive être spécialement consacré aux louanges du Créateur, c'est une vérité qu'aucun de mes lecteurs ne niera, j'espère. Le second objet de ce jour est de procurer du repos à cette classe laborieuse de la société qui travaille, pour le grand et pour le riche, pendant les six autres jours de la semaine. Il existe pourtant, en divers pays, différentes manières d'employer et de sanctifier cette fête hebdomadaire. La question est donc de savoir quelle est celle qui est la plus conforme à la religion et à la morale,

la plus propre à contribuer au bonheur de l'homme.

Sur le continent, à peine les rites religieux sont-ils terminés, que les bals et les spectacles y succèdent. Dans bien des endroits, les boutiques sont entièrement ouvertes; dans d'autres, elles ne sont fermées qu'à demi. Des baladins, des charlatans, des arracheurs de dents et des chanteurs remplissent les places publiques, et l'on y voit régner une grosse gaîté, peu convenable à la sainteté du jour. Ceux qui veulent justifier cet usage, disent qu'il a été introduit pour procurer une récréation innocente aux classes laborieuses, et qu'il est juste qu'elles aient leurs amusemens aussi bien que ceux que la naissance et la richesse a placés dans un rang supérieur. Je n'hésiterais pas à penser de même, si ces divertissemens étaient de nature à améliorer leur condition et à réformer leurs mœurs; mais, d'après la manière dont ce système est organisé, tout commentaire serait superflu, et l'erreur de ce raisonnement est évidente.

En Ecosse, au contraire, le dimanche offre une scène affairée de piété qui n'est pas sans

ostentation. On ne songe qu'à aller à l'église et à chanter des hymnes ; on ne rencontre dans les rues que des figures allongées ; toutes les servantes ont en mains leur profession de foi, c'est-à-dire une Bible, qu'elles portent comme en triomphe à leurs converticules respectifs, où l'on ne trouve pas toujours l'esprit d'une véritable religion. Tous les lieux publics sont fermés ; la danse et la musique, même dans une maison particulière, sont des péchés mortels ; le son de l'orgue même blesse une oreille presbytérienne, et la manière ordinaire de terminer la journée est de s'endormir en lisant le volume sacré, tandis que les soi-disant libéraux se livrent aux plaisirs de la table, et substituent les liqueurs spiritueuses aux exhortations spirituelles.

On ne peut blâmer les pieuses intentions de nos voisins ; on ne peut même s'empêcher de louer la rigidité du respect qu'ils ont pour le dimanche ; mais revêtir la religion de deuil, c'est agir contre ses intérêts ; c'est rendre les vérités saintes si sombres et si terribles, qu'elles perdent l'esprit de paix, de douceur et de consolation

qui les caractérise. Cet excès dans l'extérieur de la piété est même propre à lui donner l'hypocrisie pour compagne, et à introduire des plaisirs secrets et criminels au lieu des amusemens honnêtes et décens qu'on pourrait goûter en public; car le verre qu'on lève dans un cabaret a souvent conduit à plus que des peccadilles sous l'influence de Bacchus et de Vénus.

En Angleterre, les promenades et les jardins publics sont ouverts le dimanche, et invitent l'humble citoyen à aller s'y récréer. Les charmes de la musique sont ajoutés aux cérémonies religieuses. Les sons des voix et des instrumens se font entendre dans les réunions de famille; et dans les hautes classes, on donne même des concerts dans la soirée.

Feu notre vénérable monarque donna l'exemple de composer ces concerts de morceaux de musique sacrée; mais son exemple n'a pas été généralement suivi. On ne peut douter que ce qu'on appelle un *concert spirituel* ne convienne mieux à la sainteté du dimanche; et cependant je ne vois pas qu'on la profane en écoutant les notes d'Hayden ou de Mozart, l'harmonie enchante-

resse de la musique vocale italienne, ou les sons séduisans de la harpe, quoiqu'ils ne fassent pas entendre un *oratorio*, après avoir donné à la religion les heures qui lui sont spécialement consacrées. Cependant il est devenu à la mode, dans beaucoup de grandes maisons, de jouer aux cartes pendant la soirée, pour tuer le tems, et passer ainsi *l'ennuyeux dimanche*. Ces sociétés sont plus ou moins nombreuses, et l'esprit du jeu y règne plus ou moins. Quand la cupidité, la rage du jeu, l'extravagance et la médisance ne se mettent pas de la partie, peut-être n'avons-nous pas le droit de blâmer cet amusement; mais s'il en résulte des pertes ou des gains considérables, si la migraine et les regrets en sont la suite, et si l'on y passe trop de tems, ce *passe-tems* devient criminel; on peut même dire que, dans son aspect le plus innocent, il donne un mauvais exemple aux domestiques, les prive du repos auquel ils ont droit eux-mêmes le dimanche, en les obligeant à veiller jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, et leur apprendre à ne voir qu'un redoublement de fatigue dans le jour consacré par la religion.

Venons à une autre manière de passer la soirée du dimanche, manière qu'on regarde comme très-innocente. Un cercle de jeunes gens des deux sexes, dont la plupart ont fait un voyage sur le continent, se rassemble soit pour dîner, soit pour passer la soirée. La compagnie n'est pas très-nombreuse; elle est composée d'amis, et le cérémonial en est banni. Les cartes sont rejetées bien loin; on discute si la cousine Henriette touchera du piano, pendant que le reste de la société dansera des valses et des contredanses; on se décide pour la négative, et, après deux ou trois concertos de harpe, on se décide à jouer à ce qu'on appelle *de petits jeux*, de ces jeux où l'on donne des gages, qu'il faut ensuite racheter, ce qui en est le plus piquant. C'est de là que jaillit l'invisible étincelle qui peut allumer une flamme inextinguible; c'est de là que se développe le germe des plus fortes passions, comme l'humble gland destiné à devenir le monarque des forêts.

Des regards ardens, l'attouchement de la main et du pied, un teint animé, un sein palpitant, des yeux étincelans, des chuchotemens indis-

crets, une confusion muette, tout joue un rôle dangereux dans ce genre de divertissement. Une préférence qu'on a laissé apercevoir, une faiblesse qu'on a trahie, ont eu les plus sérieux résultats. Ces petits passe-tems de la société font faire beaucoup de chemin aux jeunes gens imprudens sans qu'ils s'en doutent. A l'ombre d'une question qu'on fait à la ronde à voix basse, on peut se dire bien des choses et faire naître bien des idées. Sous la sanction d'un gage à retirer, on peut jouer de malins tours; et l'innocent baiser donné à un cousin ou au compagnon de collége d'un frère, peut être le précurseur d'un attachement sérieux, et peut-être malheureux. On donne pour gages ses bagues, ses gants, ses nœuds de rubans, et il n'est pas impossible que le cœur les suive, et que la réputation même se trouve quelquefois compromise.

Et ces amusemens enfantins ne se terminent pas là. Quand la soirée est finie, l'imagination continue à travailler. Elle s'échauffe en se retraçant la scène qui vient de se passer; elle en rehausse les couleurs, elle en étend l'influence. On fait des aveux confidentiels, on forme des projets,

on bâtit des plans, d'abord idéaux, mais que la réalité peut suivre. On passe les nuits sans dormir, les jours dans une vague inquiétude; on se met à lire des romans; on commence à écrire des épîtres amoureuses. Telles sont les suites fréquentes des amusemens simples et innocens de la soirée du dimanche.

Je laisse à la candeur des jeunes gens des deux sexes, qui se livrent à ce genre de plaisir, le soin de juger si l'on doit y attacher tant d'importance. La plupart de ces jeux sont une importation étrangère; mais ils ne perdent rien de leur effet quand les acteurs qui les jouent sont Anglais. Au contraire, les cœurs de nos belles compatriotes sont plus susceptibles et plus romanesques que ceux de nos jolies et attrayantes voisines, et par conséquent ces petits jeux sont plus dangereux pour elles que pour les jeunes Françaises.

Sans faire d'autres observations sur ces différentes manières de passer le dimanche, je vais faire connaître maintenant celle adoptée par un de mes anciens amis, et le lecteur aura la liberté du choix.

Après avoir assisté avec une véritable dévo-

tion à l'office de l'église, ce dont il ne se dispense jamais, il rend des visites à celles de ses connaissances qu'une maladie ou des infirmités retiennent chez elles; va voir les gens auxquels ses avis ou sa générosité peuvent être utiles; après quoi il fait une promenade à pied ou à cheval dans quelque endroit écarté. A cinq heures et demie, il réunit dans sa bibliothèque une société d'hommes instruits et d'artistes anglais et étrangers, parmi lesquels il s'en trouve dont la situation n'est pas prospère, et dont il tâche de seconder les efforts. A six heures, le dîner est servi, et l'enjouement et l'hospitalité y président. Les domestiques peuvent aller passer la soirée où bon leur semble jusqu'à onze heures du soir; un seul en est excepté, et il a son tour le dimanche suivant. A dix heures on sert le café dans la bibliothèque, et la littérature, les arts, les sciences, les intérêts du genre humain fournissent le sujet d'une conversation amusante et instructive. Enfin on se sépare à minuit au plus tard, et chacun se retire également satisfait de soi-même et des autres.

Je ne fais la guerre à la foi ni aux principes

religieux de personne ; mais je crois qu'il faudrait porter le scrupule à l'excès pour trouver quelque chose à reprendre dans la manière dont mon ami passe la soirée du dimanche, et dans la division qu'il fait du tems de toute cette journée.



— N° XXVIII. —

LA VÉRACITÉ
ET LA TACITURNITÉ.

La véracité et la taciturnité sont les qualités favorites des Ecossais. Ils les estiment pour deux raisons : d'abord à cause de leur valeur intrinsèque; ensuite à cause de la grande utilité dont ils les trouvent pour eux-mêmes. Le Calédonien aime la vérité, parce qu'au bout du compte la vérité est ce qu'il y a de mieux et de plus facile. D'une autre part, sa véracité le met en crédit et le préserve des embarras désagréables dans lesquels tombent souvent des hommes plus entreprenans, qui risquent leur réputation par ambition de paraître spirituels ou plus grands qu'ils ne le sont réellement.

La vérité et le silence jouent alternativement leur rôle chez l'Écossais, parce que lorsque la

vérité peut être dangereuse, le silence est, sans contredit, le meilleur parti qu'on puisse prendre. Mais il a une autre propriété qui n'est pas moins précieuse : c'est une sorte de vertu négative qui prend tour à tour la forme de quelque bonne qualité effective et réelle, car il prête du bon sens à l'ignorant, des connaissances au sot, et de la bravoure au poltron.

Une preuve non équivoque de bonne éducation, c'est de savoir écouter les autres. C'est une qualité rare et brillante parmi les Français ; mais celui qui sait se taire en tire presque vanité : c'en serait une mal fondée chez les dames ; mais rien n'est plus aimable que d'accorder le silence de l'attention à la personne qui parle. Si elle est âgée, c'est presque un devoir religieux ; si elle est d'un rang supérieur au nôtre, c'est une politesse, un sacrifice pénible peut-être, mais qui n'en est pas moins nécessaire pour le maintien de la société. Si celui qui parle peut nous édifier et nous instruire, la tâche du silence est payée au centuple ; si c'est un fat ignorant, nous pouvons encore tirer une leçon utile de son bavardage ennuyeux, celle de ne pas l'imiter. Si nous faisons souffrir notre amour-propre, en

ne prenant pas le dé dans la conversation, nous gagnons du moins le tems de réfléchir sur ce qu'il peut être à propos de dire ou de ne pas dire, en pareil cas, dans une autre occasion.

Dans toute discussion, celui qui a la réplique a un grand avantage, parce que son adversaire a en quelque sorte démasqué toutes ses batteries. C'est pour cette raison que Sandy aime à attendre un peu, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il soit doublement maître de son sujet; d'abord par ce qu'il en sait lui-même, et ensuite par les erreurs qu'il reconnaît dans ce que les autres en disent.

Un jour que je me faisais couper les cheveux par un coiffeur d'Edimbourg, encore plus bavard que ne le sont ordnairement ses confrères, il me dit que, pendant le tems qu'il était à Londres, il avait trouvé le moyen d'amasser une assez bonne bourse, afin de pouvoir jouir à son aise des plaisirs de cette capitale. Muni d'une garde-robe assez bien composée, ayant une montre d'or, une bague et une lorgnette, il prit un appartement garni, y passa un mois, et fut regardé comme un homme jouissant d'une fortune indépendante. « Comment as-tu pu y réus-

sir, Mac? lui dis-je; car tu es Scandinave, et ton accent devait te trahir. — Ma foi, Monsieur, répondit-il, sachant que ma taille n'était pas imposante, et que je ne parlais pas très-bon anglais, j'avais soin de m'habiller dès le matin, et je n'ouvrais la bouche que dans les occasions indispensables. » Cette réponse me confirma dans l'opinion que j'avais déjà conçue de la prudence et de la taciturnité des Ecossais, et de la liaison intime qui existe entre ces deux qualités.

Relativement à la véracité, quand elle peut occasioner quelque danger, l'Ecossais vous regarde, sans parler, d'un air expressif que vous pouvez interpréter comme bon vous semble; ou il affecte de ne pas avoir entendu pour être dispensé de répondre; ou enfin il se retire paisiblement sans prononcer un seul mot. Le montagnard, par exemple, ne saura pas un mot d'anglais quand il craint de se compromettre; mais s'il trouve son intérêt à répondre, il s'expliquera très-couramment, quand même il devrait mettre en œuvre toutes les ressources de la pantomime pour se faire comprendre, et exposer au grand jour son ignorance en employant le genre masculin pour le féminin, comme le fait si souvent

John Bull, quand il veut parler français. Car le montagnard appelle son fusil et son sabre *elle*, aussi bien que sa maison et sa cornemuse, quoiqu'il appelle sa femme *lui*, sans doute parce qu'elle porte les culottes, pendant qu'il porte le jupon ou *kilt*. Mais, après tout, quel droit a un étranger de connaître toutes ces distinctions?

Si l'Ecossais, soit montagnard, soit habitant des basses terres, se trouve forcé à faire une réponse quand il n'entend pas bien l'affaire dont il s'agit, ou quand il craint que cette réponse ne puisse le compromettre lui ou celui qui l'emploie, car il est fidèle à l'un comme à l'autre, il vous en fera une qui vous mettra hors de garde, ou il tournera de telle sorte autour de vous, qu'il vous sera impossible de lui faire face.

Je me rappelle un montagnard qui savait à peine quelques mots d'anglais, et qui était de garde un soir à la porte d'un fort. Sa consigne était de ne laisser passer personne sans lui demander le mot d'ordre. Le major du fort se présenta, et voulut y entrer. Mac-Lachlan le connaissait fort bien, mais ses ordres étaient positifs, et, pour être plus sûr de son fait et ne pas ris-

quer de se compromettre, il lui demanda le mot d'ordre. Le major l'avait oublié, et il lui dit que, comme il devait le connaître, il fallait qu'il le laissât passer. « Je ne connais personne, » répondit Mac-Lachlan d'un ton bourru, en finissant cette courte phrase par un *ough!* qui semblait signifier : m'entendez-vous? voilà ce que j'ai à vous dire. Me prenez-vous pour un novice? » car ces particules explétives sont aussi expressives chez les montagnards qu'elles l'étaient chez les Grecs. « Mais je suis le major du fort, dit l'officier, et il faut que j'y rentre. — Je ne dis ni oui, ni non, répondit Mac-Lachlan; mais vous n'y rentrerez pas ce soir sans le mot d'ordre. » Le major fut obligé de passer la nuit dehors, et le lendemain il fut le premier à donner des éloges à la conduite du soldat.

Bien des gens trouveront dans le trait suivant la preuve d'un cerveau dérangé, moi, j'en vois une de discrétion écossaise. Lord B***, après avoir fait le tour de l'Europe, jurait en compagnie qu'il n'avait vu nulle part un sol, un jardin, un château, des fruits, des fleurs, rien, en un mot, qui fût comparable à son domaine d'Ecosse et à ce qu'il produisait. « Vous ferez du moins

une exception en faveur de la France pour le raisin, » lui dit quelqu'un d'un ton un peu goguenard. Le lord vit sur tous les visages un air de dérision qui aurait déconcerté tout autre qu'un Ecossais; mais il se remit promptement, et répondit d'un ton doux et discret : « Point du tout, Messieurs; mais je dois vous prévenir que je l'aime un peu sûr. »

Je terminerai par citer un autre exemple du silence réfléchi qui caractérise l'Ecossais; c'est une réponse que fit un seigneur écossais, qui n'existe plus, à un de ses amis qui lui rendait compte de l'ingratitude dont un tiers s'était rendu coupable envers lui. L'ami parla d'abord de la grandeur de l'injure; le pair ne laissa paraître aucune émotion. Encouragé en voyant qu'il ne montrait ni colère ni indignation, il détailla les actes d'ingratitude; le pair garda le silence. Il rendit compte des personnalités; pas un muscle de la physionomie du lord n'en fut ému. Il parla des calomnies qui avaient été répandues; point de réponse. Enfin il l'avertit des menaces qui avaient été faites contre lui, et le pair garda encore le silence, paraissant réfléchir profondément. L'ami se mit à réfléchir à son tour : Quel

serait le résultat de l'avis qu'il venait de donner? quel était le motif du silence du noble pair? Etait-ce cet esprit de vengeance qui veut recueillir toutes ses forces avant de frapper? était-ce doute, mépris, pardon, étonnement? Ce n'était rien de tout cela, c'était prudence et circonspection.

Le lord répondit enfin en soupirant; mais ce soupir annonçait moins une souffrance intérieure qu'un sentiment de pitié pour celui qui l'avait offensé : « Je ne saurais m'imaginer pourquoi cet homme est devenu mon ennemi, dit-il; car je ne me souviens pas de lui avoir jamais rendu un service. » Il ne fit aucune autre observation à ce sujet; mais il prit ses mesures pour n'avoir rien à craindre des menaces de cet individu. Cela valait sans doute mieux que de se livrer à la colère; mais, quoique je ne sois pas d'un caractère très-irritable, et tout Hermite que je suis, je crois que j'aurais eu beaucoup de peine, en pareille occasion, à conserver tant de sang-froid.

— N° XXIX. —

LE BAL

DE LADY GRIZELDA MAC-TAB.

« Que veut votre seigneurie avoir pour son dîner? » demandait un jour à lady Grizelda Mac-Tab, Jessy, son factotum femelle, en ouvrant de grands yeux, et d'un air affamé : *Porridge*, lui répondit sa maîtresse. Ce n'était pas qu'elle n'eût pu dire en très-bon anglais *un pouding de farine d'orge à l'eau;* mais, quand elle voulait montrer de la condescendance à ses inférieurs, et prendre un ton confidentiel et sans prétentions, elle préférait employer le langage de la vieille Reekie.

Ough! dit Jessy, dont le ventre répéta cette interjection d'une voix creuse; car Jessy, de même que sa maîtresse, n'avait eu, la veille, pour son dîner, qu'un œuf, du pain et de l'eau;

la seule différence étant que lady Grizelda avait une rôtie et de l'eau panée, et la suivante du pain dur et de l'eau claire, qu'elle avait bue en disant, par forme de toast : « Au diable toutes ces manières de qualité ! »

Or, il est bon que mes lecteurs sachent que cette scène se passait la veille d'un grand bal que sa seigneurie donnait à tout le beau monde d'Edimbourg, à ses innombrables cousins et cousines, sans oublier une légion d'hommes de loi, qui arrivent en pareil cas par douzaine, comme les clauses qu'on met dans un acte pour l'allonger et grossir le mémoire des frais. Lady Grizelda avait envoyé, en cette occasion importante, trois cents cartes d'invitation, et sa maison était littéralement sens dessus dessous, afin de la préparer pour une fête dont elle espérait que l'éclat se répandrait bien loin.

Depuis trois semaines elle travaillait avec ardeur à décorer ses appartemens par le moyen de festons, de guirlandes, de draperies, d'arbustes, de fleurs, etc.; et trois de ses nièces s'occupaient avec elle des mêmes soins pour que rien ne manquât à la pompe et à la splendeur du grand jour. L'argent même n'était pas épargné, quoiqu'elle

ne le lâchât qu'avec réserve et économie. Six cousins lui avaient prêté toute leur argenterie ; et un septième, qui ne possédait que ses talens, s'était chargé de peindre les parquets de la manière la plus élégante.

Ce bal, qui devait être suivi d'un souper, était une grande affaire pour lady Grizelda ; car, d'abord, on en parlait depuis long-tems, et il fallait qu'il répondît à l'attente générale ; ensuite elle avait à soutenir l'honneur de son titre et de sa noble famille, quoique ce titre ne lui fût accordé que par courtoisie, et qu'elle ne possédât qu'une pension du gouvernement. Du reste, il était vrai qu'elle était issue d'une race noble et antique, et elle ne voulait pas la déshonorer. On tira donc d'un vieux coffre six habits de livrée, dont cinq furent ajustés sur les épaules de cinq domestiques de louage ; le sixième appartenant de droit à son intendant, échanson, page et laquais, car il remplissait lui seul tous ces rôles.

André, le majordome, fut chargé de former à l'exercice les cinq recrues ; et le commandant en chef, lady Grizelda, accompagnée de ses

trois aides-de-camp femelles, passa elle-même en revue le service de la table, par le moyen de cartes qu'on y plaça et qui tenaient la place des mets et ornemens qui devaient la couvrir. Par-dessus tout, André et son premier lieutenant, valet sans condition, qui semblait assez entendu, reçurent ordre d'annoncer à haute et intelligible voix les membres de la noblesse à mesure qu'ils arriveraient, et de faire bien sonner les titres de marquis, de comte et de lord, et même les noms des simples gentilshommes qui portaient les titres de leurs terres, quand bien même ils les auraient vendues, comme les lairds de Balmagash, de Glenburnie, d'Invercraigie, etc.; car que seraient-ils sans cela?

Mais il est tems de présenter lady Grizelda à nos lecteurs. Sa seigneurie a environ cinq pieds six pouces, y compris les souliers, et la taille droite comme la hallebarde d'un sergent, et maigre comme un levrier efflanqué. Si les os des joues saillans sont, comme on le dit, des marques de haute naissance, elle a les plus hautes prétentions à cet égard. Un regard hautain annonce la vieille fille qui a méprisé notre sexe,

peut-être par esprit de représailles. Une perruque blonde, cachant ses cheveux blancs, jadis d'un roux ardent, achève son portrait.

La nuit destinée au bal arriva enfin, et un jeûne général l'avait précédée. Ses trois nièces en seraient plus lestes pour danser, les domestiques plus actifs et plus alertes; elle en aurait elle-même plus de calme et de sang-froid. L'œuf, la rôtie et l'eau panée furent donc le dîner de toute la famille, dîner qui avait été répété tant de fois pendant la semaine, que le pauvre André se sentait à peine en état de porter le joug de la servitude; Jessy n'était guère mieux, et une couple de bals semblables aurait mis sur les dents toute la maison de sa seigneurie.

A onze heures du soir des torrens de lumière annoncèrent que lady Grizelda recevait du monde, et à minuit un bataillon de porteurs de chaises amenèrent successivement les conviés.

La compagnie pouvait se diviser en trois classes : les hommes suivant une des professions savantes, les modérés, les exagérés. Le corps noir de Thémis et d'Esculape semblait menacer

la bourse et la santé ; il était fort nombreux, et se composait de parens et d'amis. Les modérés étaient les nobles de l'ancienne école, qui arrivèrent les premiers, et qui venaient pour faire une partie de whisk, voir danser leurs enfans et leurs petits-enfans, et prendre la main à une soixantaine de cousins à tous degrés qu'ils étaient sûrs de rencontrer. Les exagérés étaient les nobles et riches qui avaient voyagé, leurs *ombres*, leurs copies, leurs sycophantes, qui servaient de caricatures à ces tableaux vivans de haut ton et d'élégance. Ils arrivèrent entre une et deux heures, et ne venaient que pour faire une valse et jeter un coup d'œil de protection sur leurs connaissances. La tête de leurs femmes était écrasée sous un château de tresses de cheveux, de peignes, de croissans, de plumes, fleurs, etc., de sorte que les petites femmes disparaissaient sous cette profusion d'ornemens, tandis que celles qui étaient plus matérielles ressemblaient à des éléphans chargés d'une tour.

Lorsque toute la compagnie fut arrivée, ces dames à haute coiffure auraient pu rappeler la tour de Babel ; car la confusion des langues ré-

gnait dans les splendides appartemens de lady Grizelda ; l'écossais, parlé dans toute sa pureté naturelle par les antiques des deux sexes ; l'anglais, débité avec affectation par les exagérés ; un jargon, composé de ces deux langues, employé par les sottes caricatures qui voulaient les imiter ; et des lambeaux de français et d'italien, bégayés par des fats et des merveilleuses. On y remarquait pourtant aussi un grand nombre de beautés modestes, à taille bien prise, à sourire attrayant.

Nulle part on n'aurait pu trouver plus d'agilité que n'en déployait les jeunes danseurs des deux sexes. Ici on voyait des yeux brillans comme le soleil, un teint animé, des tresses de cheveux noirs ou châtains qui semblaient des chaînes formées par les amours, aurores boréales séduisantes au delà de toute expression ; là on admirait de grands yeux bleus pleins de douceur, des cheveux blonds ou cendrés, et cette fraîcheur de teint qui annonce au cœur qu'il n'a pas besoin de chercher plus loin le bonheur. Ailleurs on voyait les teintes de Flore en novembre, c'est-à-dire sur son déclin ; des fleurs plus qu'é-

panouies, faisant tapisserie le long des murailles, que nul œil ne cherchait, vers lesquelles la main de l'hymen ne s'étendait pas; dont les lèvres étaient ornées d'un sourire forcé, et qui, tourmentées du désir de danser, acceptaient avec empressement et reconnaissance la main du vieil avocat, du jeune clerc de procureur, ou d'un cousin sacrifiant aux convenances.

Et les spectateurs, les critiques, les connaisseurs, les amateurs! On les voyait rangés en file, la lorgnette en main, dirigeant leurs regards sur une jambe fine, un cou d'ivoire, des épaules d'albâtre. Quelle épreuve pour les belles Calédoniennes! Celle qui n'est jamais sortie de son pays est l'enfant de la nature; c'est la Terpsichore du reel. Celle qui a voyagé consulte l'art davantage; ses attitudes, ses pas, ses regards sont étudiés, et la valse est son triomphe; tandis que les modérées se contentent de figurer modestement dans une contredanse.

On annonce le souper; nouveau tumulte. Tous les yeux sont à l'ouvrage; chacun cherche celle près de qui il voudrait se placer à table; c'est un moment de crainte, d'espérance, d'in-

quiétude, de doute et de plaisir. Le souper était excellent, et digne des convives auxquels il était offert. Les vins étaient de première qualité, et lady Grizelda n'avait pas la manie vulgaire de trop presser pour qu'on en bût. Elle fit même une grimace involontaire lorsqu'un des convives, après avoir bu un verre de Champagne, dit que c'était du *revenez-y*. On se sépara au point du jour, chacun étant enchanté de la politesse hospitalière de la maîtresse de la maison, qui avait dépensé six mois de son revenu pour donner à ses amis quelques heures de plaisir, et satisfaire sa vanité. La fête ne fut pas même sans effet; car, là commencèrent certaines liaisons qui se terminèrent les unes par le mariage, les autres autrement.

« Allez vous coucher, mes enfans, » dit lady Grizelda, après le départ de toute la compagnie, à ses cohortes prétoriennes, en leur distribuant un verre de vin, mesuré avec économie. Ses troupes se retirèrent, l'esprit soulagé d'un grand poids, et l'estomac n'ayant à en supporter qu'un fort petit. Alors sa seigneurie et ses trois nièces se chargèrent elles-mêmes d'éteindre les

lampes, ramassèrent les bouts de bougies, reversèrent de l'une dans l'autre ce qui restait dans les carafes à vin, et enfermèrent soigneusement dans un grand buffet tout ce qui avait échappé à l'appétit des convives. La semaine suivante fut favorable aux cousins de campagne, qui ne manquèrent pas de venir demander des nouvelles de la santé de leur cousine, et qu'elle invita à dîner. Mais le carnaval fut court, et un long carême y succéda.

Eh bien! ce fut une heureuse nuit, une fête splendide. Beaucoup de mes lecteurs accuseront lady Grizelda d'avoir cédé à une vanité extravagante. Et cependant quelle différence entre elle et la dame de Londres, qui donne de semblables fêtes! Lady Grizelda Mac-Tab peut songer, avec satisfaction, qu'elle a témoigné sa reconnaissance aux nombreux amis qui la reçoivent chez eux pendant tout le cours de l'année; qu'on citera son bal et son souper comme lui faisant honneur, et cependant qu'elle n'a fait tort ni à elle-même ni à personne; car elle n'a rien pris à crédit; et une abstinence prolongée, jointe à quelques mois passés chez ses

amis, rétabliront l'équilibre dans ses finances. Au contraire, lady Squander, dans Portman-Square, se ruine par toutes les fêtes qu'elle donne successivement; contracte des dettes de tous les côtés; perd sa santé, et finira par passer sur le continent, en laissant à ses créanciers le soin de payer les violons sans avoir dansé. Il y a peut-être folie des deux côtés; mais celle de l'Ecossaise est la plus pardonnable.



— N° XXX. —

DISCRÉTION ÉCOSSAISE.

Parmi les vertus du Calédonien, il en est une qui est presque négative, puisqu'elle a pour base l'intérêt personnel et l'amour-propre, mais qui évite, à celui qui la possède, beaucoup d'embarras, de difficultés et de dépenses : c'est la discrétion; nom qu'il ne faut pourtant pas prendre dans le sens littéral, car, de la manière dont l'Ecossais l'entend, cette vertu ne consiste pas uniquement à savoir garder un secret fidèlement, et user de la prospérité avec modération, et l'on emploie ce terme dans une infinité d'autres circonstances.

Le mot *discrétion* emporte avec lui, en Ecosse, une idée de prudence, et même de quelque chose de plus que la prudence. Par exemple, on recommandera à une jeune fille un jeune homme

pour amant, parce que c'est un garçon *discret.* On ne veut pas dire qu'elle peut avoir toute confiance en lui, et ne pas le traiter avec trop de sévérité, parce qu'il saura garder le secret; la Calédonienne est elle-même trop *discrète* pour agir ainsi. On lui tient ce langage, parce qu'on croit qu'un garçon *discret* fera un mari *discret*, et qui saura bien conduire ses affaires. Il aura de la *discrétion* en tout ce qui pourra concerner leurs intérêts communs. S'ils ont quelque différend dans l'intérieur de leur ménage, il sera assez *discret* pour que le bruit ne s'en répande pas au dehors. S'il a quelque erreur à se reprocher, il y mettra trop de *discrétion* pour que sa femme puisse l'apprendre, et le cœur ne peut s'affliger de ce que l'œil n'aperçoit pas, ou, comme le disent les Italiens : *Peccato celato è mezzo perdonato.*

Sandy et sa femme sont des êtres fragiles, comme tous les hommes; mais ils sont trop *discrets* pour le laisser voir à leurs voisins, et ils se gardent bien d'afficher leurs folies, comme le font les gens du beau monde en Angleterre et en Irlande. En général, ils sont heureux et contens en ménage; mais s'il arrive qu'ils ne

le soient pas, eh bien, comme disent les enfans, ils font croire qu'ils le sont.

Le Calédonien est ami de la bouteille, quoique avec modération, et, s'il le pouvait, il aimerait à donner et à recevoir un bon dîner; mais il est trop *discret* pour se mettre dans l'embarras comme nos gens à la mode. S'il dîne à la taverne avec des amis, il se retire *discrètement*, sans se disputer à qui paiera l'*écot*, comme Pat a quelquefois l'*indiscrétion* de le faire. Il est trop raisonnable pour chercher querelle à personne à ce sujet; trop *discret* pour courir après un constable pour le battre, et trop prudent pour mettre un constable à ses trousses. Il a trop de modération pour boire au point de servir de risée aux autres, et trop d'honnêteté pour vouloir payer son dîner avec des coups de bâton, ce qui arrive encore de tems en tems à Pat.

Le mot de *discrétion* s'applique même à sa loyauté, car il est trop *discret* pour exposer l'honneur de son paps. Dans quelque contrée qu'il se trouve, il ne voudrait ni déshonorer la Calédonie, ni manquer à ce qu'il se doit à lui-même, pour rien au monde. Il est rare que

Sandy fasse rire à ses dépens, ou, si cela arrive, c'est qu'il y trouve son intérêt. Le Gallais, le lourdaud campagnard des provinces d'Angleterre, étalent à Londres leur ignorance; mais lorsque Sandy laisse entrevoir celle qu'il affecte, c'est pour en retirer quelque avantage; s'il montre de la simplicité, c'est parce qu'il sait qu'elle lui sera utile; et tout cela est le fruit de sa *discrétion.*

L'amour que Sandy a pour son pays le rend quelquefois muet, de peur de le déshonorer par ce qu'il pourrait dire ou par son accent; mais il se dédommage de ce silence en écoutant et en observant avec soin; ce dont il sait ensuite faire son profit, soit pour son avantage personnel, soit pour l'honneur de son pays natal. S'il donne des éloges, il ne les épargne pas, car alors il ne court aucun risque; mais s'il blâme, s'il raille, il y mettra beaucoup de *discrétion.* Il en sera de même s'il donne un avis, car c'est en ce cas surtout qu'elle est nécessaire, et il ne s'avancera jamais sur ce terrain glissant sans être sûr d'y trouver un éloge ou une récompense.

La *discrétion* de Sandy fait qu'il se livre ra-

rement à la satire. Il a plus d'aplomb que de légèreté, et il a le bon sens de savoir que *l'esprit n'est qu'une plume*. Il a assez de jugement pour comprendre qu'un railleur n'a que peu d'amis et ne mérite peut-être pas d'en avoir; car, dans sa rage de persifler les autres, pour faire briller son esprit, il n'épargne ni amis, ni ennemis.

C'est encore sa *discrétion* qui fait qu'il *sonde* toujours le terrain avant de hasarder une opinion, ou de parler d'un sujet sur lequel les avis peuvent différer dans une compagnie nombreuse. Il a tant de prudence, tant de tranquillité, tant de sang-froid, tant de modestie dans ses remarques, que, s'il voyait votre maison en feu, il *soupçonnerait* fortement qu'il se trouvait dans l'édifice quelques matériaux combustibles. Si quelqu'un, en compagnie, se conduit en vrai fou, et dit des choses offensantes pour tout ce qui l'entoure, Sandy se bornera encore à *soupçonner* que l'orateur commet quelque méprise.

Cette *discrétion* ne doit pas sa naissance à la timidité, mais à la circonspection; car un bon général évite toujours d'être pris par surprise. Sandy a la main et le cœur ouverts; mais quoi

que vous lui demandiez, il prend toujours le tems de réfléchir avant de vous répondre; et comme l'Ecossais est doué de seconde vue, il aime à avoir le loisir de faire une seconde réflexion.

Il est bien rare, ou plutôt il n'arrive jamais que Sandy se montre sévère à l'égard d'un de ses compatriotes; et c'est plutôt par crainte d'insulter l'Ecosse que par égards pour celui qu'il ménage. D'ailleurs ce serait manquer de *discrétion;* car tourner un Ecossais en ridicule, ce serait presque mettre le feu à sa propre maison, et le trait qu'il aurait *indiscrètement* lâché pourrait retomber sur lui-même. D'ailleurs une telle attaque serait pour lui contre nature, car il prend à ses concitoyens autant d'intérêt qu'à lui-même. Néanmoins, quand il entend d'autres personnes se donner cette liberté, quand il voit que le courant est trop fort pour qu'il lui soit possible de soutenir son frère sur l'eau, ce qu'il désire par-dessus tout, il se charge lui-même de l'y enfoncer, afin d'y mettre plus de ménagement qu'un étranger.

— N° XXXI. —

UN FAT EN ÉCOSSE.

J'AI tant de partialité pour l'Ecosse, que *je lis* toujours avec grand plaisir le plus humble tribut d'éloges qui lui est rendu. Une couple de lettres relatives à ce sujet m'étant tombées, par hasard, entre les mains, je vais les communiquer à mes lecteurs, afin qu'ils puissent partager tous les plaisirs que goûta un jeune fat, échappé au tapage et à la boue de Cheapside, en arrivant sur la terre des bruyères.

PREMIÈRE LETTRE DE PIERRE PRIG,
Commis-voyageur de la maison Clumph et comp. de Londres,
A son ami John Lump.

« MON CHER JOHN,

» Quelle supériorité les voyages ne donnent-ils pas à un homme sur les autres! Un sot, qui

reste planté comme un piquet derrière son comptoir, n'a aucune chance d'agrandir son esprit; tandis que le commis-voyageur, en secouant la poussière de Londres, se débarrasse de tous ses préjugés et devient citoyen, non d'une ville, mais de l'univers. Jamais je n'ai été si bien convaincu de cette vérité qu'après avoir séjourné quelques jours dans la métropole de la Calédonie, cet *emporium* des sciences, ce grand marché du Nord, comme nous l'appelons. Vous autres, cockneys de Londres *, qui n'avez jamais quitté cette ville, comme vous connaissez peu l'Ecossais! Vous le croyez lourd, gauche, sans éducation, rusé; il n'est rien de tout cela. Vous vous imaginez que le marchand d'Aberdeen est un gaillard malin, astucieux, adroit, intéressé; vous vous trompez encore. Il peut avoir dans sa composition quelque chose de tous ces ingrédiens, mais, au bout du compte, il est précisément aussi honnête que nous le sommes, et l'on peut traiter avec lui plus facilement et plus agréablement. — Mais ce n'est pas ce dont il s'agit; au diable la boutique!

* Cockney de Londres est la même chose que badaud de Paris.

» En arrivant sur les frontières d'Ecosse, j'avais la tête remplie de préjugés, et j'étais bien résolu à persifler Sandy de toutes manières, afin de lui faire sentir la supériorité prononcée que nous avons sur lui. Comme mon cœur et ma raison me reprochent cette indigne pensée! Leur bonté hospitalière s'est complètement vengée de moi à cet égard.

» Le premier son sauvage qui assaillit mes oreilles fut *come ben* *. Cette familiarité me déplut, et je pris la liberté de faire observer que je n'aimais pas les sobriquets, et que je ne me nommais ni *ben*, ni *diek*. La chambrière ouvrit de grands yeux; c'était une jolie fille, et elle rougit avec une modestie qui m'enchanta. — J'espère que je ne vous ai pas offensé, Monsieur, dit-elle toujours en écossais; voulez-vous vous approcher du feu? — Non, ma chère, répondis-je; comment pourrai-je y résister? Un excellent feu de charbon d'un côté, et celui de vos grands yeux noirs de l'autre. — Que voulez-vous? me demanda-t-elle. — Je ne sais que vous répondre,

* Ces deux mots sont une invitation à quitter le vestibule d'une maison pour entrer dans une salle de l'intérieur.

répliquai-je ; je ne puis avoir de volonté près d'une si charmante créature. — *Tut! tut!* s'écria-t-elle ; je n'ai pas le tems de vous écouter ; vous parlez trop bon anglais pour moi ; je vais vous envoyer ma maîtresse. » La maîtresse vint ; et, au lieu d'une aubergiste, je vis une véritable dame, s'il en fut jamais, et elle me traita avec tant de respect et d'attention, que je me trouvais déjà à demi réconcilié avec l'Ecosse.

» Je résolus, par plaisanterie, d'avoir un dîner tout-à-fait écossais, et je demandai une tête de mouton et un *haggis* *, afin de connaître les manières du pays autant que possible, laissant le troisième plat au choix de mon hôtesse. La tête de mouton arriva ; mais imaginez-vous, John, qu'elle était grillée et entourée de navets, de sorte qu'elle avait l'air d'une tête de nègre entourée de boules de neige. Ma foi, le dégoût l'emporta sur mon savoir-vivre, et je criai, en jurant, qu'on me débarrassât d'un tel monstre. — Oh! oh! dit la gentille chambrière ; vous n'aimez pas la tête de mouton! Peut-être en

* Espèce de hachis.

avez-vous une tous les jours chez vous. — Diablement malin, pensai-je.

» Elle m'apporta alors un plat d'excellent poisson et une bouteille de vin de Porto, aussi bon que celui qui est dans la cave du lord-maire de Londres. Cela me mit plus à mon aise, et je regardai avec plus d'attention la jolie Jeannie qui m'avait donné dans l'œil. Je n'avais encore considéré que sa figure, et, en descendant par gradation, je vis qu'elle avait les pieds nus. Cette vue me donna des nausées ; mais, comme j'avais pris la résolution de m'armer de patience et de me rendre agréable aux naturels du pays, je lui dis, en souriant : « Il me semble, la belle, que vous avez mis les bas du jour de votre naissance? — Et je crois, répliqua-t-elle sur le même ton, que vous avez mis votre corset de bal? » Faisant allusion à mon corset à la Cumberland. « Oh! oh! pensai-je, la raillerie ne me réussira pas ici. » Et je changeai de ton.

» Vint alors le *haggis*. O Jupiter! quelle horreur. Il ressemblait au sac gonflé d'une cornemuse ; et quand j'y fis entrer le couteau, il en sortit un tel déluge d'abominations, que je sentis mon cœur se soulever. Je me hâtai de le

faire disparaître; et l'on y substitua un poulet bouilli, que je trouvai là là, beaucoup trop cuit. Je finis ma bouteille de vin, et, ayant fait seller et brider mon cheval, je me remis en route, après avoir payé un écot fort modéré.

» Eh bien, me dis-je à moi-même en partant, les premières impressions sont favorables; je n'ai encore fait que quelques milles en Ecosse, et j'y trouve un bon traitement, des prix raisonnables et de jolies filles; il est possible de vivre dans un pareil pays.

» En arrivant à Edimbourg, je pris un appartement garni, et je me mis en pension chez une veuve Mac-Clarty, dans la nouvelle ville, qui est infiniment au dessus de Bath. Je la pris d'abord pour une pauvre femme mal à son aise; mais quelle fut ma surprise en voyant qu'elle avait une vaisselle d'argent, comme si elle eût été une duchesse, et portant les armoiries de la famille Mac-Clarty; du linge de table de quoi remplir une boutique de mercier, et une Bible, la plus magnifique que j'aie vue de ma vie, et qu'elle aime beaucoup à citer, soit dit en passant! Tout son mobilier est fort propre, et elle a une bonne bibliothèque. Elle dit que, vivant

seule, elle prend des locataires pour avoir de la compagnie, mais voilà tout, mon garçon; car c'est une digne et respectable femme.

» A table, je m'attendais à faire sensation, car j'avais pour toute compagnie notre hôtesse, deux ministres et deux étudians, l'un en droit, l'autre en médecine; mais à peine me laissaient-ils le tems de placer un mot dans la conversation. J'avais commencé à parler de l'état politique de l'Europe, quand le plus âgé des deux ministres, qui, par ses connaissances, pourrait être ministre d'état, fit feu de toutes ses batteries, et me renversa comme mort, ou du moins me rendit muet. Il sait l'histoire, comme je sais les prix courans, et il connaît le continent comme vous connaissez le comptoir de M. Clumph, quoiqu'il ait l'air gauche, et un costume misérable. Le plus jeune citait tous les auteurs anglais, en vers ou en prose, avec une facilité qui m'étonnait; mais son accent barbare prouvait qu'il n'avait jamais passé les frontières. L'étudiant en droit semblait ne vouloir parler que de grec, de latin, des mathématiques, des arts et des sciences; mais l'apprenti médecin, né en Irlande, était aussi gai et aussi léger que

vous et moi, et, voyant que je faisais une assez pauvre figure dans cette société, il me prit sous ses ailes, pour m'apprendre comme on peut vivre à Edimbourg. C'est une ville rare pour les sciences, comme je pourrai vous le démontrer une autre fois. En attendant, je suis, mon cher John, votre affectionné

» PIERRE PRIG. »

SECONDE LETTRE.

« MON CHER JOHN,

» J'apprends chaque jour à mieux connaître les Ecossais, et chaque jour ils font des progrès dans mon estime; ce que j'attribue à ce que mes vues s'agrandissent et deviennent plus libérales. Le docteur en herbe m'a fait voir tout Edimbourg, et m'a procuré des connaissances dans le grand monde et dans les classes inférieures, car vous croirez aisément que la population y est mélangée comme partout. Mais, me croirez-vous, quand je vous dirai que j'ai déjeuné chez un savant docteur, au premier étage d'une maison en descendant du ciel, et que, le même jour, j'ai soupé et dansé des reels dans la même

maison, sept étages au dessous du docteur? Quel déjeûner, John; du thé, du café, des œufs, du jambon, du poisson, du miel, des marmelades, du gibier froid, des fruits secs, du pain de cent espèces différentes! Je crois qu'il faudrait être bien difficile pour ne pas se contenter d'un pareil déjeûner, accompagné d'un accueil cordial.

» Au bal, je m'attendais à fixer sur moi *tous* les yeux; mais je vis bientôt que je n'y brillais pas plus que dans une conversation scientifique, car chacun sait danser, comme chacun sait lire. On s'instruit à si bon marché dans cette métropole d'Ecosse, qu'il n'est pas étonnant qu'on l'appelle l'*Athènes moderne*. On y trouve de l'instruction à tout prix. A propos, en parlant d'Athènes, je vous dirai que je n'ai pas rencontré un seul *Grec* en Ecosse; peut-être n'y a-t-il pas de pigeons à y plumer. Mais, pour en revenir à la danse, l'Ecossaise est tout ame en dansant. Quelle agilité! quels pas! quelle fidélité à la mesure! C'est admirable, en vérité. Entre nous, j'ai pris un maître à danser qui me donne des leçons particulières, et vous pouvez compter qu'à mon retour je serai le phénix de

notre club. Les maîtres à danser donnent des bals le soir, et, pour une bagatelle, vous pouvez y voir danser aussi bien que sur le théâtre. On y a ce qu'on appelle *la haute danse*, qui est inimitable.

» Mais ce qui est le plus intéressant, c'est le caractère de maternité qui semble imprimé sur les dames écossaises d'une manière toute particulière. On voit de vieilles grands-mères et des mamans d'un certain âge amener leurs enfans au bal par demi-douzaines. Le regard de tendresse, d'intérêt, d'inquiétude, de désir qu'ils réussissent fait honneur au cœur de toutes les femmes, et prouve qu'elles en ont un. Vous voyez même les maris et les femmes se jeter un coup d'œil d'intelligence, comme pour se féliciter mutuellement des succès qu'obtiennent leurs enfans.

» A propos, les Ecossaises appellent leurs maris *mon homme;* ce qui vous fera rire, vous autres nigauds du sud; mais permettez-moi de vous dire qu'il y a dans cette expression quelque chose de tendre, de convenable, qui marque la possession, et je connais, à Londres, bien des maris qui ne méritent, dans aucun sens,

qu'on l'emploie pour eux. Heureux le mari qui est pour sa femme *mon homme!* c'est un noble titre.

» Du bal, passons au spectacle; la salle est fort belle, mais elle est peu fréquentée. Je m'imaginais que la canaille devait y être d'une tranquillité exemplaire, mais je me trompais; les dieux * y sont aussi bruyans qu'à Londres.

» Quant aux professions savantes, on *vous* fabrique ici une grosse de docteurs en une matinée. J'ai été voir cette cérémonie, et j'en ai vu de toutes les nations et de toutes les couleurs. Il faut qu'ils aient inventé quelque machine pour leur donner la science infuse en un moment. Il y en avait une telle quantité, que je crus, en les voyant passer pour se présenter à l'examen, que la file ne finirait jamais. Que Dieu prenne en pitié les pauvres malades, et les malheureux plaideurs! Il y a des cours de législation, de médecine, de chimie, de théologie, en un mot, de toutes les sciences possibles. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il existe dans la chaire du professeur une sorte de vertu

* Les spectateurs placés au paradis.

qui fait que celui qui la remplit ne peut manquer d'être savant, car du moment qu'il s'y est assis, on l'appelle toujours *le savant professeur.* Cette chaire, de même que la science, est même une sorte de domaine substitué, car on la voit souvent passer régulièrement du père au fils. Comment tout cela peut-il se faire? Peut-être y a-t-il quelque qualité secrète attachée au vieux bonnet doctoral qu'on met sur la tête du candidat lors de sa réception; et si l'on peut ainsi mettre une vieille tête sur de jeunes épaules, c'est un miracle du génie.

» Les étudians écossais travaillent comme des chevaux de charrue; mais les autres, Anglais, Gallais, Irlandais, Américains, etc., etc., ne songent qu'à se réjouir; de sorte qu'il faut qu'ils aient le don d'inspiration, s'ils passent avant les premiers, ce qui arrive pourtant quelquefois. Mon ami l'étudiant me dit pourtant que la mode a beaucoup d'influence en médecine; de sorte que, pour réussir, il ne faut qu'avoir un peu de confiance en soi-même. Je voudrais presque que mes parens m'eussent fait étudier la médecine au lieu de me planter derrière un comptoir; car je sais que j'ai des manières pré-

venantes, et l'on m'assure que c'est la grande moitié de ce qu'il faut à un médecin.

» Mon hôtesse est une excellente femme. Elle m'a présenté à un procureur qui demeure au même étage qu'elle, ou, comme on le dit en Ecosse, *sur le même palier*. M. Muckleweim voulut me faire voir sa maison de campagne, son jardin et son parc; mais, à mon grand désappointement, son jardin ne contenait que quelques planches de *kails* *, et son parc consistait en deux acres de prairie, sans un seul arbre. Quant à la maison, elle était bien meublée, et il y avait une bibliothèque et une cave dignes d'un lord. Je jetai un coup d'œil sur l'une, mais il me fit examiner l'autre plus à fond; de sorte que, en sortant de chez lui, j'étais à peu près ce que les Ecossais appellent *fou* **.

» Après le souper, il me fit boire un breuvage délectable, qu'on appelle *plotty* ***, et qui est fort bien nommé, car il complote contre le cerveau. Ce fut ce qui m'acheva.

» Le lendemain matin, j'eus une petite mor-

* Espèce de chou.

** A demi-ivre.

*** Espèce de punch au genièvre.

tification. J'avais emprunté, d'un jeune officier, un costume complet de montagnard, et je m'en étais revêtu, espérant donner dans l'œil d'une nièce de mon hôtesse, brunette fort gentille, qui était arrivée chez sa tante depuis quelques jours. Mais dès qu'elle m'aperçut, elle partit d'un grand éclat de rire, et un étranger, présent à cette scène, me dit en souriant : « N'est pas montagnard qui veut. »

» A cette petite malencontre près, je suis toujours accablé d'attentions hospitalières, et ma mémoire paiera un tribut de reconnaissance à Edimbourg toutes les fois que je songerai à cette ville. Mais l'heure de la poste approche, et il faut que je finisse ma lettre.

» Adieu donc, et croyez-moi toujours

» *Votre affectionné*

» PIERRE PRIG.

» *P. S.* Ayez bien soin de ma levrette, et n'oubliez pas de payer ma souscription au *club*. »

— N° XXXII. —

MINUIT.

Belvidéra n'a jamais dit à Jaffier : « *Souvenez-vous de minuit!* » d'un ton plus passionné que la jeune Ecossaise qui engage son amant à ne pas oublier cette heure le 31 décembre.

A minuit, le cercle des mois de l'année précédente est accompli, et une nouvelle ère commence. Le moraliste fait des réflexions sur ce fragment de siècle qui vient de s'écouler, et il le compare au sable de sa vie, qui tire aussi à sa fin. Combien de fois le soleil s'est-il levé et couché pour lui! combien de saisons lui ont vu faire le voyage de la vie! combien d'étés et d'hivers ont sillonné son front, flétri ses joues, et argenté ses cheveux! combien ses forces physiques et morales ont-elles décliné! combien d'avantages qu'il possédait ont disparu sans laisser aucune trace!

Les jeunes gens, quel que soit leur luxe, qui viennent seulement de lancer en mer leur petite barque, et dont le printems pousse à peine ses premiers boutons, ne jettent pas leurs regards en arrière, mais vivent dans l'attente de longues années de plaisirs. Le tems ne leur paraît marcher qu'en boitant; la faux dont il est armé leur semble une béquille, et ils croient que le sable de l'horloge qu'il tient en main ne s'écoulera jamais. Dans l'ardeur de leur impatience, ils s'atteleraient volontiers au char du soleil pour le faire marcher plus vite.

Le 31 décembre, chaque famille, à laquelle se joignent quelques amis particuliers et des parens nombreux (car l'arbre généalogique n'étend nulle part ses rameaux plus loin qu'en Ecosse), se rassemble pour souper. Onze heures sonnent; la gaîté circule avec la coupe; l'œil de la vigilance devient moins sévère; c'est la fleur dont le calice se ferme aux approches de la nuit. L'heure suivante va appeler de nouveaux gages d'amour et d'amitié, de nouvelles assurances de respect et de dévouement.

C'est un moment d'inquiétude pour bien des jeunes cœurs, dont les battemens, semblables

au mouvement d'une montre, marquent les instans qui s'écoulent, et passent alternativement de la crainte à l'espérance ; car il est possible qu'un intrus vienne s'emparer de cette offrande d'affection qu'on voudrait réserver pour l'objet qu'on préfère.

C'est un moment de jouissance pour le convive jovial, qui se lève de tout cœur pour embrasser ses amis à la ronde, et pour le père de famille qui sent son pouls s'accélérer en recevant les embrassemens de ses enfans et en leur donnant sa bénédiction.

C'est un moment d'heureux souvenir pour la tendre épouse qui, l'œil humide, et pourtant le sourire sur les lèvres, reçoit le baiser de son mari d'un air moitié religieux, moitié voluptueux : et la bonne mère ne sent pas moins le prix de celui que lui donnent des enfans affectueux.

L'imagination a consulté la gaîté pour veiller aux intérêts du cœur, et pour jouer des tours innocens capables d'exciter l'enjouement. On place un cousin campagnard près d'une vieille tante qui, depuis bien des années, n'a pas reçu l'hommage du baiser du jour de l'an, et le maî-

tre d'école à côté d'une vieille fille qui, sans cela, n'aurait rien à espérer; tandis que, de l'autre côté de la table, de jeunes filles font jouer l'artillerie de leurs yeux. La tante Marguerite et la cousine Tibby s'en sont fort bien aperçues en se mettant à table; elles ont essayé de changer de place; mais les jeunes espiègles s'arrangent si bien, qu'elles ne peuvent avoir pour voisins que ceux qui leur ont été destinés. Minuit sonne, il n'y a pas moyen de reculer, et le baiser donné aux deux vieilles est le signal d'un redoublement de gaîté

Mais les baisers les plus délicieux doivent se recevoir avec une retenue modeste, et il faut savoir supporter de bonne grâce les petites mortifications. Quelquefois une beauté maligne se lève de table quelques secondes avant minuit, et cherche quelque prétexte pour s'avancer vers la porte, le sein doublement agité par la crainte que celui qu'elle attend n'arrive pas à point nommé, et par l'inquiétude qu'on ne s'aperçoive qu'elle a désiré en recevoir le premier baiser du jour de l'an.

Comme on ne doit jamais oublier les humbles annales du pauvre, transportons-nous en

idée à la porte de la maison ; nous y trouverons Jenny ou Peggy, attendant celui qui est l'objet de leur préférence, et prêtes à recevoir et à accorder, discrètement et sans bruit, les prémices du jour de l'an. Si, au lieu de Jemmy ou de John, c'est un maître qui arrive, elles seront flattées du baiser qu'elles pourront en recevoir, mais leur cœur sera moins satisfait. Soyez exact à l'heure, est alors la devise nationale, *et* quiconque viole sa promesse est une nymphe sans foi, ou un berger indifférent.

Les délais sont dangereux en amour, et la moindre méprise peut être fatale en cette joyeuse occasion. Quel chagrin pour la pauvre fille dont le cœur est l'asile de la sincérité, et qui ne voit pas arriver son amant en ce moment critique! Quel accablement succède à la joie qui l'animait! Comme le feu de ses yeux s'éteint tout à coup! comme tous ses traits annoncent l'espérance déçue! comme son affection est blessée par cette violation de promesse! Puisse l'amour préserver d'une pareille épreuve les fils et filles de la Calédonie!

Et vous, stoïciens glacés! vous, ames engourdies par l'apathie! vous qui n'êtes sensibles

qu'à la distance que le hasard peut avoir mise entre vous et vos semblables, que votre présence ne rembrunisse pas l'horizon des Scandinaves pendant cette époque de plaisir et de gaîté. La retraite de votre cabinet et la lueur pâle de votre lampe conviennent mieux à vos sombres habitudes que le séjour de l'enjouement et de l'innocence.

Mais vous, joyeux garçons, jeunes filles pleines de vivacité, enfans des montagnes ou habitans des plaines! vous qui foulez aux pieds la bruyère, et qui faites des bouquets des plus belles fleurs des champs, puissiez-vous recevoir le premier baiser du jour de l'an de celui ou de celle qui tient le premier rang dans votre affection, ou le lui accorder! Qu'aucun oubli, qu'aucune méprise ne puisse ternir l'éclat de vos yeux, et appeler sur vos joues plus de couleurs que la nature ne leur en a données! Puissent les ténèbres de minuit briller pour vous de plus d'éclat que les rayons du soleil levant! puissent vos plaisirs être toujours accompagnés d'innocence! puisse la joie qui préside au commencement d'une année n'être que l'heureux présage d'un grand nombre d'autres aussi joyeuses! puisse

la jeunesse avoir toujours droit à la tendresse, et la vieillesse au respect! puissent le myrte de Vénus et la vigne de Bacchus s'entrelacer avec cette économie de plaisir que prescrivent la sagesse et la modération! et, pendant que vous répandez des fleurs sur le sentier de la vie qui s'ouvre devant vous, puissiez-vous en recueillir, pour profit, la paix, l'abondance, l'harmonie, le plaisir et le bonheur!



— N° XXXIII. —

HOGMANY,

OU

LA MATINÉE DU PREMIER JOUR DE L'AN.

Dans aucune partie habitable du globe la nouvelle année n'est reçue avec plus de gaîté qu'en Ecosse. C'est l'époque du triomphe de l'enjouement et de la liberté; mais cette liberté ne ressemble nullement à celle du carnaval, et ce n'est pas sous le masque qu'on en jouit. La joie se montre franchement et sans déguisement sur tous les visages; la main de l'amitié s'ouvre partout comme le cœur; les traits les plus graves se relâchent; le ton le plus roide et les manières les plus empesées prennent du pliant et du moelleux; le maître exigeant et le serviteur soumis se rapprochent l'un de l'autre, le premier se

baissant et le second se levant, pour se placer sous le niveau de l'égalité, et prendre le plus beau titre de l'humanité, celui d'hommes, semblables les uns aux autres, enfans de la même famille, et composant les différens anneaux d'une grande chaîne.

Plaçons-nous un instant dans la capitale de la Calédonie, et nous y verrons la copie la plus exacte des saturnales romaines, tout ce qui en reste aujourd'hui. Une gaîté libre et honnête règne partout, et le fidèle serviteur à qui son maître demande, comme Horace, *Davus ne?* peut lui répondre en toute sûreté de conscience: *Ita Davus, amicum mancipium domino et frugi;* car il n'est nulle part mieux caractérisé par l'attachement et la frugalité, et ces qualités ne l'abandonnent même pas quand il sert des étrangers hors de son pays.

Le jour de fête dont je parle s'appelle *Hogmany*, terme qui a été expliqué de plusieurs manières, toutes faisant honneur à la piété et à l'hospitalité des Ecossais. L'homme religieux le considère comme l'octave du jour de Noël, comme l'anniversaire de l'ère nouvelle qui date de notre rédemption, qui consacre l'époque où

Dieu a bien voulu se revêtir de la faible humanité, et il prétend que ce mot est une corruption des mots français : *l'homme est né*. D'autres personnes en trouvent l'origine dans les mots : *l'an est né;* et il en est aussi qui en tirent l'étymologie du latin : *hoc mane : cette matinée;* la matinée par excellence; celle qu'on voit arriver avec joie et reconnaissance, parce qu'elle semble nous promettre une nouvelle année; celle qui nous inspire des vœux sincères pour le bonheur de tout ce qui nous est cher, de tout ce qui nous approche. Si un Ecossais rencontre, dans la matinée du 1er janvier, celui qu'il regardait la veille comme son ennemi, la coutume nationale et un mouvement de générosité l'emporteront; il s'approchera de lui, lui tendra la main, et rien ne pourra l'empêcher de lui souhaiter une heureuse année.

Une telle coutume n'est-elle pas calculée pour inspirer l'amitié, pour en resserrer les nœuds, pour rapprocher les hommes les uns des autres, unir le riche au pauvre, faire naître l'harmonie, déraciner les préjugés, extirper les ressentimens? L'amour trouve aussi son profit au baiser qu'elle permet de donner et de re-

cevoir, et je ne sais trop si ce n'est pas dans les mots : *hug me nigh* * qu'il faut chercher la véritable étymologie d'*Hogmany*.

La veille du premier jour de l'an, nous avons vu, attendant avec impatience le coup de minuit, la jeune Ecossaise, revêtue de ses plus précieux atours, c'est-à-dire de sincérité, d'affection et d'enjouement, aux aguets pour voir arriver l'amant favorisé, à qui elle désire accorder les prémices de ses joues vermeilles et de ses lèvres de rose; et puisse-t-elle, pour elle et pour lui, conserver long-tems ces charmes! nous avons vu l'inquiétude se peindre dans ses yeux et faire palpiter son cœur, de crainte que quelque vieux garçon, quelque personnage maussade, un homme pour qui rien ne lui parle, ne vienne malignement ravir le baiser qu'elle veut réserver pour son cher Donald ou son fidèle Sandy.

Mais le même empressement, la même impatience règnent parmi notre sexe. Le jeune garçon épie l'instant qui va terminer l'année pour dérober un délicieux baiser, que le décorum et les convenances ne lui permettraient ni

* Appuyez fort.

de prendre ni de demander à toute autre époque. Il arrive long-tems d'avance à la porte de sa belle Jenny, et, dès qu'il entend le premier coup de minuit, il s'empresse d'y frapper, de peur qu'un autre ne prenne le pas sur lui, et n'offre sur l'autel de l'amour l'encens qu'il brûle d'y présenter. Quel contre-tems, quel désappointement, si c'est une tante à visage refrogné, ou Christie, la vieille cuisinière, qui vient lui ouvrir la porte! car cet usage hospitalier n'excepte personne, pas même une servante, et la charité cache une leçon salutaire sous ce premier baiser, en nous apprenant que la première loi que nous impose la nature est l'affection pour tous nos semblables. Cette leçon que nous donnent la fin d'une année et la naissance d'une autre, séparées par un point indivisible, peut se graver plus profondément dans nos cœurs, que si elle nous était froidement donnée dans la chaire d'un ton nasal et monotone.

Cette coutume sociale développe donc les sentimens les plus louables du cœur humain, mais l'amant sait en tirer parti. L'humble berger y trouve une occasion favorable pour déclarer sa passion, et le zèle qu'il a montré pour ar-

river le premier à minuit peut disposer en sa faveur le cœur qu'il veut gagner. Le jeune homme d'un rang plus élevé épie une beauté célèbre qu'il aime depuis long-tems, mais dont il n'est que légèrement connu; il suit ses pas s'il la voit sortir d'une assemblée, ou revenir du spectacle après onze heures du soir, et s'il est assez heureux pour entendre sonner minuit avant qu'elle soit rentrée chez elle, il se félicite de ce que les ailes de Cupidon viennent d'amener une nouvelle année, et l'usage national l'autorise à réclamer le privilége d'un moment de bonheur. C'est alors qu'on peut voir les jolis pieds d'une beauté maligne paraître redoubler de vitesse pour échapper à l'amant qui la suit, et regagner son logis avant le moment critique; mais en pareil cas, sa fuite ressemble souvent à celle de la Galatée de Virgile:

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Mais pendant le repas qui consacre l'instant de la naissance du nouvel an, les fils de la Calédonie n'oublient pas de mouiller les ailes du Tems dans un vin généreux. Plus d'un flacon se vide pendant que l'amitié joint les mains et unit

les cœurs, et c'est la coupe à la main qu'on offre à sa maîtresse, à ses parens, à ses amis, à un protecteur, les souhaits les plus sincères pour leur bonheur inaltérable.

Un vénérable aïeul verse des larmes de joie en buvant à la santé, à la prospérité de la nombreuse famille dont il se voit entouré, et il se rappelle un tems qui n'existe plus; il songe avec quelle rapidité coule le fleuve de la vie, combien est court le rêve de la jeunesse ; il fait des vœux pour que ceux qu'il aime n'éprouvent en ce monde qu'un calme heureux, et qu'ils échappent aux ouragans et aux tempêtes qui ont rendu son voyage pénible et difficile. Il regarde avec attendrissement les plus jeunes rejetons de l'arbre de famille dont il est la souche et dont il voit les branches nombreuses couvrir sa table, et il se flatte de revivre en eux. Cette pensée donne de la dignité à son plaisir, de la gravité à ses jouissances, et de la résignation à son sourire.

La matinée avance; chacun fait et reçoit des visites, et l'on entend répéter partout : « Une bonne année! une heureuse année! Puissiez-vous avoir tout le bonheur que je vous souhaite! Ne

déjeûnerez-vous pas avec nous? A votre santé! » et d'autres phrases semblables, sans prétentions, sans élégance, mais partant du cœur, ayant la sincérité pour base, et par conséquent valant bien mieux que les complimens les plus fleuris et les plus recherchés.

Le fat, l'homme du monde souriront avec mépris de cet échange de politesses cordiales; à la bonne heure! Quant à moi, je dois dire que lorsque le plus pauvre des pauvres me présente la pinte de bière qu'il tient à la main, j'y trempe mes lèvres avec reconnaissance, parce qu'elle est offerte par la sincérité, et je prétends qu'un roi sur son trône ne devrait pas trouver au dessous de lui jeter un coup d'œil sur les jouissances innocentes de nos frères du Nord à la nouvelle année.



— N° XXXIV. —

LE COIN DU FEU DE L'ÉCOSSAIS.

Je passai la soirée du premier jour de l'an dans le sein d'une famille écossaise, à Edimbourg; une trentaine de cousins et cousines s'y étaient joints. A mesure que quelqu'un arrivait, il distribuait et recevait à la ronde les complimens d'usage, et n'oubliait pas même les domestiques.

La mère regardait ses nombreux enfans avec un air de fierté affectueuse, et semblait sentir que son cœur était assez spacieux pour les contenir tous. Son mari avait un air de sévérité, tempérée par un sourire, et adoucie par la sérénité de son front, et un œil actif et pénétrant. Il savait se faire aimer et craindre de ses enfans, et il ressemblait à un berger veillant à la sûreté de son troupeau. Son regard était celui du

maître, mais d'un maître tendre et affectueux, qui n'exigeait que ce qui était nécessaire pour maintenir l'ordre dans sà famille.

Sa fille aînée est sous-gouvernante du château, car le gouvernement en chef est partagé entre le père et la mère. Annie est donc élevée d'un degré au dessus du reste de la famille, tandis que le petit Johnny est un peu plus gâté que les autres, parce qu'il est le dernier venu, et que l'accroissement de la famille a cessé avec lui.

A l'exception du poids presque insensible que jette dans la balance la plus grande confiance accordée à la fille aînée, et un peu de faible pour le dernier fruit de leurs amours, ce digne couple ne montre nulle préférence pour aucun de leurs enfans. Le père a toujours les yeux fixés sur eux, et il soupire tout bas en songeant à tout ce qu'il a eu à faire pour pouvoir élever une telle famille.

Annie a veillé à la confection des pâtés et des tourtes; elle a surveillé la cuisine; elle espère que le dindon sera cuit à point, et elle se flatte qu'on portera aux nues les crèmes et les compotes qu'elle a préparées elle-même. Elle a

donné ses instructions à un valet montagnard qui va mettre une nouvelle livrée pour servir la table, et lui a recommandé de ne pas faire de gaucheries devant le riche cousin qu'on attend, un général qui revient des Indes avec une mine d'or. C'est dommage qu'Annie ne soit plus dans la première jeunesse, car elle ferait une excellente femme.

Jane, qui avait été faire quelques visites, vient de rentrer, et son père lui rend avec affection le baiser qu'il en reçoit. Elle n'est pas aussi jolie que Marguerite, mais elle a de l'esprit naturel, et elle sait le faire valoir dans la conversation.

Toute la famille est réunie; on annonce le général, et on passe dans une vaste salle à manger. Le père regarde autour de lui avec satisfaction, et semble compter ses enfans. Il n'y en a pas moins de douze présens; mais, hélas! il y manque Sandy, Donald et André. Cette réflexion lui coûte un soupir. Mais Sandy et Donald combattent pour leur patrie dans les Indes; l'un est enseigne, l'autre lieutenant, et il espère lire bientôt dans la Gazette leur promotion à des grades supérieurs. Le pauvre André est

mort en héros sur le champ de bataille de Waterloo ; mais ne vaut-il pas mieux avoir un fils mort avec honneur que d'en conserver un qui vivrait pour déshonorer sa famille ? Cette idée le console, et sèche la larme prête à tomber de ses yeux. Sa famille est sans tache comme elle l'a toujours été.

La bouteille circule et la gaîté l'accompagne. Les langues des dames ne sont pas engourdies. Enfin elles quittent la table, et le papa parle à ses compagnons des succès qu'il a obtenus, dans sa jeunesse, en guerre et en amour. Mais il ne parle de ce dernier sujet qu'à son voisin le général, et à demi-voix, de peur que ses jeunes cousins ne l'entendent, et que ses fils ne soient scandalisés. Il fait ensuite l'éloge des bonnes qualités de ses filles, qu'il voudrait bien voir mariées. Cependant Hélène est la seule qui soit encore établie, et elle a fait un fort bon mariage. Le laird de Glen Eagle semble avoir des attentions pour Betsy, mais il est bien longtems à se déclarer.

Le moment de la danse arrive ; de nouvelles visites sont venues, et la compagnie se compose maintenant de plus de soixante personnes. Les

cousines se regardent avec jalousie; laquelle sera invitée à danser par le beau cousin Charles, le capitaine, et le riche cousin John, l'avocat? La danse commence; on figure, on saute, on se trémousse; toute l'ame semble être passée dans les jambes. On peut croire que le reel est une danse fort simple, mais il n'en est rien; elle exige autant de force que d'agilité, et ne convient presque qu'à l'Ecossais.

Quelques préférences occasionèrent quelques jalousies, et il en résulta quelques réponses sèches, quelques regards de froideur, mais tout rentra bientôt dans l'ordre. Une rivale remarqua pourtant aisément que la belle Susanne prenait plus d'intérêt à la danse quand elle figurait avec le capitaine; une belle négligée s'aperçut que le laird de Glen-Eagle redoublait d'ardeur et d'agilité quand il dansait avec Betsy. Le riche avocat semblait coucher en joue une tante de moyen âge, et dansait nonchalamment avec toutes les autres; et la fille aînée faisait tous ses efforts pour que le général se tirât de la figure avec honneur.

Le maître de la maison, fortifié par quelques verres de vin de Porto et de Madère, qui lui

donnaient un retour de jeunesse, prit la main de celle qui était sa fidèle compagne depuis trente ans, et voulut se joindre aux danseurs. Le whiskey avait rendu sa tête un peu légère, mais cette légèreté ne s'était pas communiquée à ses jambes, et ses membres n'avaient plus leur ancienne élasticité. Plusieurs des spectateurs sourirent; la plupart cherchaient à le cacher; mais une de ses plus jeunes filles y mit moins de mystère. Un coup d'œil grave que jeta sur elle sa sœur aînée, rappela à l'ordre l'œil et les lèvres qui oubliaient leur devoir, et lui fit sentir l'aiguillon du remords. « Que veut dire cela? lui dit en même tems Annie à voix basse; n'a-t-il pas toujours été pour vous un bon père? Connaissez-vous un homme plus respecté, plus chéri, plus honnête, plus vénérable? Que seront les charmes et les jambes dont vous êtes si fière, quand vous aurez soixante-six ans? » Jessy ne répondit rien; elle baissa les yeux, et rencontrant ceux de son père quand elle les leva, il ne put voir dans ceux de sa fille que la plus tendre et la plus pure affection.

La danse finie, le général proposa que chacun embrassât sa danseuse. Mais il était de la

vieille école, cet usage est tombé en désuétude, et la proposition fit jeter les hauts cris à toutes les jeunes filles.

Le souper succéda à la danse; et tout annonce que la famille n'est pas à la veille de s'éteindre, car j'appris quelques jours après que le général a demandé Annie en mariage; que le laird de Glen-Eagle s'est enfin déclaré pour Betsy, et que Jane va épouser le capitaine. On croit même pouvoir prévoir que le riche avocat préférera à la maturité des attraits de la tante les appas naissans de la jeune Lisbeth.



— N° XXXV. —

LES AMIS DE BACCHUS.

Un soir d'hiver, après avoir dîné tête à tête avec un certain lord écossais, d'humeur fort joviale, nous nous amusâmes à nous rappeler les compagnons de notre jeunesse, à faire l'énumération de leurs talens et de leurs qualités, et à nous questionner l'un l'autre sur la manière dont ils avaient terminé leurs jours.

« Buvons à la mémoire immortelle de Burns, me dit-il, de ce favori des muses, de ce barde de la nature. Tous ses vers semblent inspirés; ils échauffent le cœur comme le bon vin. Pas un sentiment qui ne soit louable, tendre et affectueux, n'est éclos sous sa plume. Hélas! où est-il maintenant? Dans une tombe creusée avant le tems par l'intempérance. — Mais il vit dans le cœur de tout vrai Calédonien. »

Nous parlâmes ensuite du brave William Hearty. Jamais plus belle ame n'a animé une créature humaine. Quand il était à jeun, il était sentimental, et dans ses momens de gaîté, il faisait les délices de toute une compagnie. Il aurait partagé avec un ami tout ce qu'il possédait. Que n'aurait-il pas fait pour soulager un infortuné? Sa liberté, son tems, sa fortune, sa vie, même sa bouteille, n'étaient rien pour lui quand il s'agissait de secourir la veuve ou l'orphelin, de protéger l'opprimé, de venger l'honneur offensé. Trente étés avaient à peine passé sur son front, bourgeonné par le jus de la vigne, quand il partit pour le pays d'où l'on n'a encore vu revenir personne! » Nos cœurs gonflés nous forcèrent au silence quelques momens, après quoi nous bûmes à la mémoire de notre ami.

« Et le pauvre Donald Bain! dit le lord; oublierez-vous jamais la noblesse de son caractère, trop fier pour recevoir un service, trop délicat pour contracter une dette? Dans ses derniers jours, quand il eut mangé, ou, pour mieux dire, qu'il eut bu tout ce qu'il possédait; après qu'il eut vendu son petit domaine dans les

montagnes, et lorsqu'il n'avait plus pour vivre que le modique revenu de sa demi-paie, je cédai à l'instante prière qu'il me fit d'aller un jour dîner avec lui, et je lui donnai à entendre que s'il avait besoin d'argent, j'en avais à son service. — Non, non, me répondit-il; j'aime à ajouter au bien-être des autres, mais non pas à le diminuer. Votre bon cœur vous suggérera assez de moyens pour vous débarrasser de votre argent. — J'insistai pour ne boire après dîner que du punch au whiskey. Il y consentit, mais quand, après en avoir bu une quantité prodigieuse, je voulus me retirer. — Quoi! s'écria-t-il, après que je me suis mis un mois à la diète pour passer une nuit à boire avec vous, vous me quitteriez de cette manière, à minuit! » Je ne pus résister à ces instances, partant d'un excellent cœur; et le soleil se levait quand nous nous séparâmes. Pauvre Donald! il se noya en passant à gué une rivière dans un moment où il était *Bacchi plenus*.

Nous parlâmes ensuite de la mort déplorable du colonel Wronghead, qui mit fin lui-même à ses jours, dans un moment d'ivresse; et nous passâmes alors au spirituel, à l'inimitable Long-

bow, dont les saillies de table et les étincelles d'esprit que Bacchus faisait jaillir rempliraient un volume in-folio; dont la compagnie était un talisman qui inspirait la gaîté; dont la présence faisait le charme d'un repas; dont la gaîté naïve, et essentiellement écossaise, faisait naître l'admiration et l'estime au milieu des éclats de rire; dont la satire enjouée ne blessait personne, quoiqu'elle s'exerçât aux dépens de tous. Quelle veine! quel génie! quelle vigueur de constitution! Mais comme il est changé maintenant! Presque plié en deux, pouvant à peine se soutenir, il quitte après midi un lit où il a trouvé l'ardeur de la fièvre plutôt que le calme du repos, et a l'air d'un spectre ambulant jusqu'à l'heure du dîner. Alors le vin, l'eau-de-vie, le punch sont des stimulans qui le réveillent, rappellent sa mémoire, et lui rendent une sorte de demi-existence. Mais, pendant toute la matinée, ses nerfs sont tellement agacés que le bruit d'une porte qui s'ouvre le fait tressaillir; la moindre surprise le fait trembler, et ses yeux se remplissent de larmes involontaires, sans qu'il en ait aucun sujet; ses os percent la peau de son corps brûlé, et à peine ose-t-il regarder

dans un miroir ses membres flétris et desséchés, et des traits qui annonçaient autrefois une intelligence supérieure, dont il faisait un si mauvais usage.

« Je l'ai vu un jour, dit le lord, trembler et hésiter sur le bord d'un petit ruisseau qui n'avait pas deux pieds de largeur. Son visage exprimait le regret, la honte, la crainte et l'irritation. Cependant il n'osait essayer de l'enjamber, tant il avait l'esprit affaibli; tant il sentait ses membres paralysés! Un homme qui, quelques années auparavant, aurait forcé un daim en courant, et fait sauter son cheval par-dessus toutes les haies et toutes les barrières! « Au diable le maudit ruisseau! s'écriait-il; j'ai vu le tems où je l'aurais mis à sec, si c'eût été du whiskey; et maintenant faut-il me voir arrêté par un obstacle si misérable! »

Repassant ensuite toutes ces scènes et nombre d'autres dans ma mémoire, et songeant aux acteurs qui y avaient figuré, et dont le souvenir m'était encore si cher: « Combien ne doit-on pas regretter, me dis-je à moi-même, que de tels êtres n'aient été que comme des insectes d'été; qu'ils n'aient joui que d'un seul rayon de

soleil; qu'ils n'aient fait que paraître sur le théâtre du monde; qu'ils n'aient eu qu'un si court intervalle lucide avant de tomber dans les ténèbres de l'avenir! Qu'il est déplorable que de tels talens, de telles vertus, des qualités si brillantes, se soient éclipsés tout à coup sous le brouillard de l'intempérance, après avoir brillé quelques instans comme des feux-follets pour attirer nos pas sur le bord du précipice dans lequel ils sont tombés! »

Ce n'est pourtant pas que je me déclare l'ennemi de la bouteille. Je sais que le vin échauffe et mûrit un sentiment naturel de bienveillance, pendant qu'on se livre aux épanchemens de la gaîté et de l'amitié. La torche des bacchanales peut allumer un feu vivifiant, comme un incendie dévorant. Combien de fois ne voyons-nous pas les rides de l'âge et les sillons des soucis s'adoucir et s'aplanir sous la main douce et puissante de Bacchus, et laisser reparaître les roses de la jeunesse et de la santé? Cette boisson généreuse ne dilate-t-elle pas le cœur trop étroit? n'ouvre-t-elle pas le coffre-fort de l'avare? n'ajoute-t-elle pas à la confiance? ne rend-elle pas l'esprit plus vif et plus piquant? ne prête-t-elle

même pas un nouveau charme au beau sexe, quand il en sent légèrement l'influence?

Mais, hélas! il faut se méfier des attraits de la coupe enchanteresse. Il s'y glisse souvent un serpent qui s'insinue dans le cœur, et l'on ne trouve que des épines où l'imagination séduite avait cherché des fleurs. Il est dangereux de vouloir la tarir, car la lie n'est autre chose que la pauvreté, le malheur et les remords. La superficie en est délicieuse, mais le fond contient un poison mortel.



FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

314
309

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

JM



